CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

10 OCTOBRE 1943

•

•

CHRONIQUE

•

LES LIVRES

•

EDITIONS PAYS DE FRANCE

BIMENSUELLE N° 60

CONDITIONS D'ABONNEMENT

à " Cité Nouvelle "

France	Un an	**180** francs
	Six mois	**100** »
	Trois mois (non renouvelable)	**50** »
Le numéro		**12** »
Etranger (demi-tarif)	Un an	**210** francs
	Six mois	**110** »
	Trois mois (non renouvelable)	**55** »
Le numéro		**14** »
Etranger	Un an	**255** francs
	Six mois	**130** »
	Trois mois (non renouvelable)	**65** »
Le numéro		**15** »

Administration :

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux au nom de :

M. Lucien KELLER

38, Place du Sacré-Cœur, ISSOUDUN (Indre)

Téléphone 4-52 — Chèque postal : Lyon 904-40

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 2, Rue de l'Eglise, Vichy (Allier)

ROUTES 1943

Soumis au Service du Travail obligatoire, nous sommes partis en Allemagne comme les soldats gagnent un poste de combat qu'ils n'ont pas choisi. J'ignore quelles pensées obscures remue l'anonyme « grenadier » allemand. Lorsqu'on transporte les fantassins de la Wehrmacht d'un champ de bataille à un autre, du repos à la lutte, et que leurs visages apparaissent aux portières des wagons ou à l'arrière des camions, une flamme inconnue brûle-t-elle ces yeux qu'ont imprégnés tant de paysages, qu'ont remplis les hallucinantes visions de la guerre et de la nuit ? Mais sûrement le voyage du touriste ne respire pas la nostalgie amère et poignante d'un déplacement de troupes vers le front, quand le chemin est lui-même le terrible mystère de la destinée... Bien que les circonstances fussent moins tragiques, la soudaineté du départ, l'incertitude du retour, la perspective d'une situation nouvelle, dans la fascinante Allemagne, enfin une appréhension mélangée de curiosité, donnaient à notre itinéraire Paris-Vienne, les 27, 28 et 29 juillet derniers, une sorte d'accompagnement pathétique. La plus simple émotion étreignait le cœur. Et, si les moments que je rappelle n'ont guère que valeur de souvenirs géographiques, ils reflètent cependant ce que jamais nous ne sentirons deux fois, et qui fut le partage des jeunes générations d'après-guerre.

Service du Travail obligatoire. Nous nous embarquons en gare de l'Est, à destination de Vienne, le mardi 27 juillet, au début de l'après-midi. La température est suffocante. Accablés par la chaleur, mes camarades, presque tous des Jeunes des Chantiers, ont juste le courage de compléter leurs provisions et de courir aux rafraîchissements. Nul refrain ne jaillit du répertoire aux chansons. Toutefois, dès que les wagons s'ébranlent, éclate une vigoureuse Marseillaise.

Le train nous emmène à travers l'Ile-de-France, miroir enchanté de la patrie, la Champagne, et la Lorraine. Meaux, La Ferté-Milon, Château-Thierry, Châlons, Bar-le-Duc, Nancy... Bossuet, Racine, La Fontaine, Barrès... à ces noms s'attachent un écho de gloire et le pur parfum de notre sol. La France la plus exquise et la plus spirituelle éternise son adieu. Je ne cesse pas de songer à elle, devant les paysages noyés de transparente lumière. Le chemin de fer ne favorise pas sans doute la lente contemplation, mais il découpe un film mouvant, et le spectacle, inscrit en couleurs sur l'écran des vitres, suscite un flot de sensations. Je me laisse aller à leur rythme intense.

Le jour décline. La clarté crue de juillet s'adoucit sur les moissons et les prairies. Je ne me lasse pas de fixer le paysage de verdure argentée, d'eau et d'arbres. Ces nuances, ces reflets, cette variété, les éteules ensoleillées, la ligne délicate de l'horizon, dans la magie du soir d'été, tout cela, nous le sentons, c'est la France. Un visage aimé que peut-être on ne reverra plus, une tendresse, une grâce, qui vont s'effacer pour nous.

Les soleils couchants
Revêtent les champs
D'hyacinthe et d'or.

Le roulis du train anime, dans une mémoire confuse, les berceuses cadences de *l'Invitation au voyage*. Derrière la vitre, la terre paraît maintenant endormie. Mais le ciel n'en finit pas de dorer notre route. Il est dix heures. Passent sous nos regards les marches de Lorraine, graves, austères, collines inspirées, hauts lieux bibliques. Puis l'univers s'enfonce avec nous dans la nuit.

A quoi rêvent-ils, mes camarades, plongés dans la torpeur d'un demi-sommeil ? Le chaleur, la fatigue, l'ennui, les ont depuis quelques heures terrassés. Peut-être leurs forces intérieures sont-elles pour un moment taries. Le remugle du tabac, une espèce de griserie collective ont chassé leur chagrin. Je les ai vu allumer cigarette sur cigarette, se préci-

piter aux fontaines d'eau potable, sans qu'ils aient eu l'air de vivre leur destin. L'inquiétude de l'homme est-elle donc souvent si peu dévorante qu'il suffise, pour l'apaiser, de se nourrir d'un peu d'eau et de fumée ?

A minuit juste, nous sommes arrachés à notre lourd repos. On est arrivé à la frontière, à Elfringen. Nous quittons les voitures. Il fait frais. La nuit pure et sombre vibre d'étoiles. Dans les ténèbres, l'électricité du poste-frontière détermine un espace de lumière blême. La visite devant le bureau allemand n'est guère, pour notre détachement en uniforme, qu'une simple formalité. Mais, dans cette petite station à la pointe de l'Allemagne, j'ai déjà la révélation aiguë, l'émouvant contact du pays nouveau dont je viens de fouler le sol. Ce n'est plus la France. Les étrangers, maintenant, c'est nous. Au mur de la salle d'attente veille un portrait du Führer ; il faut déchiffrer les affiches — les affiches de la Propagande, au trait saisissant —, et recevoir le coup de ces formules guerrières, d'une brutalité magnifique, telles que celle-ci : *Der Kampf ist hart, wir sind härter.*

Je me réveille assez tôt pour assister au miracle de l'aurore, à l'horizon d'outre-Rhin, l'aurore fameuse qui alluma tant de ferveurs romantiques. Le crépuscule du matin, sale et brouillé, cède à une aube lumineuse et fraîche. Au dessus des marécages bordés de roseaux, un soleil blanc se lève de la brume. Il absorbe bientôt le jour laiteux, et poudroie d'intenses rayons. Cependant, le train file dans un étroit couloir encaissé entre les roches rouges et violettes où d'obscurs sapins s'aggripent. Les maisons revêtent toutes la même teinte rougeâtre et le même style compact. C'est le royaume de la brique. Le panorama me rapelle, par endroits, la vallée de Savoie que je viens de quitter, mais les monts boisés qui encerclent l'étendue n'ont pas les lignes hautaines ni le relief de nos massifs alpestres.

Très long arrêt à Landau, petite ville de province, peu distante de la frontière. Les voyageurs s'empressent de se derrouiller les jambes, et de se laver à loisir. L'eau est douce

aux corps fiévreux, encrassés de poussière et de sueur ; sur les peaux brûlées elle produit une sensation de neige. Et les lavabos de ruisseler, les robinets de gicler. Il n'y a pas de place pour tous les clients... Après ces ablutions, une organisation savante prend dans son engrenage les travailleurs et les dirige, selon un ordre prévu et rationnel, vers plusieurs bureaux. Première remarque du voyageur attentif : les Allemands ont, non pas le génie ou la manie, mais le courage de l'organisation méthodique. En France, nous aurions touché notre casse-croûte en vrac. Ici, à l'intérieur d'une baraque, un système de flèches et d'inscriptions, compliqué de « bons », nous munit progressivement de pain de seigle gris, d'un morceau de beurre assez fade, de saucisson, d'une soupe épaisse servie dans un bol de carton, enfin d'un *Kaffee-erzatz* très passable. Il ne manque rien à personne. Le mouvement s'enroule sans heurts. Beaucoup ajoutent au bol de café un « demi » de bière mousseuse et glacée. Au bout de trois heures, le contrôle des quelques mille travailleurs est effectué.

Nous traversons le Wurtemberg. Les plaines sont incendiées par l'astre. Des moissons superbes, en partie fauchées, des vergers de pommiers, des jardins couverts de légumes (choux, pommes de terre, haricots, betteraves...) étalent leur profusion au bord de la voie. Les paysans et les paysannes nous font, par routine, un signe amical. Les femmes lèvent des figures cuites de soleil. Ainsi, malgré la guerre qui la ravage, la terre continue à porter ses fruits, et le campagnard poursuit sa besogne éternelle. On a l'impression que la tornade peut sévir, l'ouragan balayer les glèbes, démanteler les maisons, sans que chancelle le paysan tenace et enraciné. Ce qui est vrai, durable comme le diamant, ce ne sont pas les marches formidables des armées, la production des usines tentaculaires, l'avion qui franchit le firmament, ni le tank énorme qui, pareil à un monstre préhistorique, écrase l'obstacle naturel, mais bien le cycle des moissons et des semailles, les saisons, la chute des feuilles, le vol des hirondelles... tout ce qui fait du monde une immense demeure pour les hommes fraternels. Les frontières d'un pays ne devraient pas délimiter

les amours et les haines, mais, telles des jointures, rappeler l'union essentielle et articuler l'humanité.

Comment la pensée de la guerre ne m'obsèderait-elle pas, par contrecoup, devant ces tableaux des Géorgiques ? Une ferme rustique, à l'ombre des pommiers, s'orne de roses ; deux beaux enfants jouent, accrochés au balcon de bois... La guerre a beau flamber, les deuils frapper l'une après l'autre les familles. Ils n'empêchent pas le déroulement des jours doux et puérils, la flamme du foyer aussi vive que le feu des canons. Cela aussi participe de l'éternel.

Est-ce une illusion ? On dirait que les villes rouges (Bietigheim, Brückal, Wurtt, Asperg, Ludwisburg, etc...), où nous faisons halte, sont presque désertes. La guerre, sans doute, les a vidées. Même le grand centre industriel de Stuttgart a l'air peu animé. De tranquilles bandes de verdure sillonnent la ville massive, que les bombardements ont à peine endommagée, semble-t-il. La plupart des usines sont camouflées. De larges badigeons de peintures multicolores maquillent les toits et les murs, donnant aux bâtiments un aspect fantastique, comme de châteaux de sable. Etranges fresques de l'âge moderne ! Aussi bien, n'y a-t-il pas deux mondes celui de la paix et celui de la guerre — et, dans le domaine du dernier, aux côtés de la Force, de l'héroïsme et du sacrifice, le mensonge, hélas ! la ruse et la cruauté ?

A Stuttgart nous était préparé un casse-croûte. Des Allemandes le servent, avec beaucoup d'amabilité. Car la mobilisation totale prend aussi les femmes, dans une certaine mesure et à la place qui leur convient. Elles remplissent, au Heimat, les fonctions des hommes partis au Front. Pourtant, ce ne sont ni des amazones ni des esclaves ; et, si le costume de chef de gare, avec la casquette rouge, est assez drôle, porté par une demoiselle, le rôle est tenu avec cran et compétence C'est l'essentiel.

La soupe et le pain de cendre ont coupé à point le trajet. Mais il est temps de repartir, vers Munich. Le paysage en Bavière est un enchantement. J'ai noté au vol, pour y accro-

cher des souvenirs, les noms des villes et des bourgs : Ebersbach, Uhingen, Faurndau, Göppinger, Salach, Süssen, Geislingen, Urspring, Dornstadt, Beimerstatten, Jumgingen, Gabelbach, etc... Mais j'ai de meilleurs jalons : le défilé féérique des paysages et le salut, cent fois répété, des moissonneurs. Des heures je reste rivé à la portière — jusqu'à la nuit —, le visage fouetté par le vent tiède, pour m'enivrer, sans songer à rien d'autre, des spectacles du voyage. Jardins de Bavière, éclairés de tournesols et de roses, rivières lustrées de soleil, gerbes et meules, contrée riante et fastueuse, vous m'avez par moments redonné la France !... Il se peut que, de loin, l'on nous prenne pour des troupes allemandes ; en tout cas, ceux qui nous voient passer remuent la main en signe d'amitié. Le geste des jeunes filles se dessine avec grâce et, bien entendu, c'est à celui-là, après le salut émouvant du prisonnier, que nous répondons le plus volontiers. Les Bavaroises portent des fichus blancs ou rouges, des robes vives, des tabliers parsemés ; quelques-unes revêtent le long costume monacal du pays, avec la coiffe. Les enfants sont superbes : blonds cheveux, teint doré, yeux de cristal bleu. De jolies fillettes — les Gretchen classiques — secouent leurs tresses naïves. Les maisons de brique sont moins nombreuses qu'en Wurtemberg. De ravissants logis s'élèvent parmi les blés, à contrevents verts et toit de tuiles, un peu comme dans le rêve de Jean-Jacques. J'imagine qu'il traîne encore, dans la Bavière 1943, des vestiges d'un passé révolu, un parfum de cour galante, quelque chose de ce qui fut la Bavière des bons rois sans souci, le pays des légendes, de la musique et de la bière. C'est du moins ce que me suggère ma rêverie au fil du paysage, tandis que fuient les terres comblées, les cultures maraîchères, les clochers des villages, cette bande d'oies dans un décor de buisson et de fontaine, ce troupeau de moutons que surveille un berger sculptural...

Aux approches d'Ulm, les sites se font plus austères, région forestière et pauvre, qu'embrume déjà l'ombre du soir, burgs altiers dominant les vallées. Le soleil se couche sur la plaine grandiose, autrefois piétinée par les armées de Napo-

léon. Ce n'est plus le crépuscule d'hier, aux reflets cristallins. Le globe, énorme charbon de feu, embrase le ciel de flammes rouges et fauves.

Vers huit heures, apparaît Augsbourg, ville historique transformée en moderne cité industrielle, hérissée de cheminées. Des trains illuminés nous croisent, bondés de soldats allemands. Impossible d'oublier une seule minute que c'est la guerre !... La nuit tombe avant que nous n'arrivions à Munich. Nous ne pouvons même pas deviner la physionomie de la capitale nationale-socialiste. L'arrêt en gare ne laisse, dans nos yeux ensommeillés, que la vision d'ouvriers agités ; les éclats de voix, les appels, sont feutrés par les ténèbres.

Jusqu'au matin, les wagons continuent de rouler. Ils longent un pays des merveilles, les confins de l'Autriche, Salszbourg, le Tyrol... Hélas ! Semblables au mortel impuissant des contes arabes, qu'un follet conduit, les yeux bandés, par les salles de pierreries de quelque palais souterrain, nous n'auront pas joui de ces splendeurs voilées. La deuxième aurore du voyage flamboie sur une plaine jonchée de récoltes. Le train brûle les stations, espaçant de courts arrêts en pleine nature, qui nous permettent de nous dégourdir. Il en est besoin, car la fatigue pèse. Mais elle ne saurait nous empêcher de goûter le passage à travers l'Autriche radieuse et fleurie, dans l'éblouissement du matin. A la lueur confuse du souvenir, renaissent charmilles secrètes, massifs de roses, la guirlande éclatante et variée que détachent, sur fond de verdure, des jeunes filles en tabliers muticolores, l'élégance des jardins, enfin le Danube prestigieux.

A Linz, notre convoi se vide en partie. Des prisonniers russes, accoudés aux portières d'un train, en face du nôtre, nous sourient. Ils ont assez bonne mine, et le regard lointain, indéfinissable, des Slaves... De Linz à Vienne, c'est l'affaire de trois heures. Les maisons et les tours de la capitale se profilent au soleil de midi. Mais à quoi bon se précipiter aux fenêtres ? Nous aurons probablement tout le loisir de visiter notre nouvelle résidence.

On débarde sacs et valises. Des camions et des autobus nous attendent, qui vont nous emmener vers nos usines. Quels sentiments trahir devant nos hôtes ? A la française, nous entonnons une chanson cocasse : « Le Roi Arthur avait trois fils... », puis la rengaine des Chantiers : « Y a des caillous sur toutes les routes... ». Rien de compromettant, rien de mélancolique. Bientôt, nous revêtirons le « bleu » de l'ouvrier. La vie grise et patiente commence.

Xavier TILLIETTE.

L'EXPÉRIENCE DE L'ÉTERNITÉ

La "nouvelle naissance" selon Dostoïevski

Faillite de l'athéisme en ses diverses formes, qui désagrège l'être et engendre la servitude, qui aboutit au suicide, collectif ou individuel, physique ou mental : un tel résultat est encore trop négatif. Permanence du sentiment religieux, invincible à toute dialectique : une telle affirmation n'est-elle pas gratuite ? Il y a, c'est un fait, des esprits qui n'ont aucune conscience, aucun pressentiment de cet « élément éternel dans l'homme » (pour parler comme Max Scheler) sur lequel Dostoievski fait fond. « Esprits terrestres », dont le type est Ivan. A vrai dire, ils ne sont pas toujours fermés à la beauté de la croyance en Dieu. Ivan la concède à Aliocha : « Ce qui est étonnant, lui dit-il, ce n'est pas que Dieu existe en réalité, mais que cette idée de la nécessité de Dieu soit venue à l'esprit d'un animal féroce et méchant comme l'homme, tant elle est sainte, touchante, sage, tant elle fait honneur à l'homme ». Oui, mais ce n'en est pas moins l'homme, pense-t-il, qui a inventé Dieu. Quant à lui, du moins lorsqu'une fureur de révolte ne le saisit pas à la vue du mal, lorsqu'il est simplement fidèle à « l'essence de son être », il n'éprouve pas plus le besoin de nier que d'affirmer Dieu. Il « écarte toutes les hypothèses ». Que la terre ait été faite ou non par Dieu, elle se trouve conforme à la géométrie d'Euclide. Son esprit également, qui est fait pour comprendre la terre. « A quoi bon vouloir résoudre ce qui n'est pas de ce monde ? Je te conseille de ne jamais te creuser la tête à ce propos, mon ami Aliocha. Dieu existe-t-il ou non ? Les questions de ce genre sont hors de la portée d'un esprit qui n'a que la notion des trois dimensions ».

L'initiation du criticisme et du positivisme modernes

ne fut pas nécessaire à Ivan pour l'enfermer dans l'horizon terrestre. Ce n'est point par discipline intellectuelle, mais par nature qu'il est ainsi. Il n'a jamais pu comprendre la supposition, faite cependant par « des géomètres et des philosophes même éminents », que deux parallèles, qui suivant les lois d'Euclide ne peuvent jamais se rencontrer sur la terre, pourraient se rencontrer quelque part dans l'infini. « J'ai essentiellement, conclut-il, l'esprit d'Euclide (1) ». Cette famille d'esprits est entièrement réfractaire à celle des « esprits souterrains ». Elle n'admettra jamais, semble-t-il, « la contingence des lois de la raison (2) ». Le mystère des choses divines est pour elle comme s'il n'était pas.

Dostoievski, pourtant, ne renonce pas à l'y ouvrir. A ceux qui ne voient que des mots dans l'affirmation de la foi, il parlera au nom de l'expérience. A l'expérience de la terre, il opposera l'expérience de l'éternité. Il dira — comme il pourra — ce qu'il a vu. Peut-être qu'alors Ivan commencera d'entrevoir que son « esprit euclidien » n'est pas santé, mais maladie. Peut-être qu'il se laissera convaincre par les clartés qui rayonneront d'Aliocha et qu'il lui redira, mais en leur attribuant plus de poids, les paroles qu'il lui adressait naguère un peu par condescendance : « Mon petit frère, je n'ai pas l'intention de te pervertir, ni d'ébranler ta foi, c'est plutôt moi qui voudrais me guérir à ton contact (3) ».

I

Expériences équivoques.

Qu'est-ce donc que cette expérience, qui a le mérite d'apporter un élément positif ? A première vue, elle est bien trouble. Et la foi qui s'y alimente, à quel Dieu nous conduit-elle ? A lire de près Dostoievski, les raisons ne manquent pas de s'inquiéter.

---

(1) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 247-249.
(2) Paul Evdokimoff : *Dostoievski et le problème du mal*, p. 109.
(3) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 250.

Dostoievski, on le sait, était épileptique. Lorsqu'il raille,
oar le truchement de la voix souterraine, ces hommes sains,
ıux nerfs solides, pour qui un mur est un mur, et qui s'en re-
ournent satisfaits de cette évidence, nul doute qu'il ne fasse
allusion à sa maladie, à lui. C'est à cette maladie qu'il doit,
ıon pas seulement l'impatience de la prison dans laquelle
l'autres se laissent enfermer si docilement, mais le miracle
qui fait qu'on lui échappe. Peut-être, au cours de ses crises,
ui fut-il donné « de se hausser jusqu'au sommet du mur et
l'embrasser du regard l'étendue interdite. Il retombe ébloui,
aveuglé, avec au cœur le regret de cette vision miraculeuse.
Mais il a vu, il a vu !... Il est l'un des seuls qui aient vu ! (4) »
A la base de sa pensée la plus intime et de ce qu'il sera permis
l'appeler son mysticisme, nous ne pouvons feindre d'ignorer
qu'il y a cette humble, cette humiliante réalité physiologique :
a crise d'épilepsie. En quel sens, c'est ce qu'il faudra voir.
Pour ne pas nous égarer, écoutons tout d'abord la description
qu'il en fait lui-même à quelques amis :

« Pendant quelques instants, je ressens un sentiment de bonheur
que je n'éprouve jamais dans mon état normal et dont on ne peut se
aire aucune idée. C'est une harmonie complète en moi et dans le mon-
le entier, et ce sentiment est si doux, si fort, que, je vous l'assure,
oour quelques secondes de cette félicité, on peut bien donner dix
nnées de sa vie, voire sa vie entière... Mais, la crise passée, mes
ensations deviennent extrêmement douloureuses, je ne parviens qu'à
grand'peine à maîtriser mon angoisse, mon impressionnabilité... Il
ne semble alors que quelque chose d'infiniment lourd pèse sur moi,
l me semble avoir commis une faute énorme, un crime monstrueux.
Une grande sainteté, un grand crime, une joie d'au-delà, une dou-
eur d'au-delà, tous ces sentiments s'unissent soudain, se condensent
n un point aveuglant comme l'éclair, et le gémissement affreux de
'épileptique donne à croire que ce n'est pas lui qui crie, mais un
utre être qui est en lui, et qui n'est pas un homme » (5).

Comment ne pas reconnaître ici le modèle vécu de l'ex-
oérience d'un Kirillov ou d'un Muichkine ? Aussi bien n'y

(4) Henri Troyat : *Dostoievski*, p. 347. — Ce n'est pas sans intention qu'il a
olacé dans la bouche d'un des êtres les plus vils de sa création, Svidrigaïlov, une
héorie sur la maladie comme condition de perception de l'autre monde.
(5) Cité par Serge Persky : *La vie et l'œuvre de Dostoievski*, nouvelle édition,
. 159.

aurait-il pas lieu d'y insister, si Dostoievski, dans chacun de ces deux cas, n'ajoutait au récit de l'expérience une interprétation précise.

On se rappelle que Kirillov, s'étant persuadé qu'il lui faut se tuer pour bannir la crainte de la mort, croit qu'à l'instant même il deviendra un dieu. Et comme son interlocuteur lui fait observer qu'il n'en aura sans doute pas le temps — sa divinisation devant coïncider avec sa mort —, c'est avec un calme fier et presque méprisant qu'il accueille la remarque ironique. On sent qu'il a par devers lui sa réponse. Il a son secret, que pour l'instant il ne juge pas bon de livrer. Plus tard, devant Stavroguine qui le pressera de questions, il s'en expliquera sans réticence. On souffre d'avoir à résumer ce dialogue serré, haletant, d'une allure fantastique, mais en même temps d'un naturel parfait, d'une vie intense et nuancée, et semé de tant de beautés (6). Stavroguine a surpris l'ingénieur en train de jouer avec une toute petite fille. Kirillov avoue qu'il aime les enfants, qu'il aime la vie. Comment donc songe-t-il à se brûler la cervelle ?

— « Eh bien ! quel rapport cela a-t-il ? La vie existe et la mort n'existe pas.

— Vous croyez donc à une vie future et éternelle ?

— Non, pas à une vie future éternelle, mais à une vie terrestre éternelle. Il est des instants, vous arrivez à des instants où soudain le temps s'arrête et devient éternité.

— Vous espérez parvenir à un tel instant ?

— Oui. »

L'Ange de l'Apocalypse n'a-t-il pas annoncé qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus de temps ? Cette idée-là est très juste. Quand l'humanité aura atteint le bonheur, le temps ne sera plus nécessaire. Il n'y aura pas à s'en débarrasser, comme d'un objet qu'on ne sait où fourrer : « le temps n'est pas un objet, mais un concept. Il disparaîtra de l'entendement. » Kirillov pressent la venue de ce jour, car lui-même atteint déjà le bonheur : cela éclate dans son regard illuminé, et à Stavroguine qui s'en étonne, subitement il demande :

(6) *Les Possédés*, t. I, p. 241-244.

— « Avez-vous vu une feuille, une simple feuille d'arbre ?

— Sans doute.

— Il y a quelque temps, j'en vis une jaunissante, légèrement verte encore, un peu pourrie déjà sur les bords. Un coup de vent l'avait emportée. Quand j'avais dix ans, l'hiver, je fermais les yeux et me représentais une feuille verte, brillante, avec de fines nervures, dans un rayon de soleil. Lorsque j'ouvrais les yeux, je ne pouvais croire à la réalité, le songe était trop beau. De nouveau je les refermais.

— Est-ce une allégorie ?

— Non, pourquoi ? ce n'est pas une allégorie. Une feuille, une simple feuille. La feuille est belle. Tout est beau.

— Tout ?

— Tout. L'homme est malheureux parce qu'il ignore qu'il est heureux. A cause de cela seulement. Tout est là ! tout est là, celui qui l'aura appris sera heureux aussitôt... »

La petite fille qui assiste à l'entretien sera bientôt orpheline : mais tout est bien. Et s'il y a des malheureux qui meurent de faim, et d'autres qu'on déshonore : tout est bien encore, tout. « Ceux-là sont heureux qui savent que tout est bien. S'ils savaient qu'ils sont heureux, alors ils seraient heureux... Voilà l'idée, l'idée tout entière. En dehors d'elle, il n'y en a pas d'autre. »

— « Quand avez-vous appris que vous étiez heureux ?

— La semaine dernière, mardi, non, mercredi, c'était déjà mercredi. Pendant la nuit.

— Et à quelle occasion ?

— Je ne m'en souviens plus. Je marchais dans ma chambre... Peu importe. J'ai arrêté ma montre. Il était 2 heures 37 minutes.

— Signe emblématique pour marquer que le temps doit arrêter son cours ? »

Kirillov laisse la question sans réponse. Il revient à son idée. Comme ils ne sont pas heureux, les hommes ne sont pas bons parce qu'ils ne savent pas qu'ils sont bons. Celui qui le leur apprendra amènera la fin du monde. Ce sera le dieu-Homme. Lui, Kirillov, est ce prédestiné : car il sait maintenant qu'il est heureux, et qu'il est bon.

Stavroguine veut railler. Ses « plaisanteries d'homme du monde » ne sauraient ébranler ce nouveau croyant. Car sa foi n'est pas seulement le produit d'une logique intrépide. Elle s'appuie sur une expériense immédiate, indiscutable. Ce

qu'il a fait entendre en parlant de la feuille d'arbre, ce « tout est bien », ce « oui » total donné en réponse à la vie, capable d'arrêter le temps, il raconte plus tard comment il y est arrivé, comment il y a périodiquement accès en plénitude. Et nous reconnaissons alors qu'en lui, une fois de plus, Dostoievski lui-même nous parle :

« Il y a des secondes, nous dit-il, — et elles ne viennent que par cinq ou six à la fois, — où vous sentez soudain, d'une façon absolue, la présence de l'éternelle harmonie. Ce n'est pas quelque chose de terrestre, je ne dis pas non plus que ce soit céleste, mais je dis que l'homme, sous sa forme terrestre, ne peut pas le supporter. Il faut se transformer physiquement ou mourir. C'est là un sentiment clair et indiscutable. Il vous semble tout à coup sentir la nature dans sa plénitude, et vous dites : oui, cela est vrai. Lorsque Dieu créa le monde, à la fin de chaque jour de sa création, il dit : « Oui, cela est vrai, cela est bien. » Cela... ce n'est pas de l'attendrissement, ce n'est que de la joie. Vous ne pardonnez rien, parce qu'il n'y a rien à pardonner. Ce n'est pas non plus que vous aimiez : oh ! il s'agit là de quelque chose de supérieur à l'amour. Le plus terrible, c'est que tout soit si net, et que vous éprouviez une telle joie. Si cela dépasse cinq secondes, l'âme n'y peut résister, elle doit disparaître... » (7).

Chatov, à qui ces confidences sont adressées, ne s'y trompe pas un instant : Kirillov est guetté par l'épilepsie. Ces états bienheureux sont les signes avant-coureurs du terrible mal, lorsqu'ils n'en sont pas déjà un effet. Ils se retrouvent chez le prince Muichkine, dont Dostoievski analyse les crises avec la précision du clinicien et du patient conjugués.

Quand Muichkine est surpris par une attaque à l'état de veille, il souffre d'abord pendant un certain temps d'angoisse, d'hébétement, d'oppression. Puis, soudain, son cerveau s'embrase et ses forces vitales reprennent un élan prodigieux. Le sentiment de la vie et la conscience se décuplent pour ainsi dire en lui ; son esprit s'illumine d'une clarté intense, toutes ses inquiétudes se calment à la fois pour se convertir en une souveraine sérénité, et sa raison se hausse « jusqu'à la compréhension des causes finales » : c'est le pressentiment de cette « éternelle harmonie » dont parlait Kirillov. Cependant ces moments radieux, si rapides qu'ils soient, ne font que pré-

(7) *Les Possédés*, t. II, p. 278-279.

luder à un instant beaucoup plus court, la seconde décisive, qui précède immédiatement l'accès. Cette seconde est positivement au-dessus de ses forces... Quand, une fois rendu à la santé, il se remémore les prodromes de ses attaques, il se dit souvent : « Ces éclairs de lucidité, où l'hyperesthésie de la conscience fait surgir une forme de vie supérieure, ne sont que des phénomènes morbides, des altérations de l'état normal ; loin donc de se rattacher à une vie supérieure, ils rentrent au contraire dans les manifestations les plus inférieures de l'être. »

Telle est la voix de la sagesse, que Muichkine entend aussi bien que tout autre. Mais il a sur les autres l'avantage de connaître aussi les choses par le dedans :

« Aussi aboutissait-il à une conclusion des plus paradoxales : « Qu'importe que mon état soit morbide ? Qu'importe que cette exaltation soit un phénomène anormal, si l'instant qu'elle fait naître, évoqué et analysé par moi quand je reviens à la santé, s'avère comme atteignant une harmonie et une beauté supérieures, et si cet instant me procure, à un degré inouï, insoupçonné, un sentiment de plénitude, de mesure, d'apaisement et de fusion, dans un élan de prière, avec la plus haute synthèse de la vie ? »

Ces expressions nébuleuses lui semblaient parfaitement intelligibles, quoique encore trop faibles. Il ne doutait pas, il n'admettait pas que l'on pût douter que les sensations décrites réalisassent en effet « la beauté et la prière », avec une « haute synthèse de la vie ». Mais ses visions n'avaient-elles pas quelque chose de comparable aux hallucinations fallacieuses que procurent le haschich, l'opium ou le vin, et qui abrutissent l'esprit en déformant l'âme ? Il pouvait sainement raisonner à ce sujet une fois que l'attaque était passée. Ces instants, pour les définir d'un mot, se caractérisaient par une fulguration de la conscience et par une suprême exaltation de l'émotivité subjective. Si, à cette seconde, c'est-à-dire à la dernière période de conscience avant l'accès, il avait eu le temps de se dire clairement et délibérément : « oui, pour ce moment, on donnerait toute une vie », c'est qu'à lui seul ce moment-là valait bien, en effet, toute une vie. »

Sans doute, Muichkine ne prend pas son expérience avec le sérieux fanatique d'un Kirillov. Il n'a pas ces « yeux étincelants », ce regard fixe, cette expression « dure et inflexible » qui caractérisent par moments son émule. Comme on vient de le voir, il analyse son propre cas avec un certain détache-

ment. Au reste, « la prostration, l'aveuglement mental et l'idiotie » qui sont la suite fatale de son extase, ne se laissent pas oublier. Aussi se garderait-il d'engager là-dessus une discussion. Il admet que son jugement doit être erroné. Cependant, « il n'en reste pas moins troublé par la réalité de sa sensation. Or, le fait est là : pendant un instant, il a trouvé le temps de se dire que le bonheur qu'il lui procurait valait bien toute une vie. » Et, comme à Kirillov, cet instant lui a ouvert l'intelligence de la parole de l'Apocalypse : « alors il n'y aura plus de temps » (8).

Inquiétante analogie entre l'expérience d'un Muichkine et celle d'un Kirillov ! Inquiétante ressemblance de ce type d'athée et de ce type de croyant ! de celui qui a pour mission de tuer Dieu et de celui qui proclame l'invincibilité de la foi ! Comment, d'une même source, des doctrines si opposées peuvent-elles sourdre ? — Mais précisément, et c'est ce qui nous trouble davantage encore, on s'aperçoit bientôt que cette foi si tranquille et cette incroyance fanatique se ressemblent elles-mêmes étrangement. L'état d'âme d'un Muichkine apparaît même peut-être moins chargé de ce « tremendum » et de ce « sacrum » qui annoncent la présence du divin ; par ailleurs, il est peut-être plus grevé d'un élément de sensualisme. L'un et l'autre, en tout cas, s'élèvent alors au-dessus de tout sentiment normal d'amour ou de reconnaissance, pour ne plus connaître qu'un acquiescement supérieur ; l'un et l'autre éprouvent une fusion de leur être avec la vie universelle, au-delà de laquelle il n'y a plus rien à chercher ; l'un et l'autre sont en quelque sorte projetés *hors du temps*. Et s'ils sont tous deux si proches, n'est-ce pas qu'ils reproduisent tous deux un unique modèle : Fiodor Mikhaïlovitch Dostoievski ?

Admettons que Kirillov interprète mal son extase, en suite de l'idée fixe qui déjà le tient. Mais ce prince Muichkine ? Son auteur ne l'a-t-il pas institué héraut du sentiment religieux ? Il nous suffirait donc de contempler pour savoir

---

(8) *L'Idiot* t. I, p. 404-407.

l'idéal que Dostoievski nous propose et dans lequel il nous invite à reconnaître « l'état chrétien par excellence. » « Le prince Muichkine, écrit par exemple M. Serge Persky, symbolise la sagesse chrétienne, sans nulle contrainte, dans sa pure essence » (9). Cette exégèse fait le fond de l'ouvrage d'André Gide, qui s'appuie également sur les passages de l'*Idiot* et sur ceux des *Possédés* que nous avons cités. Selon Gide, Dostoievsky « laisse entendre que ce qui s'oppose à l'amour, ce n'est point tant la haine que la rumination du cerveau. L'intelligence, pour lui, c'est précisément ce qui s'individualise, ce qui s'oppose au royaume de Dieu, à la vie éternelle, à cette béatitude hors du temps, qui ne s'obtient que par le renoncement de l'individu pour plonger dans le sentiment d'une solidarité indistincte. » Il s'agit donc d'obtenir une « inhibition de la pensée », d'exalter au contraire la sensation, d'aboutir enfin à une sorte de quiétisme grâce auquel on prononce le « tout est bien » définitif. Or,

« cet état de joie que nous retrouvons dans Dostoievski, n'est-ce pas celui même que nous propose l'Evangile ; cet état dans lequel nous permet d'entrer ce que le Christ appelait la nouvelle naissance ; cette félicité qui ne s'obtient que par le renoncement de ce qui est en nous d'individuel ; car c'est l'attachement à nous-mêmes qui nous retient de plonger dans l'Eternité, d'entrer dans le royaume de Dieu et de participer au sentiment confus de la vie universelle. »

Nous serions donc conviés, non point tant à une percée au-delà du bien et du mal, qu'à un retour en deça ; il nous faudrait retrouver l'innocence avec l'indistinction première, rentrer au paradis primitif dont l'essor de l'intelligence nous a malencontreusement fait sortir. Bref, la pensée dernière de Dostoievski consisterait en une « dépréciation évangélique de l'intelligence. (10) »

Interprétation très gidienne assurément. L'Evangile est hors de cause. Mais Dostoievski ? La question n'est pas si simple. Voguë disait déjà : « Bien souvent Fiodor Mikhaïlovitch m'a fait penser à Jean-Jacques (11). » N'est-il pas manifeste

(9) Serge Persky : *op. cit.*, p. 200.
(10) André Gide : *Dostoievski* (*Œuvres complètes*, t. XI), p. 239, 257-258, 287, 289-290.
(11) E.-M. de Voguë : *Le Roman Russe*, 4e édition, p. 271.

qu'il choisit toujours pour insinuer ce qu'il estime être le meilleur de son message, des enfants, des femmes du peuple, des ignorants, des êtres incultes, proches de la nature, en qui le savoir n'a pas ruiné la spontanéité primitive ? Après tout, cela pourrait n'être encore pas plus du Rousseau que du saint Augustin... Le grand docteur chrétien n'a-t-il pas dit, lui-même fidèle écho de Jésus : « *Surgunt indocti et rapiunt caelum* » ? Mais, dans le personnage de *L'Idiot*, il y a plus. M. Henri Troyat l'a excellemment analysé :

« Tout le roman se ramène à ceci : l'incursion de l'intelligence principale dans le domaine de l'intelligence secondaire. Cette intelligence principale qui est l'intelligence souterraine, l'intelligence du sentiment, va créer des perturbations dans le milieu où elle sera transplantée. Dans cette atmosphère confinée, l'arrivée de Mychkine ouvre comme un appel d'air. Son passage est salué d'abord par un éclat de rire. Il est grotesque, il est « demeuré », il est idiot, sa mère même le traitait d'idiot, autrefois. Mais, peu à peu, cet idiot, ce demeuré, remet en question les principes les plus solidement établis. Ce pauvre d'esprit donne à penser aux hommes sages. Cet intrus devient indispensable. Ce faible dompte les forts. Et il les dompte sans le vouloir. Il a la certitude que tout le monde est généreux autour de lui et que tout le monde l'aime... Les gens deviennent bons, parce qu'il les souhaite tels, parce qu'il les voit tels. Il est au centre d'un champ de forces... Aux yeux de chacun, il est la preuve d'une autre existence, d'un autre monde possible... »

Seulement, cette merveille a sa revanche. Après l'actif, il faut maintenant relever le passif :

« ...Mychkine, le saint, ne sait pas agir, il ne sait qu'aimer. S'il essaye d'agir, il se trompe. Non seulement il ne parvient à aider personne, mais encore il compromet les situations les plus heureuses. Le passage de cet « homme absolument bon » à travers le livre se solde par un assassinat et quelque trois ou quatre drames de famille. Quant à « l'homme absolument bon », il devient fou. Il n'a pas su s'adapter à la condition humaine. Il n'a pas su devenir un homme... » (12).

« Ombre pitoyable », « fantôme glacé et morne », ainsi le qualifie Chestov, durement, mais non sans quelque raison. Et cela rejaillit sur sa bonté elle-même, qui nous devient suspecte, et dont nous entreprenons de scruter l'origine. La fâcheuse

(12) Troyat : *op. cit.*, p. 434-435 et 442. Cf. Evdokimoff, p. 208-209.

hérédité de ce prince épileptique n'y serait-elle pas pour beaucoup ? La parfaite santé physique, comme la parfaite intelligence, sont rarement altruistes. Entre ce rétrécissement de la conscience, où n'entre même plus l'aperception du mal, et la tare nerveuse de Muichkine, il y a un mystérieux rapport. L'homme en qui le vouloir égoïste n'existe plus est frappé d'une sorte d'hémiplégie (13). » Explication peut-être un peu trop nietzschéenne, comme on pouvait s'y attendre sous la plume de Charles Andler, mais oserait-on n'en point tenir compte ? Chestov en conclut qu'un aussi pauvre individu ne peut être porteur du message de Dostoievski ; que celui-ci dévoile son sentiment intime par son impuissance même à donner la vie à de tels types d'êtres : « il ne comprenait et ne réussissait à peindre que les esprits révoltés et aventureux, les chercheurs. Dès qu'il essayait de décrire un homme apaisé... il tombait aussitôt dans une banalité décevante (14). » Mais, si Muichkine est en effet un dégénéré, ce n'est pas pour autant un personnage banal, et il faudrait être bien peu accessible à l'art de *L'Idiot* pour ne s'y point sentir investi par l'énigme de cette extraordinaire figure (15). Gide nous paraît ici plus clairvoyant. Seulement, s'il nous faut voir avec lui dans le prince, en dehors de toute interprétation symbolique (16), le porte-parole authentique de Dostoievski, notre inquiétude renaît.

(13) Charles Andler : *Nietzche et Dostoievsky, loc. cit.*, p. 11.

(14) *La philosophie de la tragédie*, p. 102-103.

(15) Rappelons-nous que Muichkine était l'un des personnages favoris de Dostoievski. Il écrivait à Korner, le 14 février 1877 : « J'ai été content que vous mettiez *L'Idiot* à part, comme le meilleur (de mes romans)... Tous ceux qui m'ont parlé de lui comme de ma meilleure œuvre avaient quelque chose de particulier dans l'organisation de leur intelligence, qui me frappait et me plaisait beaucoup ». *Corrsspondance et voyage à l'étranger*, trad. Bienstock, p. 444.

(16) Cette réserve est capitale. Car Muichkine est peut-tre le personnage le plus mystérieux de Dostoievsky, comme *L'Idiot* en est peut-être la création la plus profonde. Transposés symboliquement, selon les intentions de l'auteur, les traits les plus déficients ou les plus inquiétants de ce malade prennent une valeur sacrée. C'est à juste titre, croyons-nous, qu'Edouard Thurneysen, *Dostoievsky ou les confins de l'homme* (trad. P. Maury), p. 87, a pu dire que tout, dans cet ouvrage, est fait pour orienter notre pensée vers Jésus-Christ, et que Romani Guardini a tenté, dans un long chapitre qui est parmi les plus réussis de son étude, de pousser jusqu'au bout une telle interprétation. Seulement il faut ajouter, avec ce dernier lui-même, que Muichkine « n'est ni l'Homme-Dieu, ni un second Christ ; il est l'homme qui a nom Léon Nicolas Muichkine ; son existence se compose d'éléments purement humains » ; « chaque événement de sa vie a d'abord son sens propre » et le symbolisme direct n'apparaît nulle part ». (Trad. inédite Engelmann-Givord).

Avant d'en décider, poursuivons l'inventaire de nos sujets d'inquiétude. L'expérience sur laquelle tout paraît se fonder n'est pas seule à être trouble : les expressions de la foi ne le sont pas moins. Quelle est cette divinité qui triomphe de tous les efforts négateurs ? Chez un Muichkine, elle reste fort indéterminée, mais n'y a-t-il pas tout à parier que « la plus haute synthèse de la vie » que le prince éprouve au cours de son extase, se noue au niveau de la vie sensible, comme l'extase même qui la dévoile ? L'hymne au « Dieu de la joie » que Mitia entonnera dans sa prison et qu'il fera monter « des entrailles de la terre », n'est-ce pas plutôt un hymne à la vie ? « La vie est pleine, la vie déborde, même sous terre ! Tu ne peux croire, Alexei, à quel point la soif de l'existence s'est emparée de moi... Avec la force que je sens en moi, je me crois en état de surmonter toutes les souffrances, pourvu que je puisse me dire à chaque instant : je suis ! Attaché au pilori, j'existe encore, je vois le soleil, et si je ne le vois pas, je sais qu'il luit. Et savoir cela, c'est déjà toute la vie... (17). » Est-ce là autre chose qu'une explosion de cette farouche énergie vitale qui est le propre des Karamazov, et qui constitue, au plus haut titre, une force de la terre ? Voici maintenant, dans les *Possédés*, le témoignage d'une de ces vieilles femmes en qui Dostoievski veut nous faire entendre l'âme profonde du peuple. Elle demeure en un couvent, où elle fait pénitence pour avoir prédit l'avenir. C'est là, au sortir de l'église, qu'elle rencontre un jour Maria Timophéievna, l'épouse infirme de Stavroguine. Elle lui demande tout bas : « La mère de Dieu, qu'est-ce donc à ton avis ? »

« — La grande mère, lui répondis-je, l'espérance du genre humain. — Oui, reprit-elle, la mère de Dieu est la Grande Mère, la Terre humide, et en cela réside une grande joie pour les hommes. Et chaque souffrance terrestre, chaque larme terrestre est pour nous une joie, et quand tu auras abreuvé la terre de tes larmes, jusqu'à une profondeur d'un pied, alors aussitôt tu te réjouiras de tout, et ta douleur ne sera plus, plus du tout, selon la prophétie. Cette parole se grava alors profondément dans mon cœur. Depuis, quand je me prosterne, en faisant ma prière, j'ai pris l'habitude de baiser la terre. Je la baise et

(17) *Les Frères Karamazov*, t. II, p. 596.

je pleure. C'est moi qui te le dis, Chatouchka, il n'y a rien de mal à ces larmes ; et même si l'on n'a pas de chagrin, on verse des larmes de joie. Les larmes coulent toutes seules, c'est la vérité ! Je m'en vais quelquefois sur les bords du lac ; d'un côté est notre couvent, de l'autre la montagne en pointe qu'on appelle le Pic. Je gravis parfois cette montagne, je me tourne face à l'Orient, je tombe à terre et je pleure, je pleure, je ne sais pas combien de temps je reste ainsi à pleurer, et je ne me rappelle rien et je ne sais plus rien de rien, etc. »

On le voit, l'enseignement de la vieille femme n'a pas été perdu. Sa légère saveur d'ésotérisme n'a fait qu'ajouter à son attrait. Au reste, Maria Timophéievna était prédisposée à la recevoir, et les religieuses du couvent elles-mêmes ne s'en fussent peut-être point scandalisées. Maria ne leur avait-elle pas dit un jour : « Dieu et la nature, il me semble que c'est la même chose. » Tous les assistants s'étaient écriés : « Voyez-vous cela ! » La mère supérieure s'était mise à rire... (18).

C'est à Chatov que Maria Timophéievna fait ce récit. Lui aussi a son mysticisme. Après s'être affilié à la terrible bande de Pierre Verkhovenski, il cherche à s'en dégager. Maintenant, il croit en Dieu. Il a compris la folie de l'entreprise socialiste, qui veut bâtir un univers « uniquement sur la raison et sur la science. » Il sait — l'histoire le lui montre — que pas un seul peuple n'a pu s'édifier et s'organiser sur ces seuls principes, que de tout temps la science et la raison n'ont rempli que des fonctions subalternes, que les peuples se forment et se meuvent sous l'impulsion d'une tout autre force, dont l'origine est mystérieuse. Cette forme est « l'inextinguible désir de parvenir à une fin, et en même temps la constante négation de cette fin » ; elle est « la constante et infatigable affirmation de l'existence » : n'est-ce pas elle, cet « esprit de vie » dont parle l'Ecriture, ces « fleuves d'eau vive » du tarissement desquels l'Apocalypse nous menace ? — Car Chatov, lui aussi, cite l'Apocalypse. — « Je dirai simplement, conclut-il, que cette force est la recherche de Dieu. » Mais voyons comment il l'entend :

---

(18) *Les Possédés*, t. I, p. 150. Cf. Nietzche, Fragments posthumes : « Zarathoustra mourant tient la terre embrassée. »

« Le but de tout le mouvement populaire, dans chaque peuple en particulier, à chaque période de son histoire, c'est uniquement la recherche de son Dieu, de son Dieu propre, de son Dieu à lui, et la foi en ce Dieu, comme en l'unique et seul vrai. Dieu est la personnalité synthétique du peuple tout entier depuis ses origines jusqu'à la fin. Jamais encore il ne s'est vu que deux ou plusieurs peuples aient eu le même Dieu, chaque peuple a toujours son Dieu propre. C'est le signe de décadence pour les peuples quand ils commencent à avoir des dieux communs. Lorsque les dieux se font communs, les dieux meurent, en même temps que la foi en eux et que les peuples eux-mêmes. Plus un peuple est fort, plus exclusivement personnel lui est son dieu. Il n'y a encore jamais eu de peuple sans religion, c'est-à-dire sans notion du bien et du mal. Chaque peuple se fait une notion particulière du bien et du mal... La seule raison n'a jamais été capable de distinguer le bien du mal... Quant à la science, elle n'a pu fournir que des solutions brutales. C'est là surtout en quoi s'est distinguée la demi-science, le plus terrible fléau des fléaux qui aient affligé l'humanité, pire que la peste, la famine, la guerre... La demi-science est un despote, tel qu'on n'en a jamais vu jusqu'à nos jours » (19).

Chatov est décidément bien converti ! Il l'est trop, et sa critique de l'universalisme de la raison ne blesse pas que les rationalistes... On devine les tressaillements d'un Moeller van den Brück traduisant de tels passages... Nous avons connu depuis lors un revirement semblable, et nous savons le visage et le nom du mysticisme qu'il a fait rejaillir. Est-ce à cela que Dostoievski voudrait noùs conduire ? Son Chatov ne s'abandonne pas à des rêves informes. Si quelqu'un voulait contester que le génie slave ait reçu en partage le don des théories vigoureuses, parfaitement achevées, à la frappe nette, aux formules nécessaires, il faudrait le renvoyer à Chatov. Zarathoustra semble s'être mis à son école, — mais sans atteindre le maître, - lorsqu'il dit : « Aucun peuple ne peut vivre sans évaluer les valeurs ; mais s'il veut se conserver, il ne doit pas évaluer comme évalue son voisin (20). »

Cependant Stavroguine, à qui s'adresse l'énoncé de la théorie, ne reste pas sans objection. Chatov aussitôt de se récrier : « Je réduis Dieu à n'être qu'un attribut du peuple ? Au contraire, j'élève le peuple jusqu'à Dieu !... Le peuple, c'est le corps de Dieu. » Mais, loin de la corriger, cette expli-

(19) *Les Possédés*, t. I, p. 256.
(20) Nietsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*, tr. Albert, p. 77.

cation ne fait que renforcer la théorie : « Un peuple ne reste un peuple qu'aussi longtemps qu'il a son dieu particulier, et qu'il réprouve avec une sauvage énergie tous les autres dieux du monde ; aussi longtemps qu'il croit qu'avec son dieu il pourra vaincre, se soumettre et chasser du monde tous les autres dieux. » Et, comme Raskolnikov distinguait naguère deux classes d'individus, Chatov distingue maintenant deux classes de peuples : d'un côté, « les grands peuples de la terre, ou du moins tous ceux qui gardent une place dans l'histoire et ont été une fois à la tête de l'humanité » ; de l'autre, « une matière ethnographique. » Un grand peuple est celui qui croit qu'il est l'unique détenteur de la vérité, qu'il est le seul appelé, le seul capable de ressusciter et de sauver le monde par sa vérité à lui ; dès qu'il cesse d'y croire, il est déchu.

On a plus d'une fois décrit, depuis un demi-siècle, « l'impérialisme mystique » : Chatov n'en est-il pas le précurseur ? On parle beaucoup maintenant de « réalisme » : Chatov encore ne disait-il pas : « impossible d'aller contre les faits ? »

Là-dessus peut s'édifier une philosophie de l'histoire. Les Juifs furent un grand peuple, parce qu'ils n'ont vécu que pour attendre « le vrai Dieu » et le donner au monde ; les Grecs ont divinisé la Nature et ont légué au monde leur religion, c'est-à-dire leur philosophie et leur art ; Rome a divinisé le peuple sous la forme de l'Etat ; la France a été l'incarnation du catholicisme romain, et elle répand aujourd'hui un socialisme athée qui en est la suite naturelle... — Quand il arrive à la Russie, Chatov, ingénieusement, retrouve le Dieu unique, et l'universalisme de conquête par lequel il caractérisait les grands peuples se trouve coïncider avec l'universalisme de la vérité et de l'absolu : « Comme il n'y a qu'une seule vérité, il ne peut y avoir qu'un seul peuple détenteur du vrai Dieu, quelques grands et puissants que soient les dieux des autres peuples. Le seul peuple « porteur de Dieu », c'est le peuple russe... (21) »

---

(21) *Les possédés*, t. I, p. 257. Cf. *Journal d'un écrivain*, t. III, p. 34, 41, 46-47, 110 ; *L'Adolescent*, p. 434-437.

Après Kirillov, après le prince Muichkine, après Maria Timophéievna, Chatov a donc sa religion. — Mais que penser de cette « divinité », qui tantôt semble n'être que l'homme même et tantôt se révèle sous l'aspect de la Vie, de la Terre, ou même de la Nation ? Dans cette Force immanente, pouvons-nous reconnaître Dieu ? Si c'est là ce que Dostoievski nous offre après avoir triomphé de l'athéisme, nous réjouirons-nous de la victoire ? Il a tiré des profondeurs de notre être de chair et il a prodigieusement exalté le sens du « sacré ». Mais n'est-ce pas un « sacré » bien équivoque ?

II

Dédoublements et symboles.

On se fait quelquefois une curieuse idée des rapports qui existent entre un romancier et ses personnages. Plus que l'auteur d'un traité doctrinal, il est bien vrai, le romancier se met dans son œuvre. Au moins est-ce là le privilège — ou la fatalité — d'un certain type de romanciers, au premier rang desquels Dostoievski. Nos théories, même les plus chères, peuvent être si loin de nous ! Celui même qui cherche à se définir y est souvent impuissant. Car la vie est rebelle aux formules et se laisse mieux saisir, comme par surprise, dans le détour d'une action. Un homme a chance de mieux s'exprimer lui-même sans le vouloir, en créant d'autres êtres, qu'en s'observant. A ses analyses, même consciencieuses, son secret se serait dérobé : il lui échappe dans l'acte créateur. Quelle plus vive image un fils offre de son père, qu'un portrait de son modèle ! Le romancier a chance aussi d'être plus sincère, il peut l'être plus complètement, grâce à la variété de ses personnages. Chacun de ceux-ci est un aspect de lui-même. — Ce sont là des truismes. Mais voici où commence la difficulté. Qu'est-ce que le moi ? Il y a en moi ma nature, mon tempérament, mon caractère, et il y a ce que j'en proscris, ce que j'en ratifie, ce que j'en subis. Il y a les traits que je tiens de mon hérédité, et ceux que je me suis forgés. Il y a ce que je me cache à moi-même, et il y a ce à quoi j'aspire sans le posséder, mais qui déjà me modèle en m'attirant. Là-dessus, que

d'explications simplistes, qui pensent être profondes ! Il m'est sans doute essentiel de ne pas mentir à la loi de mon être, c'est la première règle d'une moralité concrète, et voilà pourquoi le moralisme, qui n'en tient pas compte, est immoral ; mais être fidèle à mon être, est-ce m'abandonner à toutes mes tendances et ne rien discerner dans mon chaos intérieur ? Certains raisonnent comme si tout choix était mutilation, comme si tout refus était hypocrisie, comme si toute pensée à laquelle un certain fond de nature ne consonne pas spontanément était, au plus mauvais sens du mot, idéalisme. Comme si c'était toujours mentir que de vouloir, et d'abord de penser contre soi-même ! Comme si le fond le plus noir de notre nature était forcément l'élément le plus profond de notre être ! Comme si la dualité de la chair et de l'esprit n'était pas en nous la première donnée réelle ! On oublie que la vie de la conscience ne peut être saisie objectivement et l'on suppose que la pleine sincérité exclut tout autre effort que le courage de lire en soi. Ces explications simplistes, qui se prennent pour le dernier mot de la psychologie et de la morale, mènent d'ailleurs à l'absurde : les possibles qui grouillent en moi, plus ou moins préformés, sont divers ; ils sont contradictoires : faudra-t-il pour être sincère, les actualiser tous ? Enfin, la sincérité exigera-t-elle aussi que je ne pense jamais que selon ce que je suis, ou ne pourra-t-elle consister, d'occasion, à reconnaître que ce que je suis n'est pas conforme à ce que je pense ?

Réalisme, sincérité : que d'abus de ces deux vocables ! Abus particulièrement grave lorsqu'il s'agit d'étudier Dostoievski, qui voit précisément la caractéristique de l'homme dans la liberté et qui cherche, au delà de toute psychologie, la vérité de l'être. S'il actualise ici l'une de ses possibilités, s'il se délivre là de ses tentations, si ailleurs il murmure peut-être un aveu, si même il expose en un autre endroit telle théorie pour laquelle il éprouve de la complaisance, allons-nous à chaque fois si bien le reconnaître, que nous jugions avoir saisi l'énigme de sa pensée ? D'aucuns se sont fait un critère : les méchants, les négateurs ont dans cette œuvre un

admirable relief ; les bons, les vertueux, les croyants sont des figures banales : n'est-ce pas le signe que Dostoievski est avec les premiers ? Seulement, « il avait lui-même peur des monstres qu'il découvrait, et tendait toutes les forces de son âme pour se les dissimuler d'une façon ou d'une autre, au moyen du premier « idéal » venu. » Ainsi sont nés les seconds. On a reconnu la thèse de Chestov (22). — Mais, comme on l'a dit à propos de Muichkine, les seconds ne sont pas toujours si insignifiants ! Si leur couleur est un peu pâle et quelquefois leurs gestes un peu gauches, la raison n'en est-elle pas simple ? Le ciel a toujours été moins facile à décrire que l'enfer, ce qui ne veut pas dire que l'auteur de la description croie plus à l'enfer qu'au ciel... Aussi bien, c'est à l'intérieur même du groupe des croyants, des mystiques qu'il s'agit surtout maintenant de discerner les véritables porte-parole de Dostoievski, c'est-à-dire non pas ceux qui traduisent sa simple réalité psychologique, ni ceux par lesquels il exprimerait un quelconque idéal « édifiant », mais ceux qui représentent la réelle intention de sa pensée.

Chatov incarne, à n'en pas douter, une tendance qui fut chez lui très forte. Il crut à la Russie comme au peuple « porteur de Dieu » et presque comme en Dieu même. Son « orthodoxie messianique » allait s'exaltant dans ses dernières années, et c'est elle qui communiquait à sa voix de tels accents, dans le fameux discours de commémoration de Pouchkine. Il s'efforçait d'en faire une idée « neuve et pure », tout autre que « la mouture des moulins slaves de Moscou ». Néanmoins, il n'est pas dupe : dans la position de Chatov il y a quelque chose qui n'est pas net, et il amène son héros à en faire l'aveu embarrassé. L'entretien avec Stavroguine se termine par une défaite. Stavroguine affirme qu'il voudrait bien pouvoir adhérer à tout ce qu'il vient d'entendre ; mais comment le faire, si Dieu manque à la foi ? Puis, passant à la contre-attaque et regardant Chatov avec dureté :

« — ...Je voudrais savoir seulement ceci : vous-même, croyez-vous en Dieu, oui ou non ?

---

(22) Léon Chestov : *La philosophie de la tragédie*, p. 3.

— Je crois à la Russie, à son orthodoxie, ...je crois au corps du Christ. Je crois que c'est en Russie qu'aura lieu le nouvel avènement... Je crois, balbutia Chatov, comme en proie au délire.

— Mais en Dieu, croyez-vous en Dieu ?

— Je... je croirai en Dieu » (23).

Scrupule, hésitation douloureuse de Dostoievski lisant en lui-même ? Peut-être. En tout cas, et c'est tout ce que nous avons à retenir présentement, il ne confond pas le nationalisme, fût-il mystique et spirituel, avec la foi.

Le cas d'un Muichkine est différent. Pour le bien comprendre, il est indispensable d'effleurer la question du dédoublement et de l'équivoque chez Dostoievski.

L'idée du « double » l'a poursuivi toute sa vie. Elle lui sert à exprimer le châtiment du criminel, dont la personnalité se scinde : « un double apparaît, se matérialise. Un double qui est lui, et qui n'est pas lui. Un double qui est sa caricature affreuse, le miroir déformant où son visage humain s'enfle de pustules, s'effondre, accueille tous les signes d'une vie intérieure maudite (24). » Mais le cas d'un Ivan Karamazov ne représente que l'état fort de ce qui se produit chez d'autres, même « innocents ». Goliadkine est le héros d'une nouvelle qui s'intitule précisément *Le Double*. Versilov est sujet au même phénomène, qu'il redoute : alors que son cœur est plein de bonnes pensées, il est poussé malgré lui à quelque acte contraire ; il vient à peine d'achever des propos tendres et pieux, qu'il brise soudain une icône... « On dirait, explique-t-il pour s'excuser, que vous avez auprès de vous votre double ; vous, vous êtes sensé et raisonnable, mais l'autre veut absolument faire à côté de vous une absurdité ou parfois une chose très drôle, et tout à coup vous remarquez que c'est vous qui voulez faire cette chose drôle, et Dieu sait pourquoi ; vous le voulez comme malgré vous, vous le voulez en vous y opposant de toutes vos forces (25). » Muichkine lui-même, l'être spontané, souffre d'un mal analogue : deux pensées contraires se croisent en son esprit, « Dieu sait d'où

(23) *Les Possédés*, t. I, p. 258-259.
(24) Cf. Troyat, *op. cit.*, p. 125.
(25) *L'Adolescent*, p. 472.

elles viennent, et comment elles surgissent. » Il croit que cela n'est pas bon, c'est la chose qu'il se reproche le plus, bien que rien ne soit plus malaisé que de réagir contre elle : mais il lui arrive de penser que tout homme est ainsi. Comment donc s'étonner que chez un Lébédev « le mensonge et la vérité s'entremêlent avec une parfaite spontanéité » (26) ? Ces dédoublements s'opèrent parfois dans des songes : on pose alors des actes à quoi rien ne correspondait dans sa pensée, même par manière de rêverie involontaire, et néanmoins « tout était depuis longtemps en germe » au fond du cœur... (27). Il y a donc en chaque homme un mystère. Les contraires coexistent en lui ; il est deux, et ces deux sont un. Tantôt l'homme aperçoit en lui sa propre caricature, et il est rabaissé à ses propres yeux ; tantôt, en revanche, un être médiocre reçoit le pressentiment qui l'élève en des régions supérieures...

Il arrive aussi que, dans l'esprit du romancier, de tels dédoublements s'objectivent et se solidifient en quelque sorte, et nous avons alors deux, trois personnages, différents et identiques. Smerdiakov, par exemple, est le double d'Ivan, « un double inférieur et répugnant, qui saura faire ce qu'Ivan n'a lui-même la force que de désirer (28) » ; ce laquais vicieux ne lui est pas moins indispensable pour le faire lire en son propre cœur que le diable de ses hallucinations. Ou bien, Raskolnikov, après son crime, causant avec l'infâme Svidrigaïlov, se voit en lui comme dans un miroir. Telle est la formule la plus simple. Mais il y en a d'autres. Un personnage central peut, tel un astre qui éclate, donner naissance à plusieurs satellites : Verkhovenski, Chatov et Kirillov sont tous trois issus de Stavroguine ; celui-ci, « puissance éteinte, retranche de son être ses possibilités inemployées », dont chacune s'incarne en un autre être. Ou bien encore, une série de personnages forme comme un spectre solaire : ce sont les quatre frères Karamazov. « Smerdiakov, Dmitri, Ivan, Aliocha sont, peut-on dire, les aspects, de plus en plus décantés,

(26) *L'Idiot*, t. I, p. 554 (Muichkine à Keller) et p. 556 (Lébédev à Muichkine).
(27) *L'Adolescent*, p. 355.
(28) Jacques Madaule : *Le christianisme de Dostoievsky*, p. 155.

d'un même individu qui se dégage de la bête et se réalise dans « l'homme nouveau. » Ces quatre frères sont un même être transformé... « L'échelle du vice est la même pour tous, dit Aliocha à Dmitri ; je suis sur le premier échelon, tu es plus haut, au treizième mettons ; j'estime que c'est absolument la même chose » (29). Enfin, d'un roman à l'autre, des personnages se correspondent. C'est ainsi que Versilov « reflète bien des traits, quoique adoucis, de Stavroguine (30). » L' « homme souterrain » engendre une postérité nombreuse, et ce n'est sans doute pas par hasard que Dmitri Karamazov. se voyant déjà condamné aux mines et parlant au nom de ses compagnons de misère, s'écrie : « Nous, les hommes souterrains... (31) » ; sa réaction contre les beaux discours de Rakitine, quoique le ton et l'inspiration en soient autres, n'est pas sans ressemblance avec les apostrophes ironiques qui poursuivaient les amis de la raison. Le prince Muichkine a quelques-unes des qualités d'Aliocha ; ces deux jeunes gens si différents, sont liés par une mystérieuse parenté d'âme. Plusieurs des assertions de Kirillov se retrouveront sur les lèvres du staretz Zossime ; « la vie est un paradis, dit par exemple ce dernier, et nous sommes tous au paradis ; seulement nous ne voulons pas le reconnaître ; mais si nous voulions le reconnaître, nous serions tous demain dans le paradis (32). »

Ce ne sont pas là des analogies quelconques. Il faut y voir bien davantage : des correspondances symboliques, et l'analyse de ces correspondances, que le dédoublement intime des âmes prépare et rend plus subtiles, est essentiel à l'intelligence de toute l'œuvre. Dostoievski n'a pas livré sa pensée en une fois. Mais l'art délicat dont il fait usage — lorsqu'on a regardé, d'un peu près, ce que fut son existence, dans quelles conditions furent composés ses grands romans, on se dit que cet art tient du miracle — ne lui permet pas seulement de poursuivre un même thème sur des registres divers, de corri-

(29) Troyat : *op. cit.*, p. 546.
(30) Evdokimoff : *op. cit.*, p.41.
(31 *Les Frères Karamazov*, t. II, p. 596.
(32) *Les Frères Karamazov*, t. I.

ger une impression par une autre, de construire un univers mental en découvrant tour à tour chacun des aspects qui le composent. Un tel art lui était indispensable. Il était obligé de recourir à ces sortes de correspondances et d'user de symboles. Il ne pouvait faire autrement que de procéder par suggestions indirectes. Car ce qu'il avait entrepris de faire, c'était de nous conduire jusqu'au monde de l'esprit. Mais ce monde, il le savait, est invisible. Il n'y a moyen de l'atteindre par aucune prise directe : « l'autre monde démontré matériellement, en voilà une idée (33) ! » Dostoievski n'est pas un empiriste du spirituel ; il n'est pas et ne veut pas être, en dernière analyse, un « psychologue ». « La réalité insaisissable, qui résout tout, demeure toujours au-delà de la ligne d'horizon, à la même inaccessible distance, quelque effort que fasse l'homme pour l'atteindre. Elle lui est transcendante... Le point de projection se trouve hors du tableau, et en même temps dans sa profondeur, hors du champ psychologique et dans l'esprit (34). »

Dostoievsky ne pense pas qu'on puisse jamais, pour ainsi dire, regarder par dessus le mur. Il ne croit pas à la valeur absolue d'aucune des « expériences » qu'il nous décrit, et qui reproduisent toujours quelque chose de la sienne propre. Il connaît trop les tares qui en sont habituellement la condition, ou la rançon. Il voit trop qu'elles n'apportent pas le salut. L'« idiotie » et l'épilepsie d'une part, de l'autre l'impuissance à agir, la compassion inefficace, finalement les catastrophes : voilà le cortège des visions de son Muichkine. Loin d'en disconvenir ou de s'en distraire, il en distribue les éléments d'une main très sûre et il en tire un diagnostic impitoyable. Avec *L'Idiot* comme avec Kirillov, comme avec les adorateurs extasiés de la « Grande Mère », nous sommes encore sur le plan de la nature, qui est celui de la psychologie, et qui ne peut que décevoir. Il n'y a pas de passage observable, proprement descriptible, du psychologique au métaphysique, de la nature à l'esprit. « Cela est d'un autre ordre, surnaturel »...

(33) Dostoievsky, cité par Evdokimoff, p. 187. Il était farouchement opposé au spiritisme.

(34) Evdokimoff : *op. cit.*, p. 83, Thurneysen, *op. cit.*, p. 99.

Si Dostoievski ne croit pas à une expérience spirituelle qui relèverait de la psychologie et capterait en quelque sorte l'esprit dans ses filets, c'est que sa pensée n'est pas naturaliste. Il n'imagine pas le monde spirituel comme un dessous caché, impénétrable sans doute à l'homme normal, ordinaire, mais qui s'ouvrirait aux explorations d'un être mieux ou autrement doué. Pour lui, ce monde spirituel, ce domaine de l'éternité, c'est, concrètement, le « Royaume de Dieu » de l'Evangile, et l'on n'y pénètre aussi que par les moyens dont parle l'Evangile ; la *metanoia*, la « nouvelle naissance ». L'entrée en est ouverte, c'est-à-dire aussi bien gardée, par le mystère de la croix (35). L'expérience d'un Muichkine, si nous la prenions toute seule, ou si elle ne comportait point d'autre signification que littérale, tendrait à nous ramener simplement à quelque paradis perdu, à quelque état d'enfance et d'innocence infra-humaine. C'est ainsi que la prend Gide, et l'on ne peut pas dire qu'il se trompe, mais il a le tort de s'arrêter à la lettre, au symbole. Un tel retour en arrière est impossible à l'homme. Versilov en a rêvé, il a vu l'humanité revenue à son berceau, le spectacle en était si beau qu'une sensation de bonheur encore inéprouvée traversa son cœur ; songe merveilleux ; mais ce n'était, il le déclare, qu'une « aberration sublime ». Un autre a refait le rêve de Versilov, celui que Dostoievski dans le *Journal d'un Ecrivain,* appelle « l'homme ridicule. » Dans ces lieux où il se trouva brusquement transporté, « tout était exactement comme chez nous, et cependant tout rayonnait d'une sorte d'allégresse, grave et solennelle, touchant au sublime » ; là, tous les hommes étaient innocents et beaux, leurs visages ne connaissaient pas la douleur, ils vivaient « dans une sorte de communion incessante avec le Grand Tout. » Mais en pénétrant dans le paradis, cet homme y amenait avec lui le mal... (36).

Oui, « l'âge d'or est le rêve le plus invraisemblable de tous ceux qui ont jamais été. » Cependant, « pour lui des

(35) « Le Christ m'a appelé à porter la croix », dit Aliocha.
(36) *Le songe d'un homme ridicule,* dans le *Journal d'un écrivain,* t. III, p. 174-205.

hommes ont donné toute leur vie et toutes leurs forces, pour lui sont morts et ont été tués les prophètes, sans lui les peuples ne veulent pas vivre et ne peuvent même pas mourir (37). » C'est encore Versilov qui parle, exact interprète de toute la race humaine. Pourquoi cette invincible attirance ? Et pourquoi, du même coup, ces « expériences » qui font croire qu'on a touché le ciel ? Quoi qu'on en pense, elles sont des faits. L'explication naturaliste en est obvie, et Dostoievski la donne tout le premier, ou plutôt (car il ne théorise pas) il fournit tous les éléments de l'explication, sans tricherie. Les visions de Muichkine sont dues à la maladie, tout comme les hallucinations d'Ivan. Sans doute. Mais s'il y a en nous un pressentiment de l'éternité, tout cela ne nous deviendra-t-il pas des signes ?

D'où la nature équivoque de tels états, selon qu'on s'arrête à leur lettre ou qu'on voit en eux des signes, — entendons : des symboles réels. Cette notion d'équivoque est une des plus importantes à faire intervenir lorsqu'il s'agit d'interpréter Dostoievski. Elle est proche de celle du dédoublement, avec toutefois cette différence que dans le dédoublement, comme le nom l'indique, deux pôles se distinguent et s'opposent, tandis que dans l'équivoque, ou l'ambiguité, la dualité déjà réelle reste latente, encore indifférenciée.

Soit par exemple un personnage comme Versilov. Que de questions à son sujet ! On a l'impression, d'un bout à l'autre, de se trouver en face d'une énigme. On s'en prend d'abord à la maladresse de sa lecture, ou à celle du narrateur ; mais ces explications sont tout à fait insuffisantes. L'énigme est *réelle*. Versilov croit-il, ne croit-il pas ? Est-il bon, est-il méchant ? Quand se dévoile-t-il et quand, au contraire, joue-t-il un rôle ? Quelle arrière-pensée cachent ses confidences ?... On se demande : qu'en pense l'auteur ? Qu'a-t-il voulu nous faire deviner ? Mais l'auteur est comme nous. Il a lancé dans l'être ses personnages, et il se trouve devant eux comme devant un mystère. Et l'on doit ajouter, précision capitale, qu'il ne s'agit pas seulement, de notre part ou de la sienne, d'une

(37) *L'Adolescent*, p. 434.

gnorance subjective : objectivement, un Versilov habite, comme l'a noté Jacques Madaule, « cette région incertaine entre le bien et le mal, où l'on ne sait jamais jusqu'à quel point le bien apparent ne se recouvre pas de quelque mal caché, et réciproquement (38). »

Equivoque au suprême degré quoique d'une autre façon, l' « homme souterrain », — et c'est pourquoi, si important que soit son monologue pour nous faire entrer dans l'intelligence de Dostoievski, il n'est pas possible d'y voir, comme on a cru le faire, « la clé » de l'œuvre. Par l' « irrationnel » dont il est le héraut, il introduit tragiquement au monde supérieur de la liberté, où se croiseront les destins opposés d'un Stavroguine et d'un Aliocha.

L'équivoque des âmes est aussi celle des états. Les violences d'un Stavroguine, ses provocations toutes gratuites, sont-elles dues à quelque dérangement cérébral, ou faut-il les tenir pour les expressions volontaires d'une perversité ? Quant aux visions d'un Kirillov, comment les juger ? Un analyste aussi pénétrant que le R. P. de Lestapis nous en donne, presque à la suite, deux interprétations en sens inverse. Observant que la fureur d'athéisme de Kirillov est une « inversion totale de la foi », il est porté à en accuser « ces sensations extraordinaires d'euphorie » sans lesquelles notre visionnaire n'aurait jamais « su » qu'il était heureux, ni qu'il était bon. Mais attentif, d'autre part, à tout le contexte d'une vie généreuse, il n'hésite pas à reconnaître dans ce suicidé par principes un témoin tragique de l'obligation morale, et dans ces manifestations maladives de sa sensibilité le pressentiment authentique de la vie éternelle (39). L'un et l'autre jugement nous paraît exact, et ils le sont en même temps.

(38) Jacques Madaule, *op. cit*., p. 90. Quant à la figure de Muichkine, elle est, dit Guardini, « d'une décourageante ambiguité » ; ce personnage « demeure terriblement flottant, si bien que la voie reste ouverte aux appréciations les plus contradictoires... Tout cela, d'ailleurs, ne provient nullement du fait que Muichkine se passe avec nous que quelques mois. Ce caractère « gratuit » est essentiel à son être. Pour parler avec Kierkeggard, nous ne le rencontrons jamais que dans la « simultanéité. » Aucun personnage du roman ne peut prendre de recul par rapport à lui, et le lecteur pas davantage, même s'il pénètre à l'intérieur de l'œuvre... » (Trad. Engelmann-Givord).

(39) St. de Lestapis : *Le problème de l'athéisme vu par Dostoievsky*, Etudes 1937, t. 233, p. 620 et 619.

Cas extrême et paradoxal de cette « équivoque » partout présente, qui donne une profondeur inquiétante à l'univers dostoievskien, mais qui lui communique aussi une telle puissance symbolique.

La nature est le signe de l'esprit. Le Christ est notre Soleil : Dostoievski le répète, avec toute la tradition chrétienne. Les expériences anormales dont il jonche la trame de ses ouvrages sont des lueurs qui nous montrent l'entrée du Royaume interdit. Mais, de ce Royaume, impossible au psychologue de rien décrire. Impossible à l'homme d'y entrer naturellement.

III

La nouvelle naissance.

Le mystère central de l'Orthodoxie est le mystère de Pâques. « Le Christ est ressuscité ! » A sa suite, il n'entraîne pas seulement les hommes, mais le *cosmos* tout entier. Il l'inonde de sa lumière, et le croyant, pour qui tout est transfiguré, retrouve Dieu partout. Si, par exemple, la Terre lui est sacrée, ce n'est point là retour au paganisme : c'est christianisme conséquent. Tout l'ordre de la nature est pénétré par Celui qui est « Esprit vivifiant. »

Mais il a fallu passer par la mort.

Dostoievski était un fils de l'Orthodoxie. Les théologiens de son pays ont pu faire des réserves sur l'exactitude de ses croyances. Mais on ne saurait oublier, sans risque d'erreur grave dans l'interprétation de son œuvre, qu'il en a respiré l'atmosphère et qu'il s'en est assimilé profondément l'esprit. Les deux scènes dont il nous faut maintenant aborder l'examen sont d'inspiration purement chrétienne, et c'est par elles seulement que les passages que nous avons analysés jusqu'ici trouvent leur exégèse véritable, en recevant d'elles leur signification dernière.

Nous avons laissé Raskolnikov au bagne, ruminant son cauchemar, dans l'aridité d'un cœur sans repentir. Déjà cependant, avant même qu'il n'aille s'agenouiller sur la place

publique pour confesser son crime, une promesse de résurrection s'était levée dans son enfer. Le criminel était allé rendre visite à Sonia, avait pris sur la commode de la chambre un petit *Nouveau Testament* : c'était un cadeau d'Elisabeth, sa seconde victime. Il avait alors demandé à Sonia, qui maintenant savait tout, de lui en lire une page, le récit de la résurrection de Lazare :

« ...Elle approchait du moment du miracle inouï, un sentiment de triomphe s'empara d'elle. Sa voix vibrait avec des sonorités de métal, c'était l'accent du triomphe et de la joie qui lui donnait cette résonance et cette fermeté. Les lignes dansaient sous ses yeux noyés d'une buée, mais elle savait par cœur ce qu'elle lisait. Au dernier verset : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né... », c'est en baissant la voix, qu'avec une ferveur passionnée elle traduisit le trouble, le blâme et l'invective de ces Juifs aveugles et incrédules, qui bientôt, une minute plus tard, allaient, comme frappés de la foudre, tomber à genoux, sangloter et croire... « Et lui, lui, qui est aussi aveugle et mécréant, lui aussi dans un instant il entendra, lui aussi il croira, oui ! oui ! tout de suite, en ce moment », songeait-elle, frissonnant d'une attente joyeuse... »

Son attente devait durer. Mais elle ne désespère pas. Elle accompagne le condamné sur les routes de Sibérie. Lui, sous son oreiller, il a maintenant — comme naguère un de ses frères, au cours des années quarante — un petit Evangile, celui même qui avait appartenu à Elisabeth puis à Sonia. Un soir, il le prend et l'ouvre machinalement. Depuis quelque temps, il raisonnait moins de son cas, l'orgueil de sa théorie s'ébranlait. « La vie se substituait à la dialectique, et quelque chose de tout différent s'élaborait au fond de sa conscience. » Alors, le miracle se produisit...

« Mais ici commence une autre histoire, l'histoire de la rénovation progressive d'un homme, de sa régénération, de son passage graduel d'un monde à un autre monde, de son accession à une nouvelle réalité qui jusqu'alors lui était demeurée inconnue... (40) »

Ainsi se termine *Crime et Châtiment*. « Ces paroles, dit Chestov, ne résonnent-elles pas comme une promesse solen-

(40) *Crime et châtiment*, t. II, p. 332-335 et 559-560.

nelle ? Dostoievski n'a-t-il pas ainsi pris sur lui l'obligation de nous montrer cette nouvelle réalité et les possibilités nouvelles qui s'ouvrent devant Raskolnikov ? Mais le maître est resté sur cette promesse. » Le temps ne lui eût cependant pas manqué : il en trouve pour écrire encore de longs romans, mais « il ne s'y souvient pas » de ce qu'il avait promis (41). — La remarque est forcée. Elle n'a d'autre fin que d'appuyer la thèse, selon laquelle cette « vie nouvelle » de son héros n'offrait aucun intérêt pour Dostoievski : celui-ci n'aurait donné à son récit une conclusion moralisante que pour se conformer à l'opinion vulgaire, comme on revêt un uniforme pour accomplir une corvée officielle, mais, le geste accompli, il ne se souciait pas de le prolonger. L'explication nous paraît autre. S'il ne s'était agi que de retracer la lente régénération d'un criminel ordinaire, sa rééducation, sa réadaptation sociale pour ainsi dire, d'en raconter les épisodes, ç'eût été en effet une œuvre possible, mais Dostoievski n'y eût guère trouvé d'intérêt (ici nous sommes d'accord avec Chestov). Il n'eût pas écrit l'analogue du *Résurrection* de Tolstoï. Cette morale l'eût ennuyé. Seulement, c'est de bien autre chose qu'il s'agissait : la découverte d'une « réalité nouvelle », l'entrée dans un nouveau monde. Cela, au contraire, l'intéressait prodigieusement ; mais cela était indicible. C'était en effet « une autre histoire », et il ne pouvait la promettre, il ne l'a pas promise, parce qu'il savait bien qu'elle ne pouvait être écrite. Toute sa psychologie y eût échoué.

Gide ne voit pas dans cette conclusion du roman un passe-partout édifiant, sans portée. Il y trouve, comme dans le récit des extases de *L'Idiot*, mais avec plus de raison encore, la moëlle de la pensée dostoievskienne. Mais nous savons comment il l'entend. Ici, c'est grâce à une traduction qui n'est pas, nous semble-t-il, sans solliciter le texte en faveur de la doctrine : « La vie s'était substituée en lui au raisonnement. *Il n'avait plus que des sensations* (42). » Le voilà, ce retour au paradis de l'enfance ! Raskolnikov a enfin trouvé le salut. —

---

(41) Léon Chestov : *La philosophie de la tragédie*, p. 101-102.
(42) André Gide : *Dostoievsky*, p. 239.

Eternelle confusion de la supra-conscience et de l'infra-conscience ! Eternelle entreprise de ramener l'esprit au plan de la nature ! Eternelle perversion du *denuo nasci* évangélique ! Gide nous a donné de Dostoievski, une interprétation gidienne. Le fait qu'il l'ait pu sans immédiate invraisemblance tient à ce faisceau d'analogies et de correspondances symboliques dont l'œuvre du grand romancier est pleine et dont nous avons dit la portée.

Le royaume auquel accède Raskolnikov est un univers de communion. Raskolnikov : dans ce nom, il y a *raskol*, qui signifie division, schisme. Son crime l'a séparé de ses frères les hommes, l'orgueil surtout de la théorie qui l'a conduit au crime. C'est la raison pourquoi Sonia exige de lui qu'il en fasse pénitence publique. Retranché du genre humain, il n'y sera réintégré que par la conversion de son cœur. Kirillov aussi, par sa folle entreprise d'autodéification, se fermait dans un isolement mortel, dont sa logique de dément, fonctionnant en système clos, était le signe (43). Tel est le sort de tout pécheur, c'est-à-dire de tout homme. Ce monde terrestre, le monde objectif de la société humaine, est un monde de séparation et de solitude, quelles qu'y puissent être les réalisations « communautaires ». Car c'est un monde de péché. Dostoievski ne s'oppose pas à ce qu'on l'améliore, mais il nous avertit que cette amélioration, par elle-même, ne sert en rien à résoudre le problème de l'homme et de la communion humaine. La plus parfaite des sociétés pourrait être le plus horrible des enfers. — Certes, l' « homme quotidien » qui est en chacun de nous se sent entouré et porté par le milieu social où il baigne et dont il adopte les mille comportements. Il en a un besoin absolu pour vivre. Dostoievski l'a vivement senti, et l'on pourrait trouver chez lui, quoique surtout en négatif, les éléments d'une sorte d'unanimisme. Celui cependant qui, rentré en lui-même, repousse les conventions mentales sur lesquelles vit l'homme en société, celui-là entre dans une autre solitude : « Je suis seul, et ils sont tous ! » s'écrie l'homme souterrain.

---

(43) Cf. Evdokimoff : *op. cit.* p. 128 et 135.

Celle-là n'est pas proprement celle du péché. Elle n'est pas toujours orgueilleuse, elle est souvent imposée à celui qui l'éprouve, comme l'âme se trouve quelquefois poussée dans les voies mystiques alors qu'elle voudrait s'en tenir à la prière commune et qu'elle s'effraie de perdre pied. Solitude nietzschéenne, éprouvée aussi et décrite par Dostoievski. Enfin — et voilà qui n'est plus du tout nietzschéen —, par delà toute société, en contraste avec la séparation du mal, plus en profondeur que la solitude « souterraine », il y a la communion : mais celle-ci, qui est le caractère du monde spirituel, est indicible comme lui. L'expérience inchaotive que l'homme en peut faire n'est pas matière psychologique. Raskolnikov, en y entrant, dut recevoir un nom nouveau, que seuls les anges connaissent... (44).

Mystère de l'homme nouveau, mystère de la nouvelle naissance : entrevu au terme de *Crime et Châtiment*, il réapparaît dans *Les Frères Karamazov*. C'est lui, le véritable sujet de cette histoire horrible, « extraordinaire épopée de la turpitude, du dérèglement et de la névrose (45). » Comme Raskolnikov, Mitia est un ressuscité. Mais ici l'action du mystère n'est plus seulement rétrospective ; il ne faut plus attendre jusqu'à l'épilogue, comme dans *Crime et Châtiment*, pour le voir évoquer : il rayonne du centre même, où Aliocha le préfigure.

Le témoignage d'Aliocha est capital. Sa portée n'a pas toujours été exactement reconnue. Les uns, avec Chestov encore, s'intéressent peu à ce personnage, qu'ils déclarent banal, irréel, ennuyeux ; l'échec de l'auteur à lui donner du relief serait le signe qu'il n'a rien engagé en lui de sa pensée profonde. Cette opinion se heurte à la préface des *Frères Kara-*

(44) La conversion de Mitia Karamazov — « Frère, j'ai senti naître en moi, depuis mon arrestation, un nouvel être ; un homme nouveau est ressuscité ! » — comporte aussi cet élément de communion. Il se traduira par l'acceptation du châtiment, bien que Mitia n'ait pas tué son père, en esprit d'expiation pour tous : « Car tous sont coupables pour tous... Il faut que quelqu'un se dévoue pour tous. » Et la chaîne qui relie ensemble les travailleurs au bagne devient ainsi le symbole de la solidarité dans l'expiation. Conversion préparée et préfigurée par le rêve dans lequel Mitia a vu « le petiot » qui pleurait, symbole de la misère humaine (t. II, p. 595, etc.).

(45) Persky : *op. cit.*, p. 279.

mazov, où le contraire est affirmé, et Chestov lui-même n'est-il pas obligé de reconnaître qu'une fois au moins « Dostoievski se sentit vraiment inspiré en parlant d'Aliocha et lui confia une de ces visions auxquelles il parvenait dans les instants de sa plus haute exaltation (46) ? » D'autres, avec Gide, comprennent Aliocha d'après Muichkine. Mais si en effet, entre ces deux jeunes gens, la parenté d'âme est certaine, les différences ne le sont pas moins. Aliocha n'est ni un attardé, ni un inadapté. Il est capable de décision virile. Son innocence n'empêche pas que la nature brutale des Karamazov soit la sienne. Il n'a pas le caractère ambigu du prince et ne vit pas comme lui « dans un perpétuel présent, nuancé de sourires et d'indifférence (47). » Ces contrastes de leur caractère se retrouvent dans leur vie spirituelle, et de l'expérience d'un Muichkine à celle d'un Aliocha, il y a la distance et en même temps le lien symbolique de la nature à l'esprit.

Aliocha était le disciple préféré de Zossime. Le vieux staretz vient de mourir. Avant d'entrer dans son dernier sommeil, il lui a répété la sentence évangélique dont il était coutumier : « Si le grain, tombé en terre, ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » « Souviens-t'en », lui a-t-il dit... Puis ce fut la veillée funèbre. Suivant l'usage, autour du corps exposé dans le cercueil, les moines sont réunis, et l'un d'eux, lentement, lit à haute voix l'Evangile. Harassé par une journée remplie d'émotions et de fatigue, Aliocha s'endort. Dans un demi-sommeil, il entend le récit des Noces de Cana, que lit le Père Païsius. Et voici qu'en rêvant Zossime lui apparaît : il est de nouveau vivant, il vient à lui, il lui commente l'Evangile... Aliocha se réveille : le vieux moine est là, étendu, froid, rigide ; il le contemple dans son cercueil...

« Soudain, il se tourna brusquement et quitta la cellule. Il descendit le perron sans s'arrêter. Son âme exaltée avait soif de liberté, d'espace. Au dessus de sa tête, la voûte céleste s'étendait à l'infini, les calmes étoiles scintillaient. Du zénith à l'horizon apparais-

(46) Chestov : *Les révélations de la mort*, p. 118-119.
(47) Albert Camus : *Le mythe de Sisyphe*, p. 149.

sait, indistincte encore, la voie lactée. La nuit sereine enveloppait la terre. Les tours blanches et les coupoles dorées se détachaient sur le ciel de saphir. Autour de la maison les opulentes fleurs d'automne s'étaient endormies jusqu'au matin. Le calme de la terre paraissait se confondre avec celui des cieux ; le mystère terrestre confinait à celui des étoiles. Aliocha, immobile, regardait. Soudain, comme fauché, il se prosterna.

Il ignorait pourquoi il étreignait la terre ; il ne comprenait pas pourquoi il aurait voulu, irrésistiblement, l'embrasser tout entière ; mais il l'embrassait en sanglotant, en l'inondant de ses larmes, et il se promettait avec exaltation de l'aimer, de l'aimer toujours. « Arrose la terre de larmes de joie et aime-les » : ces paroles retentissaient dans son âme. Sur quoi pleurait-il ? Oh ! dans son extase, il pleurait même sur ces étoiles qui scintillaient dans l'infini, et « n'avait pas honte de son exaltation ». On aurait dit que les fils de ces mondes innombrables convergeaient dans son âme et que celle-ci frémissait toute, « en contact avec les autres mondes ». Il aurait voulu pardonner, à tous et pour tout, et demander pardon, non pour lui, mais pour les autres et pour tout ; « les autres le demanderont pour moi », ces mots aussi lui revenaient en mémoire. De plus en plus, il sentait d'une façon claire et quasi tangible qu'un sentiment ferme et inébranlable pénétrait dans son âme, qu'une idée s'emparait à jamais de son esprit. Il s'était prosterné faible adolescent et se releva lutteur solide pour le reste de ses jours, il en eut conscience à ce moment de sa crise. Et plus jamais, par la suite, Aliocha ne put oublier cet instant. « Mon âme a été visitée à cette heure », disait-il plus tard, en croyant fermement à la vérité de ses paroles » (48).

Ne sont-ils pas là, tous, rassemblés autour d'Aliocha, ces êtres dont les extases ambigues nous avaient laissés perplexes ? Le grand courant mystique qui parcourt l'œuvre de Dostoievski ne reçoit-il pas ici son sens ? Oui, tous ils sont là, étonnés de ce qu'ils contemplent : Muichkine et Kirillov, et la petite vieille qui recommandait d'embrasser la terre et l'homme ridicule avec son rêve nostalgique, et jusqu'à ce Svidrigaïlov qui parlait des « fragments d'autres mondes » qu'on voit flotter dans les apparitions... Entre leurs expériences et celle du jeune moine, n'y a-t-il pas — avec des nuances de l'une à l'autre — quelque rapport analogue à celui que Clément d'Alexandrie discernait entre les *membra disjecta* des fables païennes et le corps entier du mystère chrétien ? L'ex

(48) *Les Frères Karamazov*, t. I, p. 374-375.

tase d'Aliocha, notons-le, est préparée par les enseignements du staretz sur la pénitence et le sacrifice qui sont nécessaires pour entrer dans la Vie, enseignements sanctionnés par la mort du vieillard qui se montre ensuite, vivant, au disciple endormi et symbolisés par le récit du miracle de Cana. L'eau est signe de pénitence. Le changement de l'eau en vin, c'est la divinisation de l'être, le passage de la vie naturelle à la vie selon l'esprit. L'extase qui suivit dans le jardin ne fut rien d'autre. Nous en ignorons le contenu, et ni Dostoievski ni Aliocha lui-même n'auraient pu nous la décrire en sa substance. Seuls les gestes qui l'accompagnèrent, les sentiments qu'elle suscita, les souvenirs qu'elle aviva, furent consignés. Miracle spirituel, mystère de la « nouvelle naissance », toujours le même, toujours nouveau, dont ici le miracle des noces de Cana et là celui de la résurrection de Lazare sont le symbole. « Mon âme a été visitée à cette heure... »

Alors Aliocha peut embrasser la terre et l'arroser de ses larmes. Alors le mystère terrestre confine à celui des étoiles, Dieu enveloppe sa création comme la nuit sereine enveloppe la terre. Dans le cœur d'Aliocha, « tout l'univers palpite » (49). Son extase est surnaturelle, mais le cosmos est tranfiguré avec lui.

Cependant, cette extase n'est pas un terme. Elle est une aube, une promesse. Bien différente des états d'un Muichkine, qui se renouvelaient périodiquement pour le laisser ensuite à son atonie, elle marque dans l'existence d'Aliocha une date et elle lui apporte une force. C'est un viatique pour le voyage. Symbolisée par le miracle de Cana, elle symbolise à son tour une destinée qui n'est point encore accomplie. « Vous êtes sauvés en espérance », disait Paul aux chrétiens qui avaient déjà passé par la mort et la résurrection mystiques. Ainsi d'Aliocha. Le mysticisme des *Frères Karamazov* est celui même de la résurrection. Il reste eschatologique. Dostoievski ne rêve pas de je ne sais quelle éternité saisie dans l'instant ; — ce serait dans sa lettre, la formule de Muichkine et c'est,

49) *Carnets des Frères Karamazov*, p. 171.

nous l'avons vu, dans sa lettre, celle de Gide. Ce à quoi il aspire, c'est à la suppression du temps ; — en cela, Kirillov est son interprète, quoiqu'il s'égare en sa recherche. L'éternité est là, toute proche. Quelques fissures étranges, ça et là, dans la trame de notre expérience humaine, la lui font pressentir. Une expérience spirituelle, d'un autre ordre, en apporte l'espérance. Il n'est pas installé dans la certitude, son âme reste tourmentée. Cependant, ses doutes s'apaisent. Il croit en l'immortalité. Il attend la résurrection.

— « ...Karamazov ! s'écria Kolia, est-ce vrai, ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous et Ilioucha ?

— Certes, nous ressusciterons, et nous nous reverrons, nous nous raconterons joyeusement tout ce qui s'est passé, répondit Aliocha, moitié rieur, moitié enthousiaste.

— Oh ! comme ce sera bon ! fit Kolia... » (50).

Sur ce dialogue naïf, qui complète l'extase d'Aliocha, se terminent *Les Frères Karamazov*, son dernier ouvrage, achevé l'année même de sa mort (51).

Henri de LUBAC.

---

(50) *Les Frères Karamazov*, t. II, p. 773.

(51) Ainsi toute cette œuvre s'achève en un chant d'espérance. Elle est tout entière un chant d'espérance. C'est là sa signification profonde. L'horreur dans laquelle elle nous plonge n'est pas un enfer. Dostoievsky est le prophète de *l'autre vie*. La vérité qu'il annonce n'est pas une vérité désincarnée (son réalisme est le plus vigoureux qui soit), mais c'est une vérité qui provoque le scandale. Cependant, s'il pourchasse dans l'homme toute tentative de « fonder ici-bas la vie éternelle », ce n'est pas pour le courber sous un sort misérable. C'est pour le tirer d'une voie sans issue. La mort, a-t-on dit, est la seule expérience métaphysique. La situation privilégiée de Dostoievsky ne lui vient-elle pas de ce qu'il lui fut donné d'anticiper en quelque sorte, et de deux façons que se corroborèrent, cette expérience unique ? L'essentiel de la crise d'épilepsie, écrit Edouard Thurneysen, *op. cit.*, p. 71, *consiste* en ce qu'elle n'est « que le *pressentiment* d'une tout autre seconde ; l'essentiel est dans la similitude de cet instant avec les instants derniers, quand sur le condamné va tomber immédiatement la hache des bourreaux ; l'essentiel est cette proximité éprouvée du moment absolu de la mort. Et de nouveau il s'agit ici d'une expérience personnelle quand Dostoievsky parle de la merveilleuse lumière qui, de ce moment mortel, tombe sur toute existence. Il l'a lui-même vécue lorsque, jeune homme, sur la place Semenowski, à Saint-Pétersbourg, il a été sur le point d'être fusillé... » Non pas, encore une fois, qu'il ait réalisé l'impossible, qu'il ait vu par dessus le mur... Mais il a dès lors vu ce monde du point de vue de la mort, c'est-à-dire du point de vue de l'éternité (La foi au Christ et la méditation de l'Evangile ont fait le reste). Il est en notre monde comme un homme qui vient d'ailleurs. C'est là ce qui rend sa vision si profonde et si étrange à la fois. Il a vraiment touché, comme le dit Thurneysen, « les confins de l'homme ». Nul n'est plus sévère à cette « impatience des limites » dont parle Stanislas Fumet ; nul ne nous donne davantage l'espoir d'en être affranchis.

POUR LA RELÈVE IMPÉRIALE

Vie exemplaire d'un Francis Garnier

Le 20 juin s'ouvrait à Paris, au Musée de l'Homme, une exposition consacrée aux pionniers et explorateurs de notre Empire colonial.

Dans les circonstances présentes et s'adressant particulièrement aux jeunes Français, chez lesquels s'éveille la vocation coloniale, il semble qu'on ne saurait proposer meilleur exemple que celui d'un Francis Garnier.

Marin, soldat, explorateur, savant, écrivain, Francis Garnier, grande figure de l'épopée coloniale française, encore trop peu connue, eut le mérite et aussi la rare fortune de pouvoir réaliser ses rêves au cours d'une existence extrêmement brève. Disparaissant à trente-trois ans, l'âge où la plupart des hommes, sortant de l'adolescence abordent à peine le domaine de l'action utile, il avait déjà à son actif un palmarès d'actions héroïques et accomplies et offrait une maturité d'âme et d'esprit qu'il est extrêmement rare de rencontrer chez un homme de cet âge.

De plus, la vie de Francis Garnier offre ceci de remarquable, qu'elle représente chez un même individu une association de qualités qui passent communément pour antinomiques et qui en tout cas sont très rarement réunies chez le même homme. En effet, Francis Garnier, aussi bien sur le plan de l'esprit que sur celui du caractère, offre de saisissants contrastes. Esprit méthodique et scientifique — il prépara, poursuivit et mena à bien ses travaux d'exploration avec la rigueur d'un savant — il fut aussi un homme d'action remarquable, d'un courage, d'une persévérance et d'une résistance physique étonnantes. Ses qualités intellectuelles ne sont pas sans offrir elles-mêmes ces caractères antithétiques : esprit

intuitif, apte aux hypothèses et aux généralisations, Francis Garnier possédait aussi les qualités de l'analyste et du chercheur ; il en fit montre aussi bien dans la poursuite de ses travaux d'exploration, que dans les travaux littéraires où il exposa ses projets, le résultat de ses observations et de ses recherches. Attention soutenue, souci du détail, goût de l'exactitude allant quelquefois jusqu'à la minutie : ce sont de tels soucis qui, au cours de sa grande exploration du Haut-Mékong, l'amenaient à entreprendre en marge d'un itinéraire principal (qui comportait cependant de suffisantes difficultés) des reconnaissances de détail qui compliquaient et accroissaient singulièrement les difficultés de l'entreprise et cela à seule fin d'obtenir un renseignement complémentaire, de vérifier le bien fondé d'une hypothèse accessoire ou simplement d'élargir le champ de ses investigations.

*

Francis Garnier naquit à Saint-Etienne, le 25 Juillet 1839. Précoce en toutes choses, ce jeune garçon à l'aspect frêle, au visage émacié, que ses camarades d'enfance appelaient « Tom-Pouce » et que ses condisciples du Borda devaient surnommer « Mademoiselle Bonaparte », fit de rapides et brillantes études au Lycée de Montpellier. A l'âge de 15 ans et demi, après une brève préparation, il était reçu à l'Ecole Navale dans les premiers rangs. Aspirant de deuxième classe à dix-huit ans, il navigua sur les côtes du Brésil et de la Plata et dans les mers du Sud. Promu enseigne de vaisseau au choix après une action d'éclat en 1860, il fut attaché en cette qualité à l'Etat-Major de l'Amiral Charner avec qui il fit la campagne de Chine et de Cochinchine. Ses premières armes et son contact avec la terre d'Extrême-Orient devaient fixer sa destinée.

Vocation indochinoise.

Nommé Inspecteur des Affaires Indigènes de la Cochinchine, en 1863, il fut bientôt chargé de l'administration de la ville de Cholon près de Saïgon. Il n'avait que vingt-trois

ans et ce poste était alors le plus important de la colonie. Il publia, à cette époque, une brochure : « La Cochinchine Française en 1864 », qui devait avoir un certain retentissement dans le monde maritime et colonial du moment. Allant au devant des bruits de rétrocession concernant notre colonie d'Extrême-Orient, l'auteur y exposait les progrès de notre colonisation et montrait les perspectives ouvertes à notre action dans la péninsule indochinoise.

Ce séjour à Cholon permit à Francis Garnier non seulement de faire preuve de remarquables qualités d'administrateur, mais surtout de prendre un contact plus intime avec les choses d'Extrême-Orient. Il apprend l'annamite, il étudie le pays, ses usages et, en compagnie de jeunes camarades, comme lui enthousiastes et comme lui désireux de voir se développer notre influence dans ces régions d'Asie qui venaient à peine de s'ouvrir à la pénétration européenne, il élabore le plan de ses entreprises futures, notamment de cette exploration du cours du Mékong, la plus grande œuvre de sa brève existence, une des entreprises qui devait ouvrir définitivement la péninsule indochinoise à l'influence française.

C'est le 5 juin 1866 que la mission chargée de reconnaître le cours supérieur du Mékong, grande voie fluviale de pénétration qui était encore presque totalement inconnue, devait quitter Saïgon. Bien que Francis Garnier eût été un des promoteurs de cette mission, en raison de son âge et de son grade — il n'était lieutenant de vaisseau que depuis un an à peine — le commandement en avait été confié au capitaine de frégate Doudart de Lagrée. La mission se composait, en outre, d'un chirurgien de la Marine, Thorel, d'un enseigne de vaisseau, Delaporte, chargé de la partie artistique et archéologique, du docteur Joubert, médecin de l'expédition, de M. de Carné, attaché au ministère des Affaires Etrangères, de l'interprète Seguin, du sergent Charbonnier et du personnel subalterne indigène : en tout vingt-huit personnes, qui devaient prendre place sur deux canonnières et avec elles remonter le cours du fleuve tant qu'il y aurait assez d'eau.

Il serait trop long, dans le cadre d'une aussi brève étude, de faire l'histoire et de rapporter les divers épisodes de ce

voyage d'exploration. Il devait durer deux ans et permettre de réunir une documentation du plus haut intérêt, au point de vue géographique, ethnographique, économique et politique, sur toutes les régions parcourues par la grande artère fluviale de l'Indochine. Le Mékong prend naissance dans la province chinoise du Yunnan, au sein du grand massif montagneux de l'Asie Centrale, contrefort des Hauts-Plateaux du Tibet, immense château d'eau d'où s'écoulent toutes les rivières arrosant les territoires de la Chine et des Indes, en particulier les cinq fleuves de la péninsule, ceux que Francis Garnier appelait : « les cinq doigts de la main indochinoise » : le fleuve Rouge, le Mékong, le Menam, le Salouen et l'Irraouaddi.

Après avoir traversé la région du Haut-Mékong et le royaume de Luang-Prabang, la mission pénétra au Yunnan, province la plus méridionale de la Chine, limitrophe de ce Tonkin où nous n'étions pas encore installés. L'exploration de cette région était capitale, aussi bien pour la reconnaissance d'une voie de pénétration commerciale vers les riches provinces de la Chine intérieure, que pour la détermination de nos possibilités d'expansion au Tonkin. Se rebattant sur le cours du Fleuve Bleu, traversant le Chouang, le Houpé et le Hoeye, la mission devait atteindre Shanghaï le 19 juin 1868, d'où, le 23, elle repartait pour Saïgon.

Depuis Kratieh, dernier point reconnu au Cambodge par les ingénieurs hydrographes de la Marine, et Shanghaï, point d'arrivée sur la côte chinoise, elle avait parcouru 9.960 kilomètres, tantôt remontant ou descendant le cours des rivières entrecoupées de rapides sur de frêles embarcations indigènes, tantôt voyageant à pied, accumulant les observations scientifiques et les enquêtes. En cours de route, la mission avait eu à déplorer la mort de son chef, le commandant de Lagrée, décédé au Yunnan à Tong-Tchouen.

Avant cette exploration, toute la partie intérieure de l'Indochine Orientale était absolument inconnue : du Mékong lui-même on ne connaissait, outre les embouchures, que deux seuls points, l'un situé à Xieng-Hong, par le 22e degré de latitude nord, auquel avait dû parvenir, en 1837, Mac Leod ;

l'autre à Luang Prabang, par le 20e degré, déterminé par Mouhot qui y était mort en 1861.

Ainsi se terminait une des plus importantes et une des plus fécondes explorations du XIXe siècle, effectuée sous l'impulsion et, en définitive, la direction d'un jeune homme de 28 ans. Elle valut à Francis Garnier, à son retour en France, les plus hautes distinctions scientifiques : grande médaille d'or de la Société de Géographie de Paris, qu'il obtint de faire partager entre M. de Lagrée et lui ; grande médaille d'or de la reine Victoria, accordée par la Société de Géographie de Londres ; médaille d'honneur hors concours décernée par le premier Congrès Géographique International, réuni à Anvers au mois d'août 1871.

Au cours de cette gigantesque randonnée et en marge de son itinéraire principal, Francis Garnier avait réalisé une extraordinaire prouesse sportive. Comme la mission se trouvait immobilisée dans la région du moyen Mékong, chargé par M. de Lagrée de rétablir la communication de la mission avec le sud et de rapporter certains documents et passeports siamois indispensables à la mission pour poursuivre son chemin dans les régions limitrophes du Siam, il profite de l'occasion pour faire une randonnée pédestre dans les provinces siamoises et dans les anciennes provinces cambodgiennes de la région des lacs. En trente jours, Garnier accomplit une marche de 1.600 kilomètres, soit une moyenne de 55 kilomètres par jour. Il faut avoir parcouru, si peu que ce soit, la jungle indochinoise et marché en dehors des routes établies, pour se rendre compte de ce que peut représenter aussi bien du point de vue physique que du point de vue moral un pareil exploit ; encore pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut tenir compte que Garnier ne réalisait pas simplement une épreuve sportive, mais qu'en marchant, il poursuivait son enquête, regardait et écoutait.

L'intermède de la guerre franco-allemande.

La guerre franco-allemande 1870 devait être le premier et seul entr'acte dans la vie coloniale de Francis Garnier. Il fut nommé commandant d'une canonnière sur le Rhin, puis d'une

chaloupe sur la Seine. Malgré sa jeunesse et l'infériorité relative de son grade, il fut successivement aide de camp et chef d'Etat-Major du contre-amiral Mequer, commandant le 8e secteur de l'enceinte de Paris. Là encore, Garnier se distingua par ses qualités d'énergie, son esprit d'initiative et d'organisation, son courage. Les gardes nationaux de son secteur le portèrent spontanément candidat à l'Assemblée Nationale, aux élections du 8 février 1871, où il réunit plus de 30.000 voix sans toutefois être élu.

De Paris au Tibet.

Rentré au *Dépôt des cartes et plans*, auquel il avait été attaché lors de son retour en France, Francis Garnier se remit avec passion à ses travaux géographiques. Il traita dans le *Bulletin de la Société de Géographie* la question des nouvelles routes commerciales avec la Chine, démontrant que la route commerciale la plus courte et la plus facile entre les provinces de la Chine méridionale et la mer était la route française du Tonkin, celle du Fleuve Rouge. Il reprit la publication officielle des travaux de la mission du Mékong et, ce travail terminé, repartit pour la Chine, se proposant de pénétrer au Tibet pour résoudre le problème des grands fleuves indochinois sur lesquels son exploration du Haut-Mékong lui avait déjà apporté de précieuses indications.

On voit, par la suite de ces travaux et de ces préoccupations, quelle unité apportait Francis Garnier dans ses recherches scientifiques et dans ses travaux d'exploration. Il ramène tout à la grande idée initiale mûrie dans les entretiens de Cholon, alors que, jeune inspecteur des Affaires Indigènes, il mettait à profit son expérience cochinchinoise pour tracer le plan de l'œuvre de pénétration française en Extrême-Orient et celui de l'expansion de notre influence dans les riches provinces de la péninsule indochinoise. Nos revers de 1870-71 n'avaient fait qu'ancrer dans l'esprit de Garnier l'idée qu'il était nécessaire pour la France en développant son Empire colonial d'affermir sa situation internationale, d'ouvrir à son influence spirituelle et à son commerce un champ d'activité toujours plus grand et de permettre aux énergies françaises

durement touchées par la défaite, de trouver dans ce mouvement d'expansion une compensation à nos désastres, la possibilité de rétablir notre prestige.

Le grand voyage d'exploration à travers la Chine méridionale, où il devait refaire en sens inverse une partie de son itinéraire de retour de 1868, avant d'aborder les contreforts de l'immense plateau tibétain, devait durer à peine quelques mois. Après avoir remonté le cours du Fleuve Bleu jusqu'à Tchoung-King, où il installait son futur quartier général, Garnier devait redescendre à Hankéou et à Shanghaï pour y prendre les instructions définitives en vue de son voyage du Tibet. Il allait y trouver un ordre pressant du contre-amiral Dupré l'invitant à revenir à Saïgon pour commander une mission destinée à remonter le fleuve du Tonkin et l'ouvrir à notre commerce.

Cette mission, malgré le regret pour Garnier de ne pouvoir poursuivre immédiatement la grande exploration géographique qui était le rêve de sa vie, réalisait cependant le premier et le plus cher de ses vœux.

Marqué par le destin, le jeune explorateur, le savant, l'héroïque combattant de la guerre franco-allemande, à peine âgé de trente-trois ans, allait ainsi, sans le savoir, au-devant d'une fin tragique et prématurée, « la fin réservée par les Dieux à ceux qu'ils chérissent ».

De retour à Saïgon, le 27 août 1873, il se mettait à la disposition de l'Amiral chef de la Colonie. Dès lors, comme dans l'ultime épisode de la tragédie antique, les événements allaient se précipiter.

L'épopée tonkinoise.

L'amiral Dupré était décidé à intervenir d'une manière décisive au Tonkin. Un commerçant français, Jean Dupuis, qui avait essayé de remonter le cours du Fleuve Rouge afin d'ouvrir au commerce cette grande artère fluviale, voie de pénétration essentielle vers les provinces de la Chine méridionale — réalisant ainsi, sur le plan commercial, la grande idée politique de Garnier — se trouvait immobilisé à Hanoï avec

toute sa flotille en butte à l'hostilité des mandarins qui exigeaient son départ du Tonkin.

L'amiral Dupré, sur la demande de la cour de Hué, avait décidé d'envoyer une mission sur place afin de négocier le départ de Dupuis et l'ouverture du pays au commerce. Il avait justement pensé que Francis Garnier était tout désigné pour s'acquitter de cette mission délicate, qui nécessitait, avec la compréhension très nette des vues de notre représentant à Saïgon, la connaissance intime du pays et de sa langue.

Garnier devait quitter Saïgon avec un premier détachement de 83 hommes, plus 10 Annamites montés sur deux bateaux, « l'Arc » et le « Fleurus » remorqués par une canonnière de rivière, le « d'Estrées ». Le 23 octobre, un second détachement comprenant 83 hommes montés sur le « Decrès », remorqué par « l'Espingole », devait suivre. Après avoir mouillé à Tourane, le « d'Estrées » abordait à Haïphong, où Garnier débarquait pour rejoindre Hanoï. Dès son arrivée, le 5 novembre, les mandarins annamites montrèrent de détestables dispositions. Le maréchal Nguyentri Phuong ne rendit pas à Garnier sa visite et s'enferma avec ses troupes — 7.000 Annamites et Pavillons-Noirs — dans la citadelle, interdisant aux Français l'entrée de la capitale. Garnier n'allait tenir aucun compte de cette attitude hostile. Avec l'aide de Jean Dupuis et de ses partisans, 500 hommes environ, il installa son camp et adressa au Maréchal une lettre dans laquelle il lui faisait connaître le but de sa mission et l'invitait une dernière fois à négocier avec lui. Le 19 novembre, après avoir fait afficher une proclamation sur les murs d'Hanoï, par laquelle il déclarait que le Fleuve Rouge était désormais ouvert au commerce, Garnier adressait au Grand Maréchal un ultimatum, dans lequel il exigeait le désarmement de la citadelle, la permission pour M. Dupuis d'aller librement au Yunnan par le fleuve, la levée de l'interdiction faite aux autorités du pays de se rencontrer avec les Français et de négocier librement avec eux. Le Maréchal ne répondit pas ; une demi-heure après l'expiration du délai fixé, les colonnes d'assaut prenaient leur position d'attaque. L'épopée allait commencer, elle fut rapide et magnifique.

Avec une poignée d'hommes, Garnier emportait d'assaut, en une heure, la citadelle que défendaient 7.000 soldats annamites. Il n'y eut, du côté français, pas un seul blessé, la surprise avait été complète et l'opération montée par Garnier réussie au delà de toutes prévisions. Les jours suivants, des détachements commandés par les officiers de la mission réduisaient toutes les places fortes des environs de la province d'Hanoï et dispersaient les bandes annamites qui s'opposaient à notre action. La population accueillait avec enthousiasme les Français qui les délivraient de l'oppression des mandarins. Quelques jours après la prise de Ninhbinh, 5.000 volontaires de la région demandaient à s'enrôler sous le drapeau français. Bientôt, tout le delta inférieur était soumis, la population se montrait tranquille et bien disposée pour nous.

Le 18 décembre, Garnier, rappelé par un avis de Dupuis, rentrait à Hanoï. En son absence, la situation s'était compliquée. Le prince Hoang, sorti de Sontay, avait fait sa jonction avec les bandes de Pavillons-Noirs que commandait un aventurier dangereux Lu-Vinh-Phuoc ; ces bandes esquissaient un mouvement d'encerclement autour d'Hanoï. Garnier, décidé à prendre l'initiative, avait fixé l'attaque au 25 décembre. Mais, ce jour-là, arrivaient à Hanoï les ambassadeurs de Hué, chargés de négocier la paix entre la France et l'Annam. Garnier remit au lendemain son projet d'attaque. Les Pavillons-Noirs, attendant Garnier et ne le voyant pas venir, passèrent brusquement à l'offensive, bénéficiant ainsi de l'effet de surprise.

Le sacrifice suprême — Triomphe posthume.

Pendant la réception des ambassadeurs, Garnier, apprenant que des Pavillons-Noirs attaquaient la face ouest de la citadelle avec des forces importantes, appuyées par des éléphants et des canons, commande une sortie. La petite troupe, sous les ordres directs de Garnier, se compose de dix marins, d'un peloton indigène, de dix-huit Français accompagnés de quelques volontaires annamites et d'une pièce de quatre. Animée par la présence du chef, cette troupe fait des merveilles et met rapidement l'ennemi en déroute qui s'enfuit à travers les

rizières. C'est alors que devait se produire le drame. Garnier, accompagné de neuf marins, quitte une levée de terre où il laissait en batterie sa pièce de quatre, coupe à travers champs. Des bambous lui cachent l'ennemi ; il fractionne sa petite troupe en trois groupes et donne l'ordre à deux de ses groupes de se porter à droite et à gauche pour le rejoindre plus loin pendant que lui marche de front suivi de deux hommes. Au bout de 1.200 mètres, il parvient à une digue derrière laquelle se dissimulent les Pavillons-Noirs ; il cherche à la gravir, les yeux fixés sur le sommet, et n'aperçoit pas, en contre-bas un petit fossé d'écoulement, il trébuche et tombe. Il n'a pas le temps de se relever que déjà les Pavillons-Noirs se précipitent sur lui et le percent de leurs lances. Des deux hommes qui l'accompagnent et qui se trouvent à plus de 100 mètres en arrière, l'un est blessé à la tête par une balle ; tous les deux, effrayés, s'enfuient. Les Pavillon-Noirs tranchent la tête de leur victime et se sauvent avec leur sanglant trophée sans être poursuivis.

Ainsi prenait fin cette extraordinaire épopée.

Le sacrifice de Francis Garnier n'allait pas être vain. Il fut compromis un moment par l'incompréhension de son successeur immédiat ; nous dûmes évacuer Hanoï et toute la région du delta que les succès rapides de Garnier avaient su conquérir presque sans effusion de sang. L'amiral Dupré qui, en toute cette affaire, était loin d'avoir rencontré dans les milieux officiels de la Métropole la compréhension et l'appui voulus, avait la satisfaction d'obtenir un traité patiemment désiré et dons les clauses s'avéraient, en définitive, beaucoup plus favorables que celles qu'il eût osé espérer au mois de septembre 1873, à la veille du départ de Garnier pour le Tonkin.

Ce traité établissait implicitement notre protectorat sur l'Empire d'Annam, au prix de quelques compensations matérielles ayant pour but de ménager la susceptibilité de la Cour de Hué dont nous garantissions la souveraineté et l'indépendance vis-à-vis de toute autre puissance étrangère. Le grand rêve de Garnier, celui auquel il avait consacré toute son activité, et pour lequel il avait sacrifié sa vie, prenait définitivement corps. L'Indochine allait devenir une terre française.

Unité de vie et de dessein de Francis Garnier.

Bien qu'une telle biographie possède en elle-même une puissance de suggestion et une valeur d'enseignement remarquables, il reste cependant à dégager, d'une manière explicite, la grande leçon qu'elle comporte, leçon qui s'adresse tout particulièrement aux jeunes Français qui entendent l'appel des contrées d'Outre-Mer.

Nous l'avons déjà remarqué, le caractère essentiel de la vie si brève et cependant si bien remplie de Francis Garnier, raison même de la fécondité de son action, réside dans son extraordinaire unité. Beaucoup d'hommes ayant reçu de la nature des dons exceptionnels n'ont pas tenu les promesses que de telles facultés laissaient entrevoir. Ils n'ont pas réalisé l'œuvre qu'on était en droit d'attendre d'eux. La plupart du temps, cet échec tient au manque d'unité de vue et aussi au manque d'unité d'action qui en résulte. Une trop grande richesse intellectuelle, des aptitudes trop complexes et trop variées exposent l'individu à bien des écueils, car elle risque de provoquer une dispersion de la personnalité. L'homme sollicité simultanément par trop de choses risque de verser dans le dilettantisme ou bien, faute de savoir se concentrer et se diriger, s'engage en des impasses qui ne lui permettent d'aboutir à rien, sinon à laisser le souvenir d'une personnalité brillante et dispersée.

La vie, et surtout la vie intellectuelle, exige une spécialisation ou pour dire mieux une concentration. Encore convient-il de s'entendre sur la signification d'un terme qui n'a pas toujours été bien compris et dont la pédagogie moderne a souvent abusé. Spécialisation, dans le sens où nous l'entendons, ne veut pas dire qu'il faille, de parti-pris, limiter étroitement le champ de ses investigations, pas plus qu'il ne faut négliger d'utiliser les moyens divers et souvent très complexes dont l'homme dispose pour atteindre ses buts. Se spécialiser étroitement, prématurément, en raccourcissant ses moyens d'action, en sclérosant ses facultés, risque, au contraire, de compromettre les entreprises les mieux déterminées et parfois les plus persévérantes.

Aussi bien dans le domaine de la recherche scientifique que dans celui des sciences appliquées, une trop grande limitation de vue risque d'enlever toute efficacité à l'effort. Les questions étudiées uniquement par le détail ne peuvent être résolues par suite de l'insuffisance de liaison entre les différents éléments qui les composent et aussi par défaut d'intuition, opération de l'esprit toujours indispensable pour orienter les recherches et qui permet d'anticiper sur les résultats au moyen de fécondes hypothèses.

La spécialisation bien comprise doit résider non dans une limitation volontaire et systématique des moyens, mais plutôt dans une détermination précise des buts à atteindre. Le but fixé, l'ordre des recherches établies, tous les moyens peuvent et doivent être mis en œuvre pour atteindre le résultat qu'on se propose.

Se spécialiser consiste, en somme, à mettre dans sa vie un certain ordre, à établir entre les divers problèmes qui se posent à l'esprit une hiérarchie et une subordination. Pour que l'activité de l'esprit soit vraiment féconde, il faut qu'elle obéisse à la grande loi qui régit l'ordre universel des choses ; elle exige une finalité. Que cette finalité se situe sur le plan philosophique, religieux, social, esthétique, technique, peu importe, mais il faut qu'elle existe. Sans elle, la vie humaine n'a pas de sens. Tous les efforts de l'esprit, quels que soient leur nature et leur direction, doivent s'ordonner et se coordonner, s'étayer réciproquement, afin de concourir à la réalisation d'une œuvre d'ensemble. C'est dans l'accomplissement de cette œuvre qu'ils seront susceptibles de prendre toute leur signification et d'avoir toute leur portée ; ainsi, dans un organisme vivant ou dans une machine bien conçue, tous les organes et toutes les parties ont une place définie et utile.

Cette unité dans la complexité de l'activité intellectuelle a une nécessité et une valeur que la plupart des hommes discernent mal. On la néglige trop souvent dans l'éducation, aussi bien dans l'élaboration des programmes d'études que dans la conduite des études elles-mêmes. Au lieu de s'adresser à l'intelligence de l'élève et d'éduquer sa mémoire logique, on a recours à une simple mnémotechnie. Une telle méthode d'éducation néglige complètement le facteur « personnalité » et

traite l'esprit comme un quelconque classeur dans lequel on introduirait, selon un ordre sommaire et purement numérique, une collection de fiches. On s'étonne ensuite que les élèves, rompus à des disciplines aussi incohérentes, éprouvent en présence de la vie, dont les lois impérieuses exigent infiniment plus de souplesse et de possibilité de compréhension, tant de peine à s'adapter et à utiliser d'une façon judicieuse leurs prétendues connaissances.

L'exemple d'un Francis Garnier est une vérification éclatante de cette nécessité qu'il y a d'introduire dans l'étude et dans l'action le principe d'unité qui seul peut les rendre efficaces.

La période de formation passée et après ses premières navigations, Francis Garnier se fixe sur l'Extrême-Orient. Dès sa prise de contact et durant son premier séjour en Cochinchine, toute son activité s'ordonnera en fonction d'une préoccupation essentielle : découvrir et connaître l'Extrême-Orient; faire servir cette connaissance à l'extension de l'influence française dans la péninsule indochinoise, où nous avions déjà des établissements, mais où on ne pouvait espérer faire œuvre vraiment utile que si nous poussions notre effort de pénétration et d'occupation à l'intérieur du pays. Tous ses travaux de géographe, d'explorateur, son action politique et diplomatique, tout converge vers ce but déterminé.

Son exploration du Mékong permet de reconnaître le cours du fleuve traversant dans son grand axe la péninsule indochinoise, voie d'accès vers le Cambodge, le Laos et les provinces méridionales de la Chine ; cette exploration doit aussi permettre d'éclairer l'orographie du grand massif montagneux de l'Asie Orientale, contrefort de l'immense plateau du Tibet, clef du relief intérieur de la Chine et de l'Inde, château d'eau d'où partent toutes les rivières et les fleuves qui arrosent la plus grande partie de l'Asie et dont le cours constitue les grandes voies naturelles d'accès de la mer vers l'intérieur.

C'est encore pour cette raison que Francis Garnier, au retour de son expédition du Mékong, descend le cours du Fleuve Bleu, et c'est pour cette raison que dans son expédition interrompue en 1872 il se proposait de pousser jusqu'au Tibet

à travers les provinces chinoises du sud. Il entrait également dans ses vues de faire une reconnaissance complète du cours du Fleuve Rouge, grande artère fluviale du Tonkin qu'il considérait aussi, à juste titre, comme une voie d'accès vers la Chine, d'importance primordiale pour notre future colonie du Tonkin.

La campagne de 1873 et le drame d'Hanoï allaient interrompre l'exécution des projets de Garnier. Cependant, même incomplètes, ses études et ses recherches devaient conserver une grande valeur aussi bien scientifique que politique. Elles ouvraient largement la voie où d'autres pouvaient s'engager après lui. La portée essentielle des œuvres réellement fécondes, quel que soit leur degré d'avancement (une œuvre est-elle d'ailleurs jamais achevée ?) consiste à former un anneau de cette chaîne ininterrompue d'efforts et de découvertes qui permet de relier le passé à l'avenir en marquant une étape nouvelle dans l'évolution continue des connaissances et du progrès humain.

La richesse intellectuelle de Garnier, l'étendue de son savoir, les qualités littéraires d'expression dont il fait preuve dans l'écriture de sa correspondance et l'exposé de ses travaux, ses dons d'imagination et d'intuition alliés à la rigueur d'un esprit scientifique, ses qualités d'homme d'action — nous savons de quelles prouesses sportives il était capable — démontrent d'une manière aussi décisive un autre aspect de notre thèse. Non seulement l'unité de vues est indispensable pour la réussite de toute entreprise, mais encore cette unité ne saurait nuire au développement de la personnalité humaine ; elle lui communique au contraire une richesse, une ampleur, une force qu'on chercherait vainement à acquérir dans la dispersion ou le dilettantisme et qu'une spécialisation excessive ou mal entendue ne saurait davantage donner.

C'est sur cette grande leçon de discipline intérieure que nous conclurons. Cette leçon est valable pour tout homme pensant et agissant, mais pour un futur colonial elle est d'une portée décisive. Elle doit être le principe essentiel de sa future activité, car elle est la condition même de sa réussite.

F. H. Lem.

ETAT CHRÉTIEN ET ETAT PRATIQUANT

J'ai ici même, à plusieurs reprises (1), et surtout à propos des mouvements de jeunesse ou à propos de l'Action Catholique, abordé l'étude des contacts à établir entre l'Eglise et l'Etat, ces deux puissances qui ne doivent et ne peuvent ni se confondre, ni s'opposer, ni s'ignorer (2). Sans revenir aujourd'hui dans cet article sur les raisons pour lesquelles, et sur les moyens par lesquels, en se gardant d'être un *Etat laïc* et en évitant de devenir un *Etat clérical,* un Etat quelconque doit tendre à être un *Etat chrétien,* je voudrais examiner dans quelle mesure ce devoir l'oblige à être un *Etat pratiquant.*

Le lecteur comprendra sans doute aisément ce que je veux désigner par cette expression peut-être étrange « d'Etat pratiquant ». Il s'agit d'entendre un Etat où s'accomplissent

---

(1) Cf. « *Cité Nouvelle* », 10 *avril* 1941 : Action catholique et action temporelle dans la France de 1941. — « *Cité Nouvelle* », 25 *novembre* 1941 : Rencontre de l'Eglise et de l'Etat dans le service de la France. — « *Cité Nouvelle* », 25 *janvier* 1942 : Les Mouvements non confessionnels et l'attitude des catholiques. — « *Cité Nouvelle* », 25 *mars* 1942 : La France et sa jeunesse.

(2) Dans deux études remarquables de *Construire* (vol. VII, p. 66 : Qu'est-ce que le cléricalisme ? ; vol. IX, p. 153 : l'Eglise et la Souveraineté de l'Etat), le R. P. Leclerc, se référant aux données générales de l'histoire de l'Eglise et de la théologie, a tenté à son tour, de faire le bilan des conclusions auxquelles la tradition religieuse a progressivement conduit la pensée des docteurs catholiques sur cette délicate question.

Au fil de ces études, le R. P. Leclerc est amené à citer ou à résumer certains passages de mon ouvrage :*Action catholique et Action temporelle* (Spes 1938). J'avoue ne pas reconnaître toujours pleinement dans ces citations partielles ou dans ces résumés l'expression parfaitement exacte de ma pensée. D'après le R. P. Leclerc, je réserverais à l'Eglise seule le pouvoir de déterminer doctrinalement le Bien Commun que l'Etat a charge de promouvoir. Et je réduirais l'Etat au simple rôle d'ingénieur exécutant : il serait uniquement chargé de traduire, aveuglément, par des aménagements techniques et matériels appropriés, les conceptions théologiques dans la réalité politique.

Il y a là un durcissment et une simplification sommaire de ma pensée. Je reconnais que certains passages maladroits de la rédaction de mon livre peuvent prêter à cette interprétation forcée. Toutefois j'avais eu soin de faire remarquer que l'on ne peut séparer que par une vue de l'esprit la doctrine (la mystique, disais-je alors) et la technique dans tout problème concret de la politique. Je notais que cette distinction valable de deux aspects - mystique et technique - sous lequel se

des cérémonies de culte auxquelles prennent part, non à titre privé, mais à titre officiel des représentants de l'Autorité politique ou bien l'Autorité politique elle-même. Il nous est loisible, par exemple, sans grand effort d'affabulation, peut-être à l'occasion d'une visite locale d'un ministre, à l'occasion de morts illustres, d'anniversaires douloureux ou glorieux, d'inaugurations de locaux ou de monuments, à l'occasion de rassemblements de jeunesse ou de milices, etc... d'imaginer dans une cathédrale, une basilique ou, le cas échéant et faute de mieux, dans un simple archiprêtré, une messe solennelle à laquelle les « officiels », en grand uniforme, viennent assister comme ils vont assister (avant ou après) à une des autres manifestations prévues au programme.

Et la question qui se pose est donc la suivante : quelle

---

présente le réel politique, se traduit, en pratique, par une différenciation effective de deux séries d'organismes et d'institutions. Cette séparation permet de parler d'institutions d'Eglise axées sur la mystique spirituelle et d'institutions d'Etat axées sur la technique temporelle. D'où la possibilité de poser le problème des rapports de l'Eglise et de l'Etat en ces termes : « Comment assurer les contacts et les franchises nécessaires entre les institutions de l'Eglise axées sur la mystique spirituelle et les institutions de l'Etat axées sur la technique temporelle ? »

Mais je n'ai pas voulu réduire l'Etat à un rôle d'ingénieur auquel incomberaient les seules tâches matérielles. Dans un article de « Cité Nouvelle » du 25 novembre 1941, où je cherchais, en fonction des circonstances politiques d'alors, à préciser les rapports de l'Eglise et de l'Etat, j'ai expressément rappelé que, selon Pie XI, l'Etat a à jouer un rôle d'éducation civique et doit à ce titre disposer de « services de formation ». Je montrais également que, par réciproque, l'Eglise pour accomplir sa mission propre, ne pouvait totalement se passer de « services de rendement ».

L'interprétation du R. P. Leclerc provient sans doute alors de ce qu'il a pris en un sens beaucoup plus étroit que moi-même les mots que j'ai employés : technique et mystique.

J'ajouterai encore trois remarques à propos de ces articles.

1°) Le R. P. Leclerc pour assurer entre l'Eglise et l'Etat les justes contacts et les justes franchises propose de prendre comme ligne de partage la double distinction : temporel, éternel ; naturel, surnaturel. A l'Etat les tâches d'ordre naturel et temporel ; à l'Eglise les tâches d'ordre surnaturel et éternel.

Je reconnais qu'une telle manière de voir peut s'autoriser de certains textes du Magistère. Le plus clair d'entre eux est celui que cite le P. Leclerc lui-même (*Construire*, Tome IX, p. 170) :

« La foi nous enseigne, écrit Pie IX, et la raison humaine démontre qu'il existe « un double ordre des choses et qu'il faut distinguer par suite deux pouvoirs sur « la terre, l'un d'origine naturelle qui pourvoit aux affaires séculières et à la « tranquillité humaine ; l'autre, d'origine surnaturelle, qui préside à la cité de Dieu, « c'est-à-dire à l'Eglise du Christ et qui a été instituée divinement pour la paix des « âmes et le salut éternel » (Encyclique *Etsi multa luctuosa*. D. B. 1841).

Mais cette distinction, pleinement valable d'un point de vue idéal laisse en pratique bien des problèmes de partage et de frontières en suspens. Tout le temporel ne doit-il pas être surnaturalisé ? Le surnaturel à son tour ne prend-il pas racine dans tout le temporel ? Le Royaume de Dieu n'est-il pas de la terre et du ciel ? Alors ?

2°) C'est sans doute, en raison de ces problèmes subsistants, que la Papauté,

est la valeur de telles cérémonies pour assurer les contacts souhaitables entre l'Eglise et l'Etat, plus exactement, entre l'humain et le divin, entre le temporel et le « chrétien », entre le politique et le spirituel ? Un Etat chrétien, tel que le souhaite le christianisme lui-même, doit-il être, au sens que j'ai dit, un Etat pratiquant ?

Si nous nous référons, comme il se doit, aux documents du Magistère, en particulier à l'Encyclique *Immortale Dei* de Léon XIII, la réponse à la question posée ne saurait, pour la pensée catholique, faire aucun doute. Le Pape, se reportant à l'enseignement des Pères et de St Thomas, rappelle que des actes de culte officiels et publics sont désirables de la part de l'Autorité publique (3).

Cela se conçoit aisément. Par eux s'affirme et se consacre la référence de la Société Politique au Royaume universel de Dieu et de son Christ. Dès lors il est, en principe, bon que la prière officielle et publique de ceux qui représentent la Communauté nationale et organisent sa vie, s'attache à offrir les hommages, à dire les intentions, à présenter les demandes de

---

explorant et explicitant plus avant sa pensée, tend elle-même à suggérer la distinction que je me suis efforcé de faire prévaloir. Deux exemples :

Pie XI dans l'Encyclique *Quadragesimo Anno* écrit, à propos des conflits sociaux, que l'Eglise a reçu une mission de Dieu « qui lui fait une loi d'intervenir *non certes dans le domaine technique, à l'égard duquel elle est dépourvue de moyens appropriés et de compétence*, mais en tout ce qui touche à la loi morale... » (Quadragesimo Anno, N° 45 de l'édition de l'Action Populaire).

Dans son Message de Noël 1942, sans employer expressément la distinction : « mystique, technique », S. S. Pie XII use, à propos des grands problèmes actuels, d'expressions équivalentes. « L'Eglise n'entend point prendre parti entre l'une ou l'autre des *formes particulières et concrètes* pour lesquelles les divers peuples ou Etats tendent à résoudre les problèmes gigantesques de l'organisation intérieure comme de la collaboration internationale, tant que ces solutions respectent la loi divine. Mais d'autre part, « colonne et base de la vérité » gardienne, par volonté de Dieu et par mandat du Christ de l'ordre naturel et surnaturel, l'Eglise ne peut renoncer à proclamer devant ses enfants et à la face du monde entier, les *règles fondamentales inviolables* (de l'ordre social et de l'ordre international) ».

3°) Je note que dans ce dernier texte Pie XII déclare que l'Eglise est gardienne par volonté de Dieu et par mandat du Christ, non seulement de l'ordre surnaturel mais de l'ordre naturel. C'est implicitement déclarer que la distinction « surnaturel, naturel » ne suffit pas à départager, du moins pleinement, ce qui est de l'ordre de l'Etat et ce qui est de l'ordre de l'Eglise.

(3) « La société politique... doit sans faillir accomplir par un culte public les nombreux et importants devoirs qui l'unissent à Dieu. Si la nature et la raison imposent à chacun l'obligation d'honorer Dieu d'un culte saint et sacré parce que nous dépendons de sa puissance et que, issus de Lui, nous devons retouner à Lui, elles astreignent à la même loi la société civile » (Encyclique *Immortale Dei*. Tulle 1895. Edition Mazeyrie, page 9).

cette Communauté au Christ, Roi et inspirateur universel des Sociétés comme des individus.

Il faut même aller plus loin. Un Etat vraiment et pleinement chrétien pour offrir cette prière officielle passera, de droit, par l'Eglise. Car si le Christ est médiateur entre Dieu et l'homme, l'Eglise, elle, est médiatrice entre le Christ et nous : tout va à Dieu par le Christ, mais tout va au Christ par l'Eglise (4).

En définitive, la question : « Un Etat pleinement chrétien doit-il être pratiquant ? » est aussi simple à résoudre que la question : « Un individu pleinement chrétien doit-il être pratiquant ? » Ces questions sont au fond identiques et se ramènent à l'unique question : « L'homme pleinement chrétien doit-il être homme pratiquant ? » La vie humaine, qu'il s'agisse de vie personnelle ou de vie communautaire, doit — c'est, du moins, l'idéal — partiellement être faite d'actes de prière dans l'Eglise catholique.

*

Mais ce point d'idéal étant éclairci, est-ce qu'une tentation ne risque pas alors de se présenter à l'Etat comme elle se présente hélas ! au chrétien individuel ? Ce n'est pas le lieu ici de souligner ce qu'il peut y avoir d'incomplet dans la vie religieuse de tant d'individus qui « vont-à-la-messe ». Les anathèmes (ceux de l'Action Catholique en particulier) contre le formalisme religieux de trop de baptisés, inscrits sur les registres de l'Eglise et fidèles assistants de ses cérémonies, ont été si nombreux de nos jours — et d'ailleurs souvent si pertinents — qu'il est bien inutile de les reprendre. Nous savons tous qu'un pratiquant n'est pas, ipso facto, un chrétien.

Aussi la seule question que je voudrais désormais poser est cette même question, mais élargie au cas de l'Etat. C'est la

---

(4) Cela ne veut pas dire d'ailleurs qu'un gouvernement catholique régnant sur un peuple de croyances divisées, ne pourrait prévoir, en fonction des sujets non-catholiques, des cérémonies officielles appropriées aux différentes confessions religieuses. Car dans l'Encyclique *Immortale Dei* déjà citée, Léon XIII fait remarquer que le rejet du libéralisme doctrinal implique, avec l'amour de la vérité, le respect dû aux âmes de bonne foi qui, n'ayant pas encore pu accéder à la plénitude de la lumière, sont sur le chemin de l'Eglise catholique sans être encore parvenues à y entrer librement.

question inverse de celle dont, au début de cet article, nous avons paru partir. C'est la suivante : « Un Etat pratiquant est-il un Etat chrétien ? »

Autrement dit le formalisme cérémonial où s'enlisent tant de vies individuelles qui se croient religieuses (prenant ainsi l'ombre pour la proie et le rite pour la ferveur) ne menacerait-il pas aussi, à l'occasion, un Etat qui viserait à être ou paraître un Etat christianisé ? Peut-être la chose est-elle vraisemblable, car un Etat risque, pour les mêmes raisons qu'un individu, de dégrader l'effort spirituel en routine rituelle.

C'est si tentant et si commode, en certaines occasions, d'être pratiquant !

D'abord la *gens sacerdotale* aime à voir ses églises pleines. Et du coup la pratique dûment calculée, surtout s'il s'agit d'une pratique ostentatoire et si l'on se trouve en circonstances politiques délicates, ne serait-elle pas le moyen court d'endormir ou tout au moins de gêner les semonces, même méritées, du « parti-prêtre », comme l'on disait au temps de nos grands-pères ? C'est un fait : quel que soit son zèle, Monsieur le curé aura toujours quelque peine à sermonner Grosjean quand, au lieu de dormir et de philosopher, pendant la messe, avec La Fontaine sous le chêne parmi les citrouilles, Grosjean se trouvera juste face à la chaire au banc d'œuvre. Cette simple remarque naïve peut inclure une savante philosophie politique. « L'Etat à l'église » ne serait-ce pas, pour l'homme l'Etat, la meilleure formule pour assurer à tout coup le jeu de cette autre : « L'Eglise avec l'Etat » ?

D'ailleurs, notons-le, le pharisien non seulement vise et parfois arrive à endormir, à son sujet, par le spectacle qu'il donne de sa piété apparente, la conscience parfois peu perspicace des autres, fussent-ils clercs, mais — et là est le plus grave de l'attitude pharisienne — il endort par l'effet qu'il se fait à lui-même, sa propre conscience. « Je paie la dîme et l'impôt du cumin. Ah ! je ne suis pas comme le reste des hommes... »

Dès lors dans l'assemblée des Etats publicains, l'Etat pratiquant ne sera-t-il pas lui aussi tenté — à trop bon compte —

de se croire, par la vertu de la seule « pratique », un Etat vraiment chrétien ? Songeant à ces cérémonies officielles qu'il excelle, par hypothèse, à prévoir, à solliciter, à organiser, à obtenir et où il excelle à paraître avec ses uniformes et ses étendards, et parfois même avec sa garde et sa musique, ne sera-t-il pas porté à oublier que le christianisme social ce n'est pas d'abord ni surtout ni uniquement cela ? Songera-t-il toujours, en bâillant devant son prie-Dieu au son des orgues, que l'important c'est que ses institutions, ses lois, son droit, ses cadres, ses formations, son administration soient animés, dans le labeur quotidien, par l'idéal chrétien ? Songera-t-il toujours à livrer tout son être d'Etat à l'esprit de charité et aux grandes audaces évangéliques ? Bref songera-t-il à mettre, lui aussi, le christianisme dans toute sa vie ?

Ainsi, dans la vie de l'Etat comme dans la vie de l'individu, la pratique, si l'on n'y prend garde, peut rester à côté de l'existence et, du coup, la religion en dehors de la Religion.

*

Plaidons encore la cause du diable. Et reconnaissons que la cérémonie peut parfois compromettre, aux yeux de l'opinion spectatrice toujours un peu légère, toujours un peu simpliste, les justes rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Cette liaison spectaculaire, par quoi voisinent, dans une même assemblée pieuse, l'homme de l'Eglise et l'homme de l'Etat, a chances, en cas d'excessive fréquence ou d'excessive parade, de créer dans l'esprit de l'homme de la rue, surtout s'il est un peu primaire ou un peu voltairien, une regrettable confusion. A voir si souvent prêtres et fonctionnaires se rencontrer pour satisfaire à des besoins de dévotion qu'il comprend mal, cet homme de la rue flairera, sous l'hypocrisie qu'il croit déceler, une complicité. « Tant de sympathie et tant de symphonie à l'oratoire doivent masquer une « combine » dans les affaires ».

De là il glissera vite à imaginer que tout ce que fait l'Etat, l'Eglise le suggère, le couvre et indirectement le provoque. A moins que ce ne soit l'inverse ; et que tout ce que fait

l'Eglise, il faille le porter au compte de l'Etat, son confrère en oraison.

Par cette voie — qui n'est pas chemin d'Utopie — la cérémonie religieuse officielle risque, si l'on n'y prête attention et précaution, d'aboutir à favoriser, à tort je le veux bien, mais pas à travers, un double grief : ou le grief d'étatisme, enjôlement de l'Eglise par l'Etat ; ou le grief de cléricalisme, séduction de l'Etat par l'Eglise. En allant de pair à la messe, l'Eglise et l'Etat passent facilement pour aller s'y marier. Et s'y confondre.

Or cette confusion qui peut, à l'occasion, être dommageable à l'Etat est surtout redoutable pour la Sainte Eglise. On a souvent dit, en effet, que, dans le monde contemporain, ce qui faisait le plus de tort à l'Eglise ce n'était pas l'acharnement de ses adversaires, mais la tiédeur ou l'immoralité de ses pratiquants. Par ses adversaires l'Eglise est blessée ; ce n'est pas grave ; après tout, une blessure c'est dans les perspectives de la Rédemption, une réussite. Tandis que les pratiquants, par leur alliance du vice et de la patenôtre, défigurent et masquent sa sainteté. D'où les réticences parfois farouches d'âmes généreuses situées hors de l'Eglise et qui refusent l'Eglise, la jugeant sur ceux qui singent sa ferveur sans en brûler. Le cas sera particulièrement grave si le pratiquant en question, c'est un Etat. Que, par exemple et par manière d'hypothèse, il en vienne, tout en pratiquant, à prendre des mesures politiques que la morale réprouve, alors voilà ces fautes politiques créditées au compte de l'Eglise qu'il fréquente. Calomnie, soit ! Mais calomnie d'autant plus mordante qu'elle porte sur des fautes qui sont, de par leur agent même, aux dimensions d'un empire.

*

Il est temps de conclure. Nous avons posé deux questions : « Un Etat chrétien est-il pratiquant ? Un Etat pratiquant est-il chrétien ? » Deux faces du même problème : « Quelle est la valeur de la cérémonie religieuse dans la vie d'un Etat ? »

La réponse nous est, à la réflexion, apparue triple : la cérémonie officielle est de soi nécessaire ; elle n'est pas de soi suffisante ; elle est facilement équivoque.

Les conséquences pratiques s'avèrent d'elles-mêmes. S'il faut des cérémonies officielles, peut être, en certaines circonstances historiques à définir, point trop n'en faut.

Et surtout, en toutes circonstances, faut-il encore autre chose.

Il faut que la vie de l'Etat soit inspirée toute entière par la spiritualité de l'Evangile. Il faut donc que soient en grand nombre (à supposer qu'ils le puissent) dans les institutions de l'Etat, agissant sous leur responsabilité personnelle sans doute mais en vrais catholiques, des hommes qui, en tant que catholiques, auront été puiser dans les institutions de l'Eglise l'esprit du Christ, sa loyauté et ses audaces, et qui, aussi, pratiquant le culte en esprit et en vérité, auront obtenu du ciel, pour leurs tâches d'hommes d'Etat, la sagesse politique et les vertus civiques, par de la vraie prière.

A. DE SORAS.

CHRONIQUE DE POLITIQUE ÉTRANGÈRE.

L'AFRIQUE DU SUD DEVANT LA GUERRE

Le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande proclament en 1939 presque immédiatement et sans opposition sérieuse leur solidarité avec le Royaume-Uni ; l'Irlande affirme au contraire de suite sa position de neutralité, selon le vœu de sa population.

L'Union Sud-Africaine ne prend la décision d'entrer dans la guerre qu'après une crise gouvernementale, le renversement du cabinet et un vote obtenu de 80 députés se heurtant à une opposition de 67 voix ; quand la résolution du Parlement fut définitve en septembre 1939, ces opposants se groupent en un seul parti, poursuivent une ardente campagne contre le gouvernement et pour la neutralité ; à plusieurs reprises, on se demande s'ils ne triompheront pas ; un certain nombre d'entre eux affichent des sentiments de sympathie pour l'Allemagne ; cette action puissante entrave les mesures que le pouvoir pourrait prendre pour soutenir la Grande-Bretagne et il doit même, en vue de s'assurer une majorité, promettre que l'Afrique du Sud n'enverrait pas de troupes en Europe.

Trois événements devaient modifier la situation et fortifier le gouvernement : l'invasion de la Hollande en mai 1940, l'attaque italienne en Afrique cette même année, enfin l'entrée en guerre du Japon le 7 décembre 1941.

Finalement la Chambre et le Sénat sud-africains autorisèrent le gouvernement à envoyer des troupes sud-africaines en dehors du continent, mais cette décision ne fut prise qu'après trois années et demie de guerre, le 4 février 1943 (1).

Si en Afrique du Sud la situation a été si longtemps incertaine et discutée et le concours limité, il faut en chercher les raisons dans la composition et les tendances de sa population (2).

---

(1) Le projet gouvernemental fut approuvé à la Chambre, qui compte 135 membres par 75 voix contre 49 et au Sénat, qui compte 40 membres, par 21 voix contre 6.

(2) Sur l'Afrique du sud, voir : Pierre Leroy-Beaulieu, *Les nouvelles Sociétés anglo-saxonnes : Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud*, Paris, Colin, 1e édition, 1897, 3e édition refondue, 1907 (après la guerre des Boers) ; Kuyper, *La crise Sud-Africaine*, Revue des Deux-Mondes, 1er février 1900 ; H. Hamilton Fyfe (Correspondant du Daily Mail en Afrique du Sud) : *Aux pays de l'or et des diamants :*

*
**

Trois chiffres expliquent les problèmes nationaux qui se posent dans l'Union Sud-Africaine : sur une population de 10 millions, les blancs ne comptent que pour un peu plus de deux millions (1) ; les habitants sud-africains d'origine britannique ne représentent que 34 % de ces blancs et les Afrikanders, c'est-à-dire les descendants des anciens colons principalement hollandais, 57 % (2).

Le problème d'avenir fondamental est donc le même en Afrique du Sud anglaise qu'en Afrique du Nord française : comment une population importante de colons européens habitant un territoire où ils ne comptent pas pour un quart dans le total de la population, sauront-ils se comporter à l'égard des natifs pour les assimiler ou les diriger, s'en faire des alliés ou des adversaires ? C'est là une question très grave ; mais actuellement, comme cette population d'hommes de couleur est encore à un niveau intellectuel et matériel assez bas, elle semble négligée ; les paysans, qui forment la masse des Afrikanders, et les ouvriers aussi bien britanniques qu'afrikanders, cherchent à restreindre les droits des « Colorés », indigènes ou hindous, à assurer leur domination politique et économique sur ceux-ci, à se défendre les uns contre les exigences de cette main-d'œuvre, les autres contre la concurrence de ces ouvriers à bas salaires. Les habitants des villes, surtout les Britanniques, mais aussi les Afrikanders citadins paraissent disposés à suivre une ligne de conduite différente à l'égard des indigènes ; mais les violentes campagnes politiques qui opposent depuis 1939 les blancs entre eux et les événements de guerre ont, à la vérité, rejeté dans l'ombre ce problème, d'une

---

Cap, Natal, Orange, Transvaal, Rhodésie (écrit en 1911), trad. parue à Paris, Pierre Roger, s. d. ; Fernand Maurette, *Afrique orientale, équatoriale et australe* dans la *Géographie universelle* de Vidal de la Blache et Gallois, Paris, Colin, 1938 ; Charles D. Herisson, qui fut correspondant du *Temps* en Afrique du Sud, *Les problèmes de l'Union Sud-Africaine*, Paris, 1937 ; *Les problèmes de races et de couleur en Afrique du Sud*, Paris, 1939 ; *L'Union Sud-Africaine et le conflit européen*, Revue des Deux-Mondes, 15 janvier 1941, p. 253-267.

(1) Les « colorés » au nombre de 7,9 millions se décomposent en 6, 8 millions de noirs, 800.000 métis, 225.000 hindous.

(2) Les 9 % restant se composent de 4 % de Juifs, de 2 1/2 % d'Allemands, de 0,5 % de Hollandais, etc... ; ces derniers éléments soutiennent les Afrikanders. Des éléments français, des Huguenots, ont joué un rôle jadis en Afrique du Sud et se sont mêlés aux Afrikanders ; ce rôle est aujourd'hui oublié (cf. Charles D. Herisson, *L'Union Sud-Africaine et la France*, Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1940, p. 339).

haute portée cependant pour l'avenir, qui ne se pose ni au Canada, ni en Australie, ni en Nouvelle-Zélande (1).

*

A l'égard des questions de l'heure présente, la population blanche obéit à quatre tendances divergentes. La masse des Boers qui habitent les bourgs du « Veld », les plateaux du Transvaal et de l'Orange, sont des paysans qui se groupent autour de leur église calviniste et de leur pasteur de confession hollandaise réformée ; celui-ci joue chez eux un rôle analogue à celui du curé chez les Canadiens français ou chez les Irlandais ; très attachés à leur religion, à leur langue (2), à leurs coutumes, ils gardent encore le souvenir de la lutte qu'ils durent soutenir à la fin du XIXe siècle, sous la direction du Président Krüger contre les Anglais, Cecil Rhodes et les magnats des mines d'or et de diamants (3) ; mais ils constatent que depuis quarante ans ils ont été après leur défaite traités avec équité par le gouvernement anglais qui leur a assuré la justice et l'égalité politique ; ils veulent sauvegarder leur particularisme national et par les voies légales du régime parlementaire, maintenir l'indépendance de leurs groupements, de leur vie spirituelle, de leurs libertés politiques ; leur religion de stricte observance les pousse à juger de

(1) Le problème des indigènes africains n'est pas le seul, celui de la main-d'œuvre asiatique se pose également ; les planteurs de sucre et de thé de Natal ont fait venir vers 1860 des Hindous, qui ont proliféré ; sauf ces planteurs, la population de Natal leur est peu favorable et le Transvaal résolument hostile ; en 1911, M. Hamilton Fyfe notait que contre les mesures prises par les Hindous jugés indésirables, « il s'est créé une association de résistance passive : ses membres, embrigadés par un Hindou intelligent et opiniâtre, nommé Gandhi, refusent de payer l'impôt pour protester contre le traitement injuste. » (p. 173).

(2) La langue des descendants de Hollandais, Afrikanders et Boers, n'est pas le Hollandais pur, mais un dialecte local appelé « taal » ; un paysan boer ne comprend pas le Hollandais ; c'est cependant le hollandais pur qui était la seconde langue officielle de l'Union Sud-Africaine, jusqu'en 1925.

(3) On sait que la guerre des Anglais contre les Boers dura du 9 novembre 1899 au traité du 31 mai 1942 ; elle fut le résultat des ambitions de créateurs d'Empire et des intérêts de grands exploiteurs de mines ; le créateur d'Empire, ce fut Cecil Rhodes, dont Pierre Leroy-Beaulieu écrit : « M. Cecil Rhodes croyait avec conviction aux races supérieures et au partage de l'Empire du monde entre quatre ou cinq d'entre elles » (*loco citato*, p. 258) ; les manœuvres des grands chefs de mines et leur rôle occulte sont exposés par le même écrivain (p. 382) ; d'accord avec Cecil Rhodes et le ministre impérialiste Joë Chamberlain, ils corrompent l'aristocratie anglaise et surexcitent l'opinion par des campagnes de presse payées : « les financiers sud-africains surent habilement mettre dans leurs intérêts une foule de membres et des plus hauts placés de l'aristocratie britannique, — un gendre de la reine n'était-il pas administrateur des Compagnies à Charte ? — et subventionner les journaux... Il y a ainsi à la base de toute cette grave affaire sud-africaine une gigantesque affaire de corruption. »

tout par eux-mêmes et à affirmer dans tous les domaines leur individualisme ; tous ces facteurs religieux, paysans, nationaux, politiques les conduisent à adopter certaines attitudes à l'égard de la Grande-Bretagne, qui rappellent parfois celle prise par les Canadiens français.

De tels hommes ne pouvaient être portés en 1939 à entrer en faveur de l'Angleterre dans une guerre européenne. Si cependant un tiers environ des Afrikanders et des Boers l'ont accepté, ce fait est dû à ce que les deux chefs de partis qui ont à ce moment représenté, l'un, le général Herzog, les éléments neutres, l'autre, le général Smuts, les éléments favorables à l'entrée en guerre, les ont tous deux, l'un involontairement, l'autre volontairement guidés vers ce dessein.

Il ne faut pas oublier en effet quelle a été l'évolution du général Herzog, qui a été l'homme le plus représentatif des Afrikanders et des Boers ; pendant quinze années il s'est présenté, contre Botha et Smuts, comme le Hollandais de vieille tradition, le chef des irréconciliables, à la fois dominateur et séducteur ; les yeux vifs derrière ses lunettes, il apparaît à ses adversaires eux-mêmes comme un causeur spirituel, qui sait tenir son auditoire sous le charme et comme un homme d'action qui attire les sympathies ; « dans la vie privée tout le monde l'aime », écrit un Anglais, M. Hamilton Fyfe ; contre le parti unioniste, favorable à l' « Union », il crée le parti nationaliste, dont la plate-forme première est l'égalité des deux langues en tous points et dont la clientèle est formée des descendants des Hollandais, les Boers et les Afrikanders ; il se dresse contre Botha, qui est appuyé par Smuts et Hofmeyr, qui furent tous deux liés avec Cecil Rhodes et depuis se sont toujours épaulés. C'est de cette position qu'il passe à celle qu'il occupe depuis 1933 et qu'il conserve à la veille de la déclaration de guerre ; depuis six années sa ligne de conduite et sa doctrine ont été de fait « unionistes », après qu'il eut fait adopter son ancien programme « nationaliste » d'égalité des langues ; il était théoriquement favorable à l'indépendance de l'Afrique du Sud ; mais celle-ci était devenue un Dominion depuis le 31 mai 1910 et le général Herzog s'accomodait de la situation de fait ; il ne proclamait pas de sentiments « sécessionistes », il était chef du gouvernement, quand l'Afrique du Sud accepta en 1931 le statut de Westminster, suite de la conférence impériale de 1926 ; l'Union Sud-Africaine devenait un royaume souverain ayant à sa tête la

dynastie de Windsor. Mieux encore : quand la crise économique mondiale, qui avait éclaté aux Etats-Unis en novembre 1929, s'étendit dans le monde, quand la livre sterling fut dévaluée, quand l'industrie des mines d'or se trouva en difficultés et y entraîna l'Afrique du Sud, le général Herzog, premier ministre, résolut, pour pallier aux conséquences de la crise et fortifier sa position, de faire la paix avec le chef de l'opposition, son adversaire, le général Smuts, de l'appeler dans son cabinet en 1933. de former une sorte de ministère d'union nationale, et de faire approuver cette politique aux élections générales par le pays, qui accorda une forte majorité au nouveau parti politique, dit « parti uni », formé de la fusion du parti nationaliste des Boers, dont le général Herzog était le chef, et du parti sud-africain, qui avait à sa tête le général Smuts, depuis la mort du général Botha.

Pendant six années, de 1933 à 1939, le général Herzog avec une insistance accrue, avec l'autorité que lui donnait sa double situation de chef du gouvernement et de membre de l'ancien parti nationaliste, ainsi que son caractère dominateur, a répété que la question des relations entre le Royaume Uni et l'Afrique du Sud était réglée, en ce qui concerne la pratique, par le statut de Westminster ; en théorie, chacun pouvait préférer d'autres formes gouvernementales, la forme républicaine, par exemple, mais ces problèmes étaient « inactuels », disait-il ; ceux, au contraire, qui présentaient, affirmait-il, une importance quotidienne, c'étaient ceux des rapports entre les deux nationalités, entre Afrikanders et Britanniques. A cet égard, sa doctrine et sa propagande étaient très fermes : l'intérêt général commandait de rechercher des formules qui donnent pleine satisfaction aux deux principaux éléments ethniques du pays, qui devaient en tous points être considérés comme égaux, entre lesquels on devait s'efforcer de développer des rapports sociaux corrects, une parfaite compréhension et un esprit de solidarité ; l'avenir de l'Afrique du Sud devait être fondé, à son avis, sur l'entente profonde, continue, des deux éléments, qui devaient fusionner socialement et économiquement, comme ils le faisaient de 1933 à 1939 sur le terrain politique.

Les Afrikanders, les Boers, qui écoutaient les objurgations de leur chef ne pouvaient ignorer que leurs concitoyens Britanniques n'accepteraient jamais de se désolidariser entièrement de la cause du Royaume-Uni ; ils devaient sentir que ces Britanni-

ques exigeraient qu'une certaine aide soit apportée à la Grande-Bretagne ; l'union nationale, prêchée comme essentielle par leur chef, était à ce prix. C'est ce qui explique qu'un nombre notable d'Afrikanders acceptèrent dès 1939 d'entrer dans la guerre, sans toutefois apporter un concours à la Grande-Bretagne sous la forme d'un envoi de corps expéditionnaire.

Il faut ajouter qu'un nombre notable d'Afrikanders, d'opinions modérées, de tendances religieuses, de goûts indépendants, étaient hostiles aux méthodes totalitaires, que leurs contacts avec les Britanniques les faisaient participer à la civilisation anglaise, que les intérêts matériels les rattachaient aux entreprises de Londres et que les intérêts nationaux du pays leur paraissaient être défendus par l'Empire.

Enfin dans la vie politique, sociale et quotidienne, l'égalité s'était de fait établie entre les deux nationalités ; le maintien du général Herzog au pouvoir de 1924 à 1939 l'avait favorisée, la religion n'interdisait pas les mariages entre les membres des deux groupes ; les relations privées se développaient ; le pouvoir donnait satisfaction aux Afrikanders en accordant en 1925 le caractère officiel à leur langue, alors que jusqu'à cette date seuls l'Anglais et le Hollandais étaient reconnus à ce titre, puis en adoptant un drapeau national en 1927 ; mais, pour complaire aux Britanniques, le gouvernement n'enlevait pas au drapeau de l' « Union Jack », drapeau de l'Empire, sa valeur symbolique qui était maintenue.

Ainsi, pendant ses quinze années de pouvoir, le général Herzog a amené un nombre croissant de Boers et d'Afrikanders au sentiment d'union nationale Sud-africaine, à cet esprit de collaboration intime entre les deux races, qu'il a finalement fortement implanté, par son action en commun avec le général Smuts et les Britanniques, poursuivie de 1933 à 1939.

*

Par ailleurs, un certain nombre d'Afrikanders, notamment l'élite citadine, les hommes d'affaires, ceux du Cap et de Natal, suivent depuis longtemps la ligne de conduite tracée par un des grands chefs boers de la guerre anglo-boer, le général Botha ; celui-ci a prêché le ralliement pour obtenir l'égalité de traitement, la pleine liberté politique et, comme les Afrikanders forment la majorité, la direction effective du pays maintenu dans un cadre

britannique ; c'est cette politique que le général Botha applique pendant la guerre 1914-18 et on doit convenir que c'est grâce à celle-ci que le chef de l'opposition des paysans boers, le général Herzog, put détenir le pouvoir durant 15 années. Dans l'esprit du général Botha, cette politique de réconciliation, d'union des deux nationalités et d'entente avec le Royaume-Uni, assurait la défense du jeune Etat à l'égard de l'étranger, son développement et sa richesse économique, finalement la grandeur future de l'Etat et l'avenir de la race boer qui, par son nombre, finirait par le marquer de son empreinte, le dominer ou le diriger.

Le général Smuts partageait les idées du vieux chef boer, qui l'envoya en Europe pour représenter l'Afrique du Sud à la conférence de la paix et à la Société des Nations. Quand le général Botha mourut en 1919, Smuts lui succéda à la tête du parti Sud-Africain.

Le général Smuts est un Hollandais de vieille souche, qui dans sa jeunesse faisait bon ménage avec les Anglais ; beaucoup de ses compatriotes d'ailleurs, comme les Hollandais de Hollande, gardaient des contacts personnels cordiaux avec les hommes de l'autre nationalité, surtout dans les villes (1) ; ce qui jadis séparait les deux races, c'était l'action des « Uitlanders », comme on les appelait, ou étrangers ; ceux-ci étaient des gens d'affaires et d'industrie, qui ne ressemblaient en rien aux paysans Boers. Smuts, jeune avocat, se lia avec Cecil Rhodes, dont il devint un grand admirateur ; peu après, le président Krüger le prit dans son cabinet comme attorney général et Smuts fit la guerre à ses côtés et la poursuivit avec ardeur à la tête de partisans, quand les armées boers furent vaincues. La défaite définitive était acquise, Smuts estime que, pour sauver l'avenir des Hollandais en Afrique du Sud, il fallait se réconcilier sans arrière-pensée avec les Anglais et laisser travailler le temps et la fécondité de la race chez les Afrikanders et les Boers. Nous ne croyons cependant pas qu'il ait révélé jusqu'à ce jour le fond de ses idées ; un Anglais écrivait à son sujet en 1911 : « M. Smuts, c'est une figure extrêmement intéressante, parce que personne ne le pénètre clairement. » (2) Un Français relevait en 1943 son activité anti-anglaise au temps de la guerre des Boers, pendant sa jeunesse ; (3) pour rester

---

(1) M. Pierre Leroy-Beaulieu écrit, après son voyage en Afrique du Sud : « Les sentiments des Afrikanders du Cap, presque amicaux pour l'Angleterre à la veille de l'affaire Jameson malveillants depuis lors, etc... » (*loco citato*, p. 430).

(2) H. Hamilton Fyfe, *loco citato*, p. 36.

(3) Edmond Delage, « Revue des Deux-Mondes », 15 février 1943.

dans la vérité historique, il faut exposer les deux aspects de la figure de l'actuel premier ministre ; peut-être s'expliquent-ils l'un et l'autre par l'ambition qu'il a pu concevoir auprès de Cecil Rhodes de créer en Afrique australe une grande domination blanche, une sorte d'Empire sud-africain s'étendant sur un territoire vaste comme la moitié de l'Europe, dans lequel les Afrikanders, grâce à leur natalité, pourraient jouer un rôle prépondérant. Smuts s'appuierait à cet effet sur les Etats-Unis et adopterait leur programme idéologique. Il est, en tous cas, très significatif qu'au moment où le Reich déclare ses volontés réalistes, proclame qu'il lutte pour défendre son existence contre des ennemis exigeant « l'aénantissement de l'Allemagne », Smuts place le conflit sur un tout autre terrain dans le grand discours qu'il prononce le 21 octobre 1942 à Londres devant les membres réunis de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes : « La guerre actuelle, dit-il, est une lutte à mort entre deux systèmes opposés et entre les idéologies qui divisent actuellement le monde » ; l'objet de cette guerre, dit-il encore, est « une question de la réalisation d'une justice commune et du Fair play pour tous » ; il considère l'entente anglo-américaine de l'Atlantique comme ne demandant qu'à être plus clairement définie pour constituer une grande charte des nations, se substituant à la Société des Nations. Ces idées et ce plan sont des idées et un plan conformes aux pensées américaines, peu enclines à composer avec les Soviets, tandis que les vues anglaises envisagent surtout l'établissement d'un nouvel équilibre sur le continent européen, réalisé avec le concours de la Russie, dont l'idéologie s'éloigne singulièrement de celle des Etats-Unis et se rapproche plutôt à certains égards de celle du Reich. C'est peut-être sur des bases idéologiques américaines que le général Smuts, devenu le maréchal Smuts, rêve de construire une hégémonie sud-africaine en Afrique australe.

Qu'un nombre d'abord restreint de Boers et d'Afrikanders aient suivi le général Botha, puis le général Smuts, cela ne saurait étonner ; c'était en quelque mesure un ralliement des vaincus aux vainqueurs, au moins dans son aspect apparent et temporaire ; mais ce vainqueur maintenait la liberté et la justice et il apportait la prospérité et la richesse ; ce ne furent pas seulement les anciennes cités du Cap et de Durban qui se développèrent, mais les grandes villes neuves, Kimberley et en plein Transvaal Johannesburg ; malgré le souvenir des conflits récents, deux facteurs

rapprochent les Afrikanders et les Britanniques, d'abord cet élan donné à la vie économique depuis la victoire anglaise — et l'on ne saurait nier que la puissance économique et financière des grandes sociétés britanniques a joué un rôle qui n'est pas négligeable dans tous les domaines, — ensuite le sentiment de solidarité qu'éprouvent des blancs, quand ils ne comptent que pour un cinquième dans l'ensemble de la population, que même dans une ville comme Johannesburg la moitié des habitants sont des noirs et qu'à quelque distance de celle-ci l'on passe par un contraste saisissant de la civilisation matérielle la plus raffinée à la vie la plus primitive des indigènes.

Enfin le général Botha, le général Smuts et leurs amis pouvaient exposer que c'était autant un ralliement des Britanniques aux Afrikanders que des Afrikanders aux Britanniques, puisque c'était dans un pays libre, indépendant, devenant souverain, des Afrikanders qui accédaient au pouvoir et détenaient la puissance politique.

*

Ce qui peut surprendre, c'est précisément que la majorité des Britanniques les aient reconnus comme chefs politiques. A la vérité, il y eut de fortes résistances du temps de Botha ; mais le général Smuts était d'une autre génération ; son rôle, à certains égards rappelle, avec bien des différences et des nuances, celui de Sir Wilfrid Laurier au Canada. Mais en Afrique du Sud, la mission de Smuts était plus aisée, car les Britanniques n'y constituant qu'une minorité sont amenés, — s'ils veulent éviter les luttes de nationalités qui pourraient leur être fatales en régime de libres élections, — à reconnaître un chef appartenant à la majorité du pays. Un très grand nombre d'entre eux ont compris la faiblesse congénitale, en quelque sorte, de leur situation et l'ont acceptée ; leur masse constitue ainsi avec une fraction des Afrikanders le parti sud-africain, qui a pris de fait la succession de l'ancien parti « unioniste. »

On ne saurait omettre qu'il est soutenu efficacement par toute la grande industrie du Dominion, dont l'influence économique, — et par suite politique, — est considérable. Si Le Cap et Durban, — l'ancien Port-Natal, — sont les grands centres du commerce maritime, les deux centres de l'industrie minière sont Kimberley et Johannesburg ; Kimberley, c'est la cité du diamant,

où la « de Beers », qui a été fondée jadis par Cecil Rhodes, contrôle aujourd'hui la production des diamants du monde ; Johannesburg n'était en 1887 qu'un misérable village dont les baraques de tôle abritaient les premiers prospecteurs ; c'est aujourd'hui la métropole de l'or, au centre des riches districts aurifères du Witwatersrand, ville d'un demi-million d'habitants, débordant d'agitation et de prodigalités, à laquelle les gratte-ciel pointant vers un ciel toujours bleu donnent un air de New-York africaine dans une atmosphère méditerranéenne. On devine le rôle que peuvent jouer dans la vie du pays les magnats britanniques de ces deux industries et le concours qu'ils peuvent apporter (1). L'influence des mines d'or et de diamants sur la vie même du pays s'exprime par la part qu'elles prennent à son économie sous deux formes principales : les salaires payés à une main-d'œuvre considérable et le règlement d'impôts très élevés, qui formait le principal soutien du budget de la confédération sud-africaine (2).

*

Parmi les deux millions de blancs, la plus grande partie adhérait en 1939 à ces deux tendances, celle du général Herzog suivie par les paysans Afrikanders et Boers, celle du général Smuts, qui groupait un grand nombre de Britanniques et des Afrikanders surtout ceux des villes. Quand ces deux chefs se combattaient de 1924 à 1933, chacun était aiguillonné par une fraction ardente, exprimant avec véhémence son esprit national et demandant des mesures combatives. Quand les deux chefs s'unirent en 1933, ces

---

(1) Sur l'histoire de ces sociétés de mines de diamants et d'or, voir Pierre Leroy-Beaulieu, *loco citato*, p. 265-278 et p, 298-322.

(2) Un seul chiffre témoigne du rôle joué par les mines dans l'économie et les finances publiques sud-africaines. Les dépenses autres que les dépenses de guerre de la Fédération Sud-Africaine, s'élèvent à environ 50 millions de livres (chiffres de 1941 et de 1942, prévus pour le budget de 1943-44) ; les mines d'or à elles seules ont payé à peu près 24.800.000 livres en 1942 et 25.600.000 en 1943 d'impôts soit la moitié environ des dépenses publiques. Le budget total des dépenses de l'Union s'élève à 122 millions en 1942-43 (dont 72 de dépenses de guerre) et à 146 en 1943-44 (dont 96 de dépenses de guerre), laissant un déficit de 45 millions en 1943-44. Les mines d'or paient en 1942-43 un impôt général sur les bénéfices industriels de 17 % (20 % en 1943-44), une taxe sur les bénéfices des mines d'or de 20 % (22 1/2 % en 1943-44), une contribution spéciale de guerre de 20 % (22 1/2 % en 1943-44) ; l'ensemble atteint 57 % des bénéfices nets en 1942-43 et 65 % en 1943-44 ; en outre l'Union perçoit une taxe de 5 % (portée à 7 1/2 % en 1943-44) sur les coupons des titres des porteurs résidant hors de l'Union ; pour ceux-là, les mines versent à l'Union 72 1/2 % de leurs bénéfices nets.

Les mines de diamants versent les mêmes sommes, la contribution spéciale de guerre étant cependant réduite à 10 % (15 % en 1943-1944) ; le prélèvement pour les porteurs étrangers s'élève donc en 1943-44 à 65 %.

groupes manifestèrent leurs sentiments, en entrant en opposition avec cette union nationale. Ils représentaient les deux tendances extrémistes des deux nationalités, celle des Afrikanders et celle des Britanniques (1).

Parmi ces derniers, des éléments notables affirmaient que leur sentiment britannique prévalait sur tout autre, que la supériorité britannique ne devait pas se résoudre à des compromissions qui conduiraient finalement à la victoire de leurs anciens adversaires ; très puissants dans les villes, ces hommes excitaient facilement les passions, quand des différends naissaient à propos de questions comme celles des drapeaux ou des hymnes nationaux, lorsque des Afrikanders projetèrent, par exemple, de supprimer le drapeau de l'Union Jack ou de ne plus faire entendre le « Gode Save the King ». Toutefois cette opposition, qui grandit durant les six années du régime de l'Union nationale, ne prit jamais un caractère dangereux ; elle gardait une certaine réserve ; elle était dirigée par le colonel Stallard, qui entra dans le ministère après la déclaration de guerre.

*

Les Afrikanders, mécontents de ce régime, forts de leur nombre, adoptèrent au contraire une attitude combative ; un témoin de ces luttes peint leurs tendances en les qualifiant ainsi : « Quant au parti nationaliste afrikander de l'opposition, il était anglophobe, proallemand, prohitlérien même, et dans l'ensemble hostile à notre pays. » (2) Quand le général Herzog conclut son entente avec le général Smuts en 1933 et quand les deux chefs décidèrent la fusion de leurs deux partis en un « parti uni », la moitié des Afrikanders partisans du général Herzog refusèrent de suivre celui-ci dans son évolution et constituèrent le « parti nationa-

(1) Le tableau suivant indique la répartition des partis aux deux chambres élues durant la période de gouvernement d'union nationale des généraux Herzog et Smuts de 1933 à 1939 :

Les partis de l'Union Sud-Africaine :	Elections de 1934	Elections de 1938
Parti uni (anciens nationalistes Afrikanders et ancien parti sud-africain)	117	111
Parti nationaliste Afrikander	19	27
Parti britannique du Dominion	5	8
Parti britannique des Travaillistes	4	4
Indigènes (depuis 1936)	»	3
	145	153

(2) Ch. D. Herisson, *L'Union Sud-Africaine et la France*, *loco-citato*, p. 349.

liste purifié », dont le chef fut un pasteur de l'ancienne église réformée hollandaise, de stricte observance, le Dr Malan ; les Boers, les Afrikanders de la campagne de vieille tradition, chez lesquels subsistait la haine du conquérant et à laquelle s'ajoutait l'hostilité du rural contre les citadins envahissants et novateurs, étaient adversaires de tout compromis avec les Anglais, de tout lien avec l'Empire, de tout engagement envers la Grande-Bretagne ; ils exigeaient l'indépendance du pays, sa neutralité et l'adoption d'une forme républicaine du gouvernement ; ils repoussaient l'égalité de la langue anglaise et de la langue africaine et exigeaient la primauté de celle-ci ; ils voulaient instaurer, à la place de la culture anglaise, la culture hollandaise ; se considérant comme les fondateurs du pays, comme l'élément majoritaire, ils proclamaient que c'étaient les Afrikanders seuls qui devaient le diriger, lui imprimer leurs coutumes et lui imposer les modes de civilisation et de vie des Boers.

Ils étaient en outre hostiles aux étrangers, aux Juifs, aux propriétaires des mines et, en tant que colons, entendaient tenir les indigènes sous le joug. Au point de vue économique, ils constituaient un parti agraire, réclamaient des mesures favorables aux fermiers, la taxation des exploitations minières, le contrôle des entreprises capitalistes ; ils dénonçaient les trusts financiers, qui voulaient, disaient-ils, dominer leur pays ; ils s'irritaient contre les héritiers de Cecil Rhodes, les capitaines d'industrie britanniques, et ils présentaient le régime d'union nationale comme une invention diabolique et un paravent commode.

Les tendances que l'on a qualifiées chez eux de « pronazis » s'expliquent par une xénophobie hostile aux étrangers « accapareurs », à leurs yeux, anglais ou juifs et par un « racisme », déterminé à s'assurer la domination des indigènes, des noirs ou des jaunes.

Il existait en outre, dans le pays, un petit groupe de « chemises grises », recrutées notamment chez les colons allemands, qui parlant une langue proche du hollandais et vivant de la même vie que les Afrikanders, faisaient bon ménage avec ceux-ci ; ces hommes épousaient les idées totalitaires et apportaient ainsi une note antiparlementaire et antidémocratique, qui était d'ailleurs loin de plaire à tous les nationalistes ; cependant l'union se fit au début de 1939 entre les chemises grises et les nationalistes, à vrai dire en mettant en première ligne sur le programme commun

la lutte contre les noirs, — dont la main-d'œuvre faisait concurrence dans les villes aux « pauvres blancs », — contre les Juifs, les financiers et les commerçants, — qui exploitaient les citoyens du pays, — contre les communistes et les étrangers, — qui alliés aux juifs prétendaient dresser la masse noire contre les Afrikanders et les Boers.

Tel est le fond d'idées communes que l'on retrouve chez le Dr Malan, chef du parti nationaliste afrikander, chez M. Eric Low, ancien ministre de l'Afrique du Sud en France, chez M. Pirow. même, qui était cependant ministre de la défense nationale dans le gouvernement d'Union nationale (1).

Ce sont ces quatre principaux courants qui entraînaient l'opinion en des sens opposés, quand la guerre éclata et que se posa immédiatement le problème des relations avec le Royaume-Uni et celui de la neutralité ou de la participation à la guerre.

***

Devant ce problème, les anciens nationalistes afrikanders et leur chef, le général Herzog, les nationalistes purifiés et leur chef, le Dr Malan, unis aux chemises grises, se proclament partisans de la neutralité ; les Afrikanders qui suivent le général Smuts et tous les Britanniques se prononcent pour la participation.

C'est la crise fondamentale dans l'histoire du pays depuis que l'Afrique du Sud est devenue un Dominion. Quatre-vingts députés, comme nous l'avons dit, votent l'entrée dans la guerre ; la minorité est de 67 voix ; le premier ministre, le général Herzog, doit donner sa démission et le général Smuts lui succède. L'Afrique du Sud est coupée en deux tronçons. Ce n'est plus un problème de politique intérieure ; c'est une question d'unité nationale ; le correspondant en Afrique du Sud d'un grand journal

---

(1) On peut aussi noter chez ces nationalistes un vif sentiment anticommuniste et antisoviétique, qui traduit une opinion en faveur en Afrique du Sud et apparente ce pays aux Etats-Unis ; aussi avaient-ils la partie belle pour s'élever contre la Grande-Bretagne, quand celle-ci conclut son alliance avec les Soviets contre le Reich, après l'entrée en guerre du 21 juin 1941 ; le Dr Malan n'y a pas manqué ; on oppose cette conduite à l'attitude des Etats-Unis, qui se sont bornés à fournir des armements et à harmoniser leur politique temporairement avec celle des Soviets, sans prendre d'engagements ; aussi, pour éviter des réactions trop vives de la part des Russes, voit-on le général Smuts rappeler à la Chambre sud-africaine le 13 mars 1943 que M. Wallace, vice-président des Etats-Unis, avait dû attirer l'attention de la nation américaine sur ce fait que si l'Empire britannique et les Etats-Unis n'arrivaient pas à s'entendre avec la Russie, c'est une troisième guerre mondiale qui se préparait

anglais a précisé, à l'époque, avec le souci des nuances, la position réciproque des adversaires :

« Le général Hertzog avait jugé que le facteur le plus important était la vive répugnance du peuple de langue african à être mêlé aux conflits de l'Europe, et aucune considération n'a pu le faire changer. Dans son discours à la Chambre, il a provoqué beaucoup de mécontentement et probablement perdu un certain nombre de voix incertaines en défendant Hitler. Cette attitude pronazie et un amer sentiment antibritannique ont probablement influencé beaucoup des partisans du général Hertzog et probablement la plupart de ceux du Dr Malan. Le mobile principal du général Hertzog, et de plusieurs de ses meilleurs lieutenants, est un isolationisme ressemblant à celui du « Middle West » américain, plutôt qu'un véritable sentiment antibritannique...

La division et l'amertume, dans l'Afrique du Sud (et ceci naturellement est un des côtés les plus tristes de la décision prise au sujet de la guerre) sont intensifiées par l'action du général Hertzog. Mais, dans une large mesure, les choses se seraient passées de la même façon dans tous les cas. Même si la neutralité avait été votée, la division et l'amertume auraient existé, mais chez les éléments de langue anglaise. Le général Hertzog perdait du terrain devant le Dr Malan dans les campagnes, et il est possible que la guerre n'ait fait que précipiter une tendance naturelle. Le parti uni a quelque chose à gagner, aussi bien qu'à perdre, s'il est débarrassé de ses éléments les plus conservateurs.

Le général Smuts ne pourra pas donner beaucoup d'aide à la Grande-Bretagne en hommes, à cause de la situation internationale : mais tout ce que l'Afrique du Sud pourra faire d'autre manière sera fait. Plus que tout autre Dominion, l'Afrique du Sud désire ardemment la paix et un ordre international où il n'y aurait pas de guerres, ou seulement des guerres entreprises par une force internationale en exécution des jugements d'un tribunal international. C'est seulement ainsi qu'elle pourra éviter les terribles à-coups donnés à la cause de l'unité nationale par la décision, renouvelée deux fois en vingt-cinq ans, de savoir si l'on doit ou non se battre dans ce qui paraît être au fermier moyen de langue african des guerres « essentiellement anglaises » (1). »

Une propagande allemande par radio, extrêmement habile et efficace, rappelle toutes les horreurs de la guerre des Boers (2) ; la tension est à son comble dans le pays.

(1) « Manchester Guardian », lettre de son correspondant en Afrique du Sud, 26 septembre 1939.

(2) Le correspondant du « Times » à Durban exprime son inquiétude à ce sujet : « Times », 27 septembre 1939.

Le général Smuts constitue son ministère en s'appuyant sur es deux tiers du « parti uni », — le troisième tiers ayant adopté e point de vue du général Herzog, — sur le parti britannique du Dominion, sur le parti britannique des travaillistes et sur les trois eprésentants européens des indigènes (1). Mais sa position était lifficile ; il ne pouvait apporter au Royaume-Uni qu'un concours estreint ; l'opposition menait contre lui une campagne continue et violente ; il ne pouvait instaurer la censure et sa victoire le nenait à l'immobilité.

Les facteurs britanniques peuvent toutefois, à titre privé, lonner leur aide à la Grande-Bretagne ; c'est ainsi que le maire le Johannesburg lance une souscription nationale d'un milion le livres sterling, qui est approuvée le 25 septembre 1939 par les eprésentants des neuf municipalités les plus importantes de 'Union ; elle avait pour objet d'offrir en don au Royaume-Uni, omme témoignage de leurs sentiments britanniques, les produits limentaires du pays, dont on achète tout ce qui excède les esoins locaux (2).

La position très précaire du gouvernement s'améliore cependant quelque peu, grâce à l'habileté et à la prudence du général Smuts ; quand le général Herzog demande la conclusion d'une paix séparée immédiate avec l'Allemagne, cette motion est repoussée par 81 voix contre 59 et la majorité gouvernementale adopte le 27 janvier 1940 une motion de solidarité avec les nations britanniques ; cette majorité se fortifie mais le gouvernement n'est soutenu que par une minorité des Afrikanders, qui n'atteint pas le tiers de cete nationalité ; sa position est encore affaiblie par l'union du général Herzog et du Dr Malan.

Ceux-ci, après des négociations délicates qui durent cinq mois, se groupent en février 1940 sous la présidence du général Herzog, mais sous l'influence du Dr Malan, qui fait adopter ses méthodes violentes et ses idées pour la primauté des Afrikanders dans l'Union.

***

Mais les événements qui surviennent en Europe au printemps de 1940 changent le cours des choses et modifient les dispositions

(1) Il se compose des membres du cabinet antérieur, qui l'avait suivi, du chef du parti du Dominion et d'un travailliste.
(2) « The Times », 26 septembre 1939.

de l'opinion ; l'invasion de leur ancien pays d'origine, la Hollande, cause une émotion considérable chez beaucoup d'Afrikanders, qui se sentent atteints dans leurs sentiments ; l'entrée en guerre de l'Italie et l'action des troupes italiennes en Abyssinie émeuvent le pays, très attentif à tout ce qui touche à l'Afrique ; pour y maintenir le statu quo, pour préserver l'Afrique centrale et orientale, l'Union est prête à envoyer ses hommes se battre ; elle ne se borne plus à une aide économique au Royaume-Uni ; elle envoie son aviation et ses divisions au Kenya pour arrêter les armées italiennes ; elle se croit atteinte dans ses intérêts continentaux directs ; désormais elle se prépare à expédier des corps expéditionnaires sur le front africain. Quand la France défaille et fait appel aux Dominions, l'Afrique du Sud envoie le 15 juin 1940 un message aussi chaleureux que le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Toutefois en juillet et en août 1940, le monde était dans l'attente d'un débarquement allemand en Angleterre ; il s'attendait à la poursuite des succès militaires du Reich ; selon l'expression de M. Churchill aux Communes le 11 février 1943, ce fut la « terrible période où la vie de la Grande-Bretagne et de son Empire était suspendue à un fil. » En Afrique du Sud, comme en beaucoup d'autres pays, on croyait qu'il allait se rompre et les Afrikanders se demandaient s'il ne serait pas habile de tirer leur épingle du jeu. Le général Herzog présenta en août 1940 une motion en vue de conclure une paix séparée avec l'Allemagne et l'Italie, en représentant que la victoire allemande était désormais inéluctable et que l'Angleterre serait éliminée de l'Afrique ; l'Union doit, dit-il, collaborer avec les vainqueurs pour sauvegarder son avenir et participer avec ceux-ci à l'organisation nouvelle de l'Afrique. La motion du général Herzog fut repoussée par 83 voix contre 65, malgré une campagne passionnée dans le pays.

Ce fut le dernier grand effort de l'opposition nationaliste. Le débarquement en Angleterre n'eut pas lieu ; la Hollande se raidit dans ses sentiments ; l'Italie voulait accéder à l'Océan Indien ; enfin, à l'intérieur, l'accord entre le général Herzog et le Dr Malan fut rompu en novembre 1940 ; le Dr Malan prétendait faire adopter par le parti nationaliste réuni toutes ses idées : son hostilité aux Britanniques, qu'il veut réduire en Afrique du Sud au rôle de citoyens de seconde zone, son mépris pour la Constitution, ses

méthodes violentes, son goût pour un régime autoritaire que les Afrikanders imposeraient aux autres blancs et aux races indigènes. Le général Herzog protesta avec véhémence contre ces conceptions, d'importation étrangère, disait-il, qui ne pourraient qu'amener dans le pays trouble, anarchie, désordre et désastre. Finalement, âgé de 74 ans, désabusé, il se retira des luttes politiques et ne voulut par recréer un parti nationaliste afrikander à son image comme celui qu'il avait dirigé avant 1933 et de septembre 1939 à février 1940. Ses partisans se partagèrent ; les uns demeurèrent dans le parti du Dr Malan ; les autres se rallièrent au général Smuts, dont le gouvernement se trouva fortifié tant par cette accession, que par le programme extrémiste du Dr Malan qui ne plaisait pas en tous points à l'Eglise hollandaise réformée, ainsi que par les événements extérieurs ; la menace japonaise commençait en effet à se faire sentir, en même temps que l'action grandissante des Italiens en Afrique.

Lorsque le 7 décembre 1941, la guerre éclata dans le Pacifique, la voie de l'Afrique du Sud était tracée ; elle lia son sort définitivement à celui des anglo-saxons et résolut de faire cause commune avec eux dans le monde entier. Le vote du 4 février 1943 autorisant l'envoi de contingents militaires dans tous les continents n'est que la sanction donnée à cette politique.

L'Union, en effet, redoutait la politique d'expansion du Japon ; si elle n'était pas, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande, sous la menace d'une invasion, ses appréhensions n'en étaient pas moins vives ; un océan Indien, contrôlé par le Japon, était considéré par l'Afrique du Sud comme une éventualité redoutable ; elle se rapprochait des Etats-Unis, qui s'étaient constitués les protecteurs de la civilisation blanche en Océanie et les défenseurs de l'Australie ; elle accueillait en novembre 1942 et en février 1943 des missions américaines qui venaient étudier une collaboration économique avec l'Union ; déjà M. Morgenthau, ministre des Finances des Etats-Unis, avait donné l'assurance que les Etats-Unis achèteraient aux prix actuels la production d'or de l'Afrique du Sud ; cette promesse a pour l'Union un intérêt primordial, les mines d'or faisant vivre la moitié des habitants de la Fédération et fournissant la principale partie des recettes du budget de l'Union.

Ainsi, depuis l'entrée en guerre du Japon, l'Afrique du Sud s'est fixée, sans esprit de retour, dans le camp anglo-saxon ; une

partie des Afrikanders demeure hostile, mais leur influence diminue ; quand ils s'interrogent, ils se sentent solidaires des Anglo-saxons et des Hollandais que les Nippons ont combattus dans l'Insulinde et en Océanie ; leurs tendances racistes les rendent hostiles à un aussi haut degré aux jaunes et aux Hindous qu'aux indigènes noirs (1). Ainsi en Afrique du Sud, les uns se déclarent disposés et les autres se résignent à embrasser la cause anglo-saxonne (2).

***

Si l'on veut maintenant revoir par la pensée la courbe que trace dans l'histoire cette Afrique du Sud depuis un demi-siècle, on voit clairement se dessiner la grandeur et la misère de la puissance anglaise. Elle s'est imposée par la violence et dans le sang, pour le triomphe d'une idée impériale, qui était peut-être une idéologie politique pure chez Cecil Rhodes, mais un prétexte à une domination économique et commerciale chez ses associés ; c'est pour s'assurer de profitables bénéfices que la Grande-Bretagne n'a pas reculé devant les raids, la guerre et les massacres, alors qu'avec du temps et de la patience, elle serait arrivée aux mêmes fins, moins rapidement, par des négociations ; mais elle ne sait pas établir des colonies économiques sans drapeau ; là où elle veut contrôler les affaires, elle veut instaurer son hégémonie politique.

Mais voici sa grandeur. Quel homme d'Etat aurait prévu, quand Londres imposait aux Boers le 31 mai 1902 son traité paraissant sceller la servitude de ce pays, que quarante ans après cette guerre horrible, le peuple blanc de l'Afrique du Sud déciderait, dans la plénitude de sa souveraineté de Dominion, de se ranger aux côtés de la Grande-Bretagne parmi les « Nations unies ».

---

(1) L'Assemblée législative sud-africaine a adopté le 24 avril 1943 un projet de loi limitant pour les Hindous la faculté d'acheter des terrains au Natal et au Transvaal. Le chef des musulmans de l'Inde, M. Djinnah, s'est élevé avec vigueur contre cette exclusion, comme jadis le faisait Gandhi, quand il commençait sa carrière en Afrique du Sud. Ces nouvelles lois sud-africaines ont soulevé aussi de vives protestations chez les Hindous de l'Afrique orientale anglaise à Montaza, contre « les préjugés de couleur et de race à l'étranger » et une résolution prise dans une réunion et cablée le 13 mai 1943 par l'agence Reuter demande au Congrès national hindou de l'Est africain de « travailler à empêcher que l'Afrique orientale et ses habitants ne soient soumis à l'influence de l'Afrique du Sud. »

(2) Le Dr Malan et son parti ne modifient cependant en rien leur position en politique internationale. Dans un discours qu'il a prononcé le 30 avril 1943, il déclare que, si les nationalistes arrivent au pouvoir lors des prochaines élections, ils mettront immédiatement fin à la participation de l'Afrique du Sud à la guerre.

On peut relire ces lignes qu'un écrivain, qui était allé étudier e problème sur place et qui était cependant un bon observateur, ·crivait en 1907 :

« Une guerre comme celle qui ensanglante l'Afrique depuis 20 nois laisse après elle des traces ineffaçables pendant plusieurs généations... Les sentiments des Afrikanders du Cap, presque amicaux our l'Angleterre à la veille de l'Affaire Jameson, malveillants depuis ors, s'étaient exaspérés de plus en plus pendant toute la durée de la uerre. L'Angleterre ne saurait plus apparaître aux yeux de tous les Boers que comme un oppresseur, dont on rêve de secouer le joug... L'Angleterre ne tardera pas à se repentir d'avoir attaché à ses flancs ıne nouvelle Irlande » (1).

Combien il faut se méfier des prophéties ! L'Angleterre n'a as assimilé l'Afrique du Sud ; elle ne s'est même pas fait aimer le beaucoup des descendants des Hollandais ; à cet égard, on peut outenir que l'avenir du Dominion, n'étant pas fondé sur des seniments britanniques, est incertain, les Afrikanders formant la najorité des blancs et s'accroissant plus vite que les autres élénents ; mais par une sage politique elle a, non sans frôler des chécs, réussi dans ses desseins : l'Union sud-africaine a lié son ort à celui du Royaume-Uni et des Etats-Unis.

Gabriel-Louis JARAY.

---

(1) Pierre Leroy-Beaulieu, *loco-citato*, p. 430-431.

REVUE DES LIVRES

Joseph Maréchal, s. j. — **Le point de départ de la métaphysique** — Leçons sur le développement historique et théorique du problème de la connaissance. Cahier II : Le conflit du rationalisme et de l'empirisme dans la philosophie moderne avant Kant. Cahier III : La critique de Kant. Desclée de Brouwer, Paris, 1942, 262 et 326 pages. Prix : 42 et 50 fr.

Tous ceux qui connaissent l'œuvre du R. P. Maréchal applaudiront à cette réédition, indice d'un succès soutenu. Le premier cahier du *Point de départ de la métaphysique* fut réédité en 1927. L'auteur espéra longtemps donner des cahiers suivants une édition refondue où il eût tenu compte des importants travaux parus en ces dernières années sur l'Idéalisme transcendantal. Malheureusement l'incendie, dû à la guerre qui ruina en 1940 le collège philosophique d'Eegenhoven (Louvain) détruisit les documents accumulés pour cette refonte et en anéantit l'espoir. C'est donc le texte primitif, celui de 1923, assez peu remanié qui nous est proposé aujourd'hui.

Nous ne pouvons en quelques lignes donner à ceux qui ne le connaissent pas une idée de cet important ouvrage. Disons seulement que dans son effort pour suivre le développement historique du problème de la connaissance, l'auteur a été amené à faire un exposé objectif et détaillé de plus d'une épistémologie, notamment du Thomisme (5 cahier) et du Criticisme (3e cahier) et à nous montrer d'une part à quelles déviations l'on s'expose dès que l'on abandonne la théorie du concept objectif élaborée par saint Thomas, et d'autre part comment l'appel au dynamisme et à la finalité de l'intellection assure la valeur objective de l'affirmation.

L'étudiant ou le jeune professeur de philosophie qui prendra de cette œuvre magistrale une connaissance approfondie se trouvera sérieusement instruit du problème critique et par là introduit à une solide métaphysique.

Emile Delaye.

Ernst Samhaber. — **Les Formes nouvelles de l'Economie 1914-1940** — Traduit de l'allemand par Lucien Laurat. Plon, Paris, 340 p

Montrer l'évolution de l'économie mondiale de 1914 à 1940, te a été le but du savant économiste allemand dont Lucien Laurat se fai l'interprète. Nous assistons à l'écroulement du système économique ancien sous l'effet de la crise et à la naissance de « formes économi

ques » nouvelles : le plan quadriennal allemand, l'expérience du Front Populaire en France, la réorganisation de l'économie italienne sous la pression des sanctions, les plans quinquennaux russes. Ecrit dans un esprit réaliste, l'ouvrage vaut surtout par sa base expérimentale très large : les faits y tiennent une plus grande place que les théories, les jugements, souvent nuancés, suivent de très près le contour de l'histoire, il ne s'en dégage pas de conclusion bien nette. L'auteur nous oriente cependant vers le système économique allemand dont il nous montre finalement la supériorité pour le financement de la guerre.

Pierre BIGO.

Léon L. SCHICK. — **Le Crédit, service public** — Edition des « Documents Français », Clermont-Ferrand, 1942. 106 pages. Prix : 20 fr.

Le titre de cette brochure en indique l'esprit. Tout est basé sur le principe que la monnaie et le crédit ont la même nature, ayant l'une et l'autre pour fonction de faire circuler les marchandises. L'auteur en conclut que le privilège d'émettre un crédit, comme celui de battre monnaie, appartient à l'Etat. Il propose pour le crédit à court terme la création d'une Banque centrale à qui les banques privées seraient tenues de confier la gestion de leurs fonds. Quant aux banques d'affaires, « elles devront se cantonner dans les fonctions d'agents d'exécution envers des tiers, et de conseillers financiers ». Pour le crédit à moyen terme, c'est la formule de la coopération qui est préconisée. Ces mesures offrent l'avantage de constituer des solutions concrètes à un problème difficile. Elles susciteront à l'auteur d'inévitables critiques.

Pierre BIGO.

V.-L. CHAIGNEAU. — **Le problème moral des prix** — Librairie générale de Droit et Jurisprudence, Paris, 1943. 210 pages. 60 fr.

Le titre de cette plaquette serait plus exactement : Le problème moral de la taxation des prix. Il est vrai que l'auteur encadre cette question dans un ensemble qui peut l'éclairer : Doctrine classique du juste prix depuis l'antiquité, évolution économique et sociale du dernier siècle, enfin organisation récente de l'économie française par la répartition, le rationnement et le contrôle des prix.

Touchant à tant de questions en si peu de pages, M. Chaigneau ne peut les traiter que d'une manière assez rapide ; il nous fournit cependant un bon nombre de renseignements et de citations utiles. Selon lui l'Etat, qui a le droit de taxer les marchandises, ne peut le faire au dessous du prix de revient ; mais celui-ci peut-il être défini avec précision et la taxation généralisée n'est-elle pas une lutte contre la

cherté de vie, donc une tentative d'abaisser les prix de revient ? D'ailleurs ceci laisse intact le problème du juste prix dans une économie d'échange libre.

Emile DELAYE.

Robert JACQUIN, Docteur ès-Lettres. — **Le Père Taparelli d'Azeglio** (1793-1862). *Sa vie, son action, son œuvre* — Paris, Lethielleux, 1943. In-8°, 405 pages. Prix : 100 fr.

TAPARELLI D'AZEGLIO. — **Essai sur les principes philosophiques de l'économie politique** — Traduction française inédite par Robert Jacquin. Paris, Lethielleux, 1943. In-8°, 128 pages. Prix : 35 fr.

Frère du fameux Massimo d'Azeglio, l'un des promoteurs de l'unité italienne, le P. Taparelli n'était guère connu, jusqu'à présent, que des spécialistes du droit naturel et du droit international. Son ouvrage capital est un *Essai théorique sur le droit naturel,* publié à Palerme, il y a cent ans, et traduit dans la suite en plusieurs langues. M. Robert Jacquin a eu l'heureuse inspiration de faire revivre à nos yeux ce personnage, en lui consacrant une thèse de doctorat. Il a pleinement réussi. Son travail, appuyé sur une large documentation, en partie inédite, répond à toutes les exigences de l'érudition. Mais nous ajouterons aussitôt, pour rassurer le lecteur, qu'il a su évoquer, avec un véritable talent littéraire, une figure originale et sympathique.

Entré au noviciat de Rome, dès le rétablissement de la Compagnie de Jésus en 1814, Taparelli devint très rapidement l'un des personnages les plus en vue de son Ordre, en Italie. Recteur du Collège Romain, provincial de Naples, professeur de droit naturel à Palerme, il eut une part importante dans la fondation de la grande revue romaine, la *Civiltà cattolica.* On le trouve mêlé à toutes les grandes controverses politiques et doctrinales de son époque. Naturellement il n'a pas combattu aux côtés de son frère Massimo, dont les idées nationalistes, laïcisantes et révolutionnaires, étaient incompatibles avec la doctrine catholique ; mais il lui demeura toujours affectueusement attaché. Ce seul trait évoque, sans nul doute, une âme large et délicate. De fait, Taparelli — et avec lui les rédacteurs de la *Civiltà* — répudiait tout aussi bien l'intransigeance absolutiste que le fanatisme révolutionnaire. Esprit ouvert à tous les grands problèmes de l'époque, il cherchait à créer, pour les résoudre, une atmosphère d'apaisement et de modération. Il s'intéressa aux questions les plus diverses, avec un esprit d'initiative qui lui fait le plus grand honneur. Supérieur de la *Civiltà,* il eut une part active dans le renouveau du thomisme en philosophie. On peut le saluer également comme l'un des précurseurs du système de la Société des Nations. Ses travaux sur le droit naturel font toujours autorité, et M. Jacquin nous a donné de l'*Essai théorique* une analyse substantielle. Il a bien vu les problèmes moraux que posait devant la cons-

cience humaine la révolution industrielle ; ses articles sur les rapports de l'économie politique et de la morale sont d'un maître, et son biographe a été bien inspiré en les publiant dans sa thèse secondaire. Génie inventif en tout ordre, Taparelli a même créé un nouvel instrument de musique. le *violicembalo,* auquel Liszt ne dédaigna pas de s'intéresser.

Comme on le voit, par ce simple résumé, M. Jacquin n'a pas seulement évoqué une figure de religieux éminemment sympathique, il a fait œuvre d'historien. Son livre éclaire, sous un aspect nouveau, les luttes politiques, intellectuelles et religieuses dont l'Italie fut le théâtre, au cours de sa marche vers l'unité.

Joseph LECLER.

Henri BARTOLI. — **Essai d'étude théorique d'autofinancement de la nation** — Lyon, 1943, 240 pages.

La thèse de M. Bartoli constitue une étude du circuit monétaire fermé. Elle nous apporte sur ce sujet quelques éléments de documentation qui sont extrêmement précieux, vu la pénurie où nous sommes d'informations de ce genre. D'où vient la nécessité d'une telle politique monétaire ? Quels sont les éléments du circuit : contrôle des changes, blocage des revenus, développement du chèque, impôt, épargne forcée, emprunt, etc... ? Comment fonctionne cet ensemble dans les différents Etats ? Autant de questions auxquelles M. Bartoli répond avec pertinence.

Il est regrettable que cette documentation que l'on voudrait plus complète, soit inséparable d'une critique perpétuelle et de certains apriorismes que l'auteur semble admettre sans discussion.

Si M. Bartoli s'efforce de bien définir ses termes, il ne nous dit pas exactement ce qu'il entend par « cycle économique » ni s'il admet sur ce point les théories — qui ne sont que des théories — de M. Lescure et autres auteurs. La nécessité d'une absolue séparation entre le circuit public et le circuit privé (p. 142), comme l'étude des rapports entre vitesse de circulation et vitesse de rotation (p. 157) nous paraissent manquer de précision, voire de preuves. La distinction entre économie stationnaire et économie progressive considère comme légitime le morcelage cher à certains économistes, et le raisonnement strictement artificiel sur de pseudo-mécanismes arbitrairement conçus et délimités.

Mais surtout M. Bartoli, fidèle disciple de M. Louis Baudin, tient à se présenter en champion du capitalisme libéral et veut pourfendre, derrière le circuit, tout système d'économie dirigée. Les principes du libéralisme sont simplement présentés par lui comme lois naturelles contre lesquelles tout essai de dirigisme est d'avance condamné à se briser (pp. 86, 145, 214, 215, etc...). De là des

accumulations de preuves discutables dont l'auteur se hâte de tirer des conclusions péremptoires (pp. 167, 213), des outrances de langage : « L'Etat se trompe toujours car il lui est impossible de prévoir ce que sera la demande ou la production en l'absence de prix économiques... » (p. 216. Voir aussi pp. 78, 107, 193, 207, 217, 218, etc...). M. Bartoli ignore tout dirigisme qui ne serait pas total, toute intervention de l'Etat qui serait adaptée aux besoins de la nation, tout essai d'intervention qui chercherait à influencer la vitesse de circulation monétaire. Son culte du libéralisme ne fait aucune concession aux condamnations, que nous croyions avant lui définitives de ce système économique : « Certains auteurs, note-t-il simplement, ont même été conduits à parler de crise du ou dans le système capitaliste » (p. 9). Il va même jusqu'à présenter comme principes économiques inéluctables des lois comme celle du taux d'escompte ou de l'équilibre des balances de paiements (pp. 141, 210, 212) qui n'ont jamais fonctionné de façon satisfaisante.

On s'étonne, dans ces conditions, de voir M. Bartoli invoquer (p. 123) l'interpénétration de la morale et de l'économie, alors qu'il va jusqu'à considérer que le salaire minimum vital, la retraite et les allocations familiales achèvent de faire du salarié un fonctionnaire (p. 209). On s'étonne aussi de ne trouver dans ces pages aucune allusion à une organisation monétaire internationale, telle que le proposent par exemple les plans Keynes et White, permettant d'assouplir les méthodes de circuit fermé aux dimensions d'une économie mondiale.

Il est à craindre que, confinés dans un espace vital restreint et coupés des contacts avec l'étranger, certains jeunes économistes français ne perdent de vue les grands courants actuels qui demain organiseront le monde.

Victor DILLARD.

Francis DELAISI. — **La Révolution européenne** — Editions de la Toison d'Or, Paris, 1942. 300 pages. Prix : 50 fr.

Ce volume, paru sur la fin de l'an passé, comprend deux parties. Dans la première, M. Delaisi reprend, une fois de plus, avec la franche rudesse qu'on lui sait, sa critique impitoyable de l'économie d'avant-guerre : c'est une histoire, sur pièces, de la crise économique mondiale, déclenchée en puissance, dès 1921, par les principes et les méthodes capitalistes, surtout aux Etats-Unis, déroulant ensuite mécaniquement ses nocivités, dont la chute du commerce international, la débâcle universelle des monnaies et toute leur séquelle de troubles sociaux furent la probante manifestation. Non pas la pire d'ailleurs, car au jugement de M. Delaisi, qui ne paraît pas se hausser ici au-dessus du plan de vision d'un économiste pur, « la guerre est finalement apparue

comme un expédient nécessaire et comme une diversion morale destinée à masquer la faillite du Régime ».

Sur la fin de cette première partie, dans le chapitre intitulé : *l'Agonie de l'or*, il insiste encore sur une thèse qui lui est chère, et s'appropriant un mot de Roosevelt, jeté hâtivement au plus fort de la crise américaine, en 1933 : « l'or est un vieux fétiche », déclare-t-il, « dont la néfaste dictature est définitivement abattue, par la plus étonnante des révolutions. » C'est vite dit. Qu'on s'applique universellement, d'un effort concerté, à le réduire au rôle de serviteur, contrôlé de très près, de l'Economie, tant à l'intérieur de chaque Etat que dans les relations de crédit et d'échanges internationaux, c'est sans doute tout ce que l'on peut ; et c'est bien cela dont on se préoccupe en très haut lieu, témoin les deux rapports anglais et américain (de lord Keynes et de Harry White) sur la collaboration internationale d'après-guerre en matière de finances et de monnaies. L'or y garde son juste rôle, mesuré, surveillé. Traitant du même objet, des voix allemandes y souscrivent. Réduire le capitalisme au culte de l'or, pour mieux condamner l'un et l'autre, c'est un peu court. Reste que la critique, en cette première partie, des erreurs et des fautes du capitalisme, aux Etats-Unis particulièrement, est pertinente. Mais à se produire, avec cette âpreté, en ce moment où les inexorables enseignements de la guerre ont dessillé tant d'yeux, c'est proprement, pourrait-on dire, porter de l'eau à la rivière.

Néanmoins dans l'ordonnance du livre, elle a cette utilité d'introduire, et cette opportunité de légitimer, par manière négative, le type d'économie nouvelle que la deuxième partie entend dresser sur les ruines de l'Economie libérale. Quatre constituants essentiels : 1° Remplacement de l'étalon-or par l'étalon-travail ; 2° Formation de capitaux neufs, indépendants, provenant de l'épargne populaire, celle-ci étant rendue possible par le développement de la production et la hausse systématique des salaires réels ; 3° Contrôle strict par l'Etat de la Banque et des Trusts, particulièrement dans le jeu des émissions de titres ; 4° Création d'un parti unique, qui établira un étroit contact permanent entre les masses et le gouvernement pour dégager à tout moment le sens de l'intérêt général et le servir lui seul en totale discipline.

L'auteur ne cache nullement qu'il emprunte ce programme au Nouveau Reich, qu'il en admire la réussite là-bas et la souhaite chez nous, voulant bien reconnaître toutefois que ce succès révolutionnaire, inattendu au dehors, a été acheté, sous une dure discipline, par un rationnement sévère, par une épargne forcée, par une politique d'armements à outrance, avec l'appui du troc et de fructueux clearings. Il n'en coûte pas de reconnaître que l'Allemagne, dans le domaine de la technique financière et de l'organisation, a maintes fois fait preuve d'une imagination inventive dont telles nations voisines auraient pu

faire leur profit, sans toutefois souscrire, disons simplement, à toutes ses hardiesses. L'une des plus louées par l'auteur est la création de la traite de travail, délicate à manier, qui a permis de financer, sans inflation monétaire notable, de grands travaux jusqu'en 1936, et à partir de cette date, la fabrication accélérée des armements.

Mais la traite de travail n'est elle-même qu'un élément d'une politique économico-monétaire de bien plus grande envergure : essentiellement, selon notre auteur, la substitution de l'étalon-travail à l'étalon-or, « en établissant un rapport fixe (exprimé en monnaie) entre le prix de l'heure de travail, celui de l'objet qu'elle produit et celui des objets qu'elle consomme » (p. 134-276) ; pratiquement en assurant la stabilité des prix, donc la valeur d'achat des salaires, en contrôlant la production et la consommation, en réservant à l'Etat la réunion et la gestion des capitaux d'épargne en formation, le tout dans un milieu clos, bien défendu, à la vie duquel préside une ferme autorité dont le souci premier est communautaire, antitrusts, économiquement très démocratique.

Tous amples détails sont donnés sur ces divers points avec une générosité d'arguments et d'écriture qui va parfois jusqu'au lyrisme. Les tableaux statistiques s'arrêtent malheureusement à l'année 1939. N'y aurait-il rien de changé depuis ? On notera aussi le côté proprement politique de l'expérience allemande : le parti unique en est une pièce essentielle, de l'aveu de l'auteur. Le livre se clôt sur la vision d'une Europe continentale, constituée en unité économique que régiront les principes et les méthodes de l'Allemagne, en accord plénier, non défini par l'auteur, avec celle-ci et face aux trois groupes adverses — britannique, américain, soviétique. « Et ce sera alors, déclarent les dernières lignes du volume, dans la paix sociale et la paix extérieure, la Primauté de l'Europe par la Primauté du Travail. » Bref, ouvrage intéressant, instructif ; si l'on est ni tenu ni tenté de le suivre dans toutes ses admirations, ni jusqu'au bout de ses critiques, on peut reconnaître qu'une bonne part de son enseignement est en accord avec les leçons données par la grande crise et la guerre.

Louis BARDE.

Claude ROY. — **Suite française** — Editions Sequana, Paris. 220 pages. Prix : 40 fr.

Sous ce titre, suggéré par un ami musicien, avec un beau talent, franc de collier et d'allure, l'auteur qui a vécu et pensé notre défaite, s'emploie à en tirer la leçon. Après bien d'autres, mais sans les répéter, avec une lucidité hardie, bousculante parfois, optimiste sans illusion, il cherche et découvre dans notre passé national, en sa « suite » ou continuité d'expression historique (vie politique, sociale, littéraire, artistique) les causes du désastre et la condition du renou-

veau : la reprise, le maintien du meilleur passé. « Aux heures des épreuves françaises, on voit toujours la masse des Français retournant aux erreurs dont l'abandon par les meilleurs d'entre eux fit le visage de la France, confondant l'individualisme avec la personnalité, la mauvaise éducation avec l'originalité, la vanité avec l'orgueil, l'imprudence avec le courage, le rationalisme avec la raison et la légèreté de la plume avec celle de l'oiseau. »

Donc point de flatterie ; pas davantage de dénigrement acariâtre ou de résignation accablée. M. Claude Roy sait et tient la mission propre de la France, facteur permanent d'une civilisation spirituelle et chrétienne, pourvu qu'elle ne se renonce pas ou ne se renie pas.

Le tout est dit dans une trentaine de chapitres que lie, plus qu'enchaîne, un libre mouvement montant de pensée, et dont à eux seuls les titres, d'une originalité voulue, piquent l'attention. On y pressent déjà ce que révèle le texte : une sorte de non-conformisme systématique de l'auteur aux faits plus apparents que réels, une libre et parfois désinvolte démarche de la pensée, brassant les idées générales, y mêlant la richesse d'une mémoire garnie de faits typiques, de textes significatifs de nos auteurs, les moralistes surtout ; un souci d'écriture jeune, toujours distinguée, souvent cavalière, consentant parfois à une certaine préciosité de l'expression.

M. Claude Roy, en présentant son livre, nous dit : « J'espère irriter plus que plaire. Et gêner d'aucuns. » Cette irritation, là où elle sera, ne deviendra-t-elle pas plaisir ? Qui se sentira gêné réfléchira.

Louis BARDE.

F. CHARMOT, s. j. — **La pédagogie des Jésuites. Ses principes, son actualité** — In-8° carré de 616 pages. Editions Spes, 1943. Prix : **150 fr.**

Cet ouvrage sur la pédagogie des Jésuites cherche moins à exposer les méthodes qui ont fait la réputation des collèges de l'Ordre qu'à remonter à leurs sources historique et spirituelle. Il ne fait cependant double emploi ni avec les histoires des collèges de la Compagnie de Jésus, ni avec les ouvrages de synthèse qui marquent les apports de l'Ordre dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation.

Plus limité en ses objectifs, l'ouvrage du Père Charmot remet en contact avec de nombreux textes des premiers éducateurs jésuites. Il dégage les principes pédagogiques généraux qui furent les leurs. Toute imprégnée de la spiritualité des « Exercices spirituels », cette pédagogie ne pouvait être qu'éminemment active.

Saint Ignace renouvela la prédication et les retraites en exerçant les âmes à trouver Dieu par un effort soutenu par la grâce, ses fils s'ingénièrent à faire collaborer les élèves à leur propre formation. Aussi le Père Charmot, rejoignant à travers les siècles les modernes

promoteurs des écoles nouvelles, conclut-il son étude en affirmant qu' « un collège moderne conçu selon les principes de la pédagogie des Jésuites », se distinguerait par des méthodes de convergence, imposant à l'enseignement une profonde unité ; par une collaboration confiante, très intime entre maîtres et élèves ; par une activité personnelle incessante des enfants, activité tant individuelle que collective ; par une adaptation poussée à la psychologie de chaque âge, par le souci d'assurer une entière et progressive assimilation des éléments enseignés.

Sans doute l'ouvrage du Père Charmot ne dit-il pas à quelles exigences techniques conduirait aujourd'hui un si beau programme, mais il montre du moins que ce programme est dans la droite ligne de la spiritualité de la Compagnie de Jésus.

Pierre FAURE.

E. LEVESQUE, professeur d'Écriture Sainte au Séminaire Saint-Sulpice. — **Abrégé chronologique de la Vie de N.-S. Jésus-Christ.** Avec un plan de la Palestine pour les voyages de N.-S. et un plan de Jérusalem. Paris, Beauchesne, 1941. In-16, 164 pages.

Le contenu de l'ouvrage répond à son titre. C'est un abrégé de la vie du Christ d'après les quatre évangiles, avec une attention particulière donnée aux questions de chronologie. Nous avons là le plan de la Synopse qu'a préparée M. Levesque en vue d'une prochaine publication et les raisons de l'ordre qu'il a adopté. Les événements du ministère public de Jésus sont distribués sur un espace de trois ans et demi (depuis le baptême en septembre 26 jusqu'à la dernière Pâque en avril 30). L'auteur apporte à défendre son système une grande conviction, qu'appuie la familiarité avec les textes due à un long enseignement. Est-ce à dire qu'il fera changer d'avis les nombreux exégètes et historiens qui limitent à deux ans et demi le ministère du Christ ? Pas tous, certainement, et nous gardons nos préférences à ce second système. Pour remplir la première année (27) de la vie publique de Jésus dans le plan de M. Levesque, il nous semble qu'il faut sous-entendre dans certains textes trop de choses. Ainsi dans *Jean*, III, 22 : « Après cela Jésus et ses disciples vinrent dans la terre de Judée et là il séjournait avec eux et il baptisait. » Dans ce texte, M. Levesque découvre l'indication d'une mission de Jésus dans la Judée méridionale, au delà d'Hébron, jusque dans les principaux villages en direction de Bersabée et de l'Idumée, mission qui aurait duré de quatre à cinq mois. Ensuite Jésus aurait baptisé au bord du Jourdain depuis le milieu de septembre 27 jusqu'à la fin de cette même année. Le verset 22 ainsi interprété permet à M. Levesque de remplir huit mois de l'an 27. Nous avouons ne pas partager sa belle assurance en présence d'un texte qui, s'il parle de baptême, ne dit rien de voyages ou de mission entrepris par Jésus. Cela n'empêche pas d'ailleurs que sur d'autres

points M. Levesque ne fournisse d'utiles indications à ceux-là mêmes qui ne se rallient pas à son système chronologique. Ce qu'il a dit anciennement du cadre quadripartite suivi par les Synoptiques et qu'il rappelle dans ce nouvel ouvrage, nous paraît toujours valable.

Joseph HUBY.

R. P. F. CAYRÉ, A. A. — **Patrologie et Histoire de la Théologie,** Tome III, Livre V, 1re Partie. **Maîtres modernes de la Vie Chrétienne.** Société de Saint-Jean l'Evangéliste. Desclée, Paris-Tournai-Rome, 1943. XXXII, 582 pages in-8°.

Les deux premiers tomes de cette Patrologie, parus en 1927 et 1930 sous le titre de *Précis de Patrologie,* nous avaient conduits jusqu'au seuil du XVIIe siècle, à saint François-de-Sales, et semblaient ne devoir pas être poussés plus avant. Mais cédant aux instances de ceux qui avaient, à l'usage, expérimenté l'utilité de ce solide instrument de travail, le P. Cayré nous donne aujourd'hui la suite. Ce tome troisième couvre les trois derniers siècles. Dans ce vaste répertoire — près d'un millier de noms — figurent tous ceux qui peuvent trouver place dans un tableau de la littérature catholique : théologiens, prédicateurs, ascètes et mystiques, apologistes. Sous la rubrique « Auxiliaires de la vie Chrétienne » prennent place des laïcs qu'on peut tenir pour bons ouvriers de l'Action Catholique (de Maistre, Goerres, Veuillot...) les initiateurs de l'Action sociale chrétienne (Ketteler, de Mun...) les représentants de la « littérature chrétienne » (de Chateaubriand à H. Brémond et à Claudel). On peut regretter que la place ait manqué pour les historiens (de Rossi, Pastor, Duchesne) : mais c'est tout un volume qu'il aurait fallu leur consacrer. Il en faut dire autant de l'exégèse scripturaire.

Un classement chronologique et logique, des notices portant sur l'essentiel, des appréciations sommaires, permettent de s'orienter dans cette vaste forêt. Sagement l'auteur s'interdit de prendre parti dans les controverses entre catholiques qu'il rencontre sur son chemin. Un mot suffit pour caractériser les points en litige et indiquer, s'il y a lieu, ce qui est à retenir. Personne ne se plaindra que l'auteur ait fait large la place accordée aux écoles et spiritualités.

En somme un excellent ouvrage que n'apprécieront pas seulement les étudiants, mais les maîtres eux-mêmes. De ce troisième volume nous pouvons redire ce que disait Mgr Batiffol du premier dans une lettre à l'auteur : « Vous avez accumulé dans ces 700 pages une formidable quantité d'informations ; mais tout cela est si ordonné, si digéré, si homogène, que l'on n'éprouve aucune peine à vous suivre et que l'on n'a presque jamais la tentation de vous contredire. »

A. BROU.

Bernard DEPONCIN. — **Madame Pupey-Girard** (1834-1893). Préface de Mgr Stanislas Courbe — Bloud et Gay, Paris, 1943. Un volume de 192 pages avec 11 illustrations hors texte. Prix : 25 fr.

C'est une « intuition du Curé d'Ars » qui commande cette belle vie, une intuition telle qu'en ont les saints. Une jeune fille, partagée entre le désir de se donner à Dieu et l'affection très pure qu'elle éprouve pour un jeune homme que sa mère voudrait lui voir prendre pour époux, va consulter Monsieur Vianney. Celui-ci « fixe son regard pénétrant sur celle qui lui demande secours et qui pleure ; il voit ses aspirations, ses énergies tendues vers Dieu ; il voit aussi au fond de son cœur cet amour humain qu'elle est prête à sacrifier au bon plaisir divin. Mais, découvrant l'avenir, il discerne, dans ce cas exceptionnel, le rôle futur de la mère et le rayonnement de sa sainteté dans les œuvres de ses enfants. Considérant où il y va de la plus grande gloire de Dieu, il dit lentement : « Vous pouvez faire ce que votre mère vous demande. Il en résultera du bien. »

Les chapitres qui suivent montrent comment Madame Pupey-Girard réalisa cette prédiction par le fidèle accomplissement de tous ses devoirs d'épouse et de mère, ayant à cœur d'être dans le monde une « oblate de la volonté divine ». Ce qu'on admire surtout, c'est l'influence discrète et profonde qu'elle exerça sur ses enfants ; toutes les mères voudront lui en demander le secret. Le bien qui en résulte, c'est la vocation de ses deux enfants, leur vie religieuse remarquablement féconde, c'est le trésor de grâces répandues sur tant d'âmes par les œuvres qu'ils ont fondées, c'est enfin le profit que retireront, pour eux-mêmes et pour leurs foyers, les lecteurs d'une biographie si simple et si vraie.

Jean LIOUVILLE.

LES ÉVÉNEMENTS

28 *août.* — En Bulgarie, Siméon II, âgé de 6 ans, succède à son père, Boris III, sous la régence du prince Cyrille, du président Filov et du général Michov, ministre de la guerre, élus à l'unanimité par le Sobranié.

30 *août.* — Au Danemark, l'état d'exception est décrété par les autorités occupantes. Démission du cabinet Scavenius.

En Slovaquie, le président Tiso nomme les membres du nouveau Conseil d'Etat.

En Suède, M. Westman, ministre de la justice, démissionnaire, est remplacé par M. Bergquist.

Le président Roosevelt reçoit M. T. W. Soong, ministre de Chine.

31 *août.* — A l'occasion du 4e anniversaire de la déclaration de guerre, Pie XII adresse au monde un appel radiodiffusé à la réconciliation fraternelle.

Sur le front soviétique, évacuation de Taganrog par les troupes allemandes.

4 *septembre.* — Mgr J. Lefebvre est nommé archevêque de Bourges.

6 *septembre.* — En Italie, débarquement britannique dans la région de Regio de Calabre. Occupation de Palmi par les Anglo-Canadiens.

Bombardement de la Birmanie, Stuttgart, Munich, et Strasbourg.

8 *septembre.* — Le maréchal Badoglio signe avec les « Alliés » un armistice sans condition.

En Russie, évacuation de Stalino suivant les plans établis.

12 *septembre.* — Vifs combats dans la baie de Salerne et au sud de Sorrente, entre forces allemandes et « alliées ».

14 *septembre.* — Sur le front est, évacuation de Briansk par les troupes allemandes en vue de raccourcir le front.

Renforcement du pouvoir coercitif des agents de la force publique.

20 *septembre.* — Occupation de la Calabre, des Pouilles et de la Sardaigne par les troupes anglo-américaines.

En Nouvelle-Guinée, les Américains occupent Laé et Salamoua.

21 *septembre.* — Mort de Sir Kingsley Wood, Chancelier de l'Echiquier.

22 *septembre.* — Le *Journal Officiel* publie une loi précisant les conditions d'application de l'assistance aux familles : les enfants d'âge scolaire devront présenter un certificat de scolarité — les bénéficiaires indignes se verront substituer un « tuteur » aux allocations d'assistance à la famille.

A Tokio, le général Tojo, premier ministre, décrète la mobilisation civile totale des forces japonaises.

Le Gérant : Louis Laboureur.

LABOUREUR ET CIE, IMP. A ISSOUDUN (INDRE). C. O. I. A. C. L. N° 31.2797.